

x : 95 centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES
Français et Étrangers

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

ÉDITION ORIGINALE, LA SEULE COMPLÈTE

TOME SIXIÈME



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26



NOVA

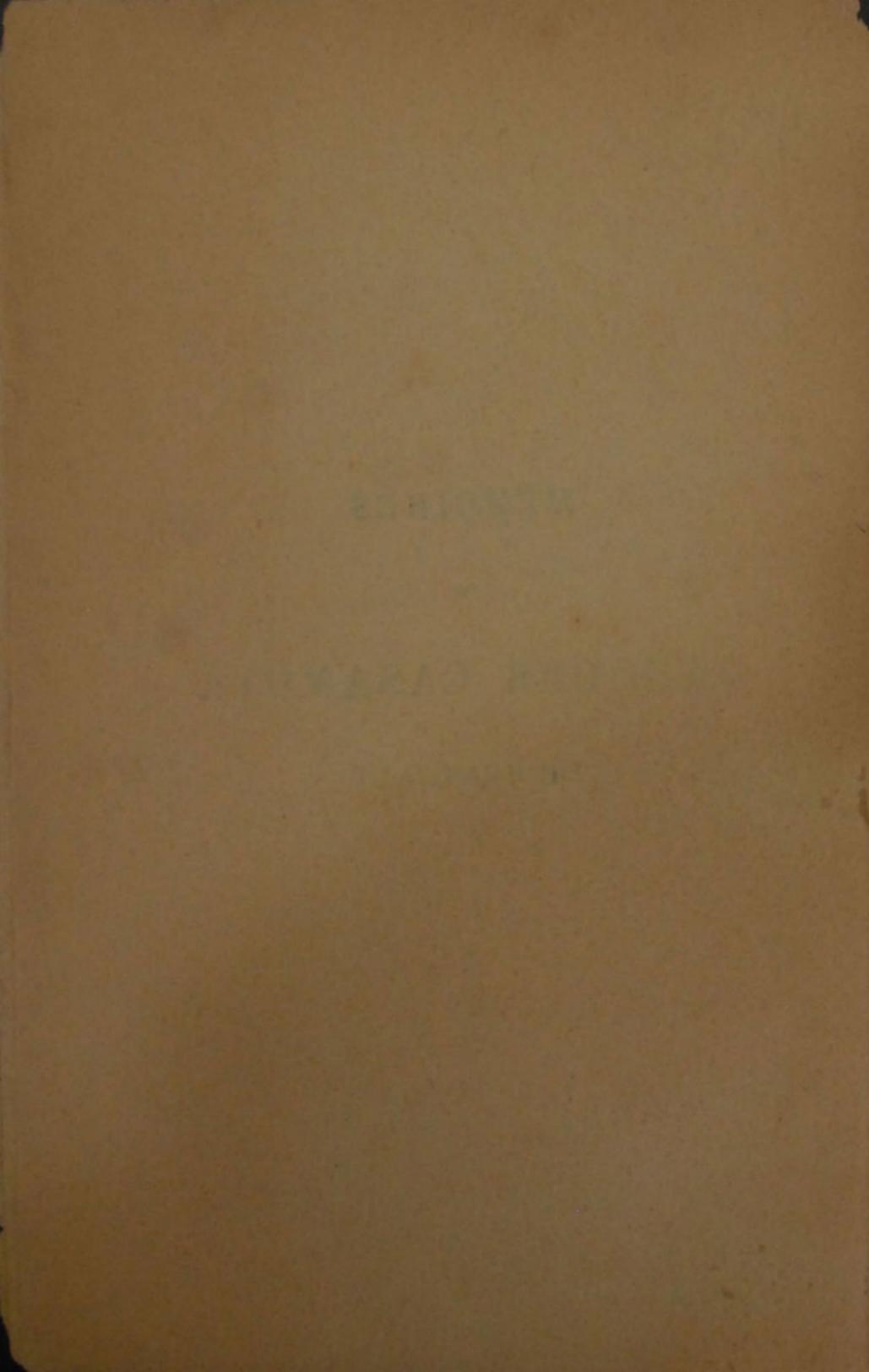


MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT



MÉMOIRES
DE
JACQUES CASANOVA
DE SEINGALT

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

Édition originale, la seule complète

Nequidquam sapit qui sibi non sapit.

TOME SIXIÈME

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

—
Tous droits réservés.

MÉMOIRES
DE
JACQUES CASANOVA
DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

Un amour malencontreux. — La Charpillon et ses tantes.
Mésaventures de toutes sortes.

Je me promenais un soir au Wauxhall, lorsque j'entendis nommer derrière moi miss Charpillon. A ce nom, je me rappelai sur-le-champ la carte et l'adresse que M. de Morosini m'avait remises à Lyon. Le lendemain, je me présentai chez la demoiselle, et je reconnus en elle la charmante enfant que huit ans auparavant j'avais rencontrée à Paris.

— Comment, chevalier, vous êtes à Londres depuis trois mois et vous n'êtes pas venu me voir !

Je me justifiai de mon mieux. Elle minauda devant une glace, et reprit. — Venez donc demain, nous dînerons ensemble.

- Impossible, j'attends lord Pembroke.
- Avec nombreuse société sans doute ?
- Nous serons seuls.

— Ma tante et moi nous irons vous tenir compagnie.

— Vous serez les bienvenues. — Et je lui donnai mon adresse.

Après l'avoir lue, elle partit d'un éclat de rire. — Eh quoi ! vous seriez l'Italien auteur de cette belle annonce placardée à la porte d'une maison de Pall-Mall ?

— Lui-même.

Et elle se mit à rire de plus belle.

— C'est une invitation par voie d'affiche qui aura dû vous coûter cher.

— Je lui ai dû de délicieux moments...

— Et je suis convaincue que vous avez failli mourir de chagrin quand la dame étrangère a disparu. Je gage que vous lui avez gardé le secret ?

— Religieusement.

— Il a tenu à bien peu que vous ne m'eussiez pour locataire à la place de cette belle dame.

— Vous vous riez de moi, l'appartement n'était pas digne de vous.

— Mon intention était de punir votre témérité.

— Je suis curieux de connaître la punition.

— Nous autres femmes, n'avons-nous pas toujours une vengeance prête ? Je faisais votre conquête, et ma coquetterie vous préparait d'inexprimables tortures.

— Le diable seul a ces idées ; et vous paraissez un ange. Merci pour votre franchise, je me tiendrai sur mes gardes.

— Ainsi vous voilà décidé à ne me revoir jamais ?

L'air enjoué qu'elle mettait à toutes ces paroles ne m'eût jamais permis de penser qu'elle pût dire vrai. Il y a une certaine fourberie féminine qui consiste à donner à la vérité la plus désobligeante l'air du mensonge. Cet art, miss Charpillon le possédait trop bien, pour mon malheur, comme on le verra. J'ai noté cette époque, septembre 1763, comme une des crises de ma vie. Véritablement c'est à partir de là que je me suis senti vieillir. Je n'avais que trente-huit ans, mais si, dans le cours ordinaire de la nature, la ligne descendante peut se mesurer sur l'as-

cendante, je crois pouvoir compter aujourd'hui (1797) sur quatre ans d'existence au plus ; et ceux-là iront assez vite, en vertu du principe : Le mouvement s'accélère vers la fin.

La Charpillon, que tout Londres connaissait alors, et qui peut-être est encore vivante aujourd'hui, était une beauté rare et accomplie : des cheveux châtains, des yeux d'un bleu d'azur, la peau d'une blancheur éblouissante, la taille fine, la gorge d'une plénitude voluptueuse, la main exquise, le pied mignon, et puis dix-sept ans à peine. Je n'ai jamais vu de physionomie plus trompeuse. La nature n'avait jamais menti plus impudemment que sur ce visage, qui annonçait tant de candeur et d'innocence. Pourquoi ne m'est-il pas permis de douter que cette fille eût comploté ma ruine avant de me connaître ? Aujourd'hui même je ne me rappelle pas sans émotion l'instant où je la quittai après cette entrevue ; je n'éprouvais rien des sentiments du voluptueux dont la sensualité s'est éveillée à la vue d'une belle personne ; j'étais triste, désolé ; enfin j'étais amoureux. Il est assez étrange que l'image de Pauline, toujours présente à mon esprit, n'ait pu réussir à détruire l'espèce de fascination que la Charpillon exerça sur moi tout d'abord. Par moments je me sentais rassuré : j'attribuais mon émotion au charme de la nouveauté ; je me disais que le désenchantement viendrait bientôt, qu'une nuit passée avec cette fille ferait évaporer cette belle flamme, et, à vrai dire, je ne me croyais pas éloigné d'atteindre mon but. Quels obstacles pouvais-je imaginer ? Ne s'était-elle pas invitée elle-même à dîner chez moi ? N'avait-elle pas été la maîtresse de M. de Morosini, qu'elle n'avait guère laissé languir, laid et vieux comme il était ? Il avait de l'or, mais j'en possédais aussi. « Je le prodiguerai s'il le faut, et Charpillon m'appartiendra. »

Le lendemain, lord Pembroke demeura tout ébahi quand je l'informai du nom de mes convives et comment cette invitation s'était faite. — Je connais cette fille, me dit-il, et à mes dépens. Dernièrement je la rencontrai au Wauxhall avec sa tante ; je lui offris vingt guinées si elle

consentait à me donner un quart d'heure d'entretien dans la charmille. Elle accepte la proposition ; mais à peine avions-nous fait cinquante pas qu'elle quitte mon bras et s'enfuit.

— Il fallait la souffleter publiquement.

— Du scandale, pour faire rire à mes dépens ! Je la méprise, voilà toute ma vengeance. Est-ce que par hasard vous en seriez amoureux, Casanova ?

— Pur caprice.

— Prenez garde, c'est une petite fûtée qui se joue de tout le monde.

Nous en étions là quand Charpillon entra. C'est à peine si elle me favorisa d'un regard. Elle ne paraissait occupée que du lord ; elle lui rappela l'aventure du Wauxhall. Après s'être longtemps moquée de sa crédulité, elle changea de batterie et lui dit : Soyez tranquille, un autre jour je serai moins cruelle.

— C'est probable, car je ne payerai qu'après.

— Fi donc, milord ! ce que vous me dites là est aussi humiliant pour vous que pour moi.

Le dîner fut gai, grâce à elle et à Pembroke. Elle nous quitta au dessert, en m'invitant à dîner pour le surlendemain.

Je suis exact au rendez-vous, qui me procure une singulière reconnaissance. La Charpillon me présente sa mère, et sur ce visage souffrant et amaigri je retrouve des traits qui me rendent d'étranges souvenirs. Il faut savoir qu'en 1759 un certain Bolomé, intrigant génevois, m'avait demandé mes bijoux pour une dame qui en offrait six mille ducats. Marché conclu, il me paye en deux lettres de change souscrites par la dame conjointement avec ses sœurs, les demoiselles Augspurphor. L'échéance arrive, et j'apprends que le Génevois a fait banqueroute ; en même temps on m'informe de la disparition de toutes ces dames. Que l'on se figure maintenant mon étonnement quand je reconnus ces escrocs femelles dans la personne des tantes et de la mère de Charpillon !

— Madame, lui dis-je froidement, je suis enchanté de vous revoir.

— Je me félicite, monsieur, de renouveler connaissance. Ce coquin de Bolomé...

— Ne parlons pas de cela, madame ; j'espère que nous aurons occasion de nous revoir.

— Il est singulier que ma fille ne vous ait pas annoncé sous le nom qui vous appartient.

— Je n'ai rien dérobé, madame : ces deux noms sont effectivement les miens.

Pendant un quart d'heure défila une véritable procession de parents de la Charpillon : sa grand'mère, plus les deux tantes, personnes si vénérables ; puis un certain chevalier Goudar, que j'avais connu à Paris ; et enfin deux autres individus, Rostaing et Goumon, tous trois cousins ou amis, dans tous les cas commensaux de la maison et filous de profession. Je me sentais tombé en bien mauvaise compagnie ; néanmoins je n'étais pas d'humeur à lâcher pied. Je me promis seulement de me tenir sur mes gardes, et, comme ma seule intention était de nouer une intrigue avec la fille, je m'embarassai fort peu de tout ce monde. A table, je m'emparai de la première place auprès de la belle, que j'amusai de mon mieux. Elle était vive à la riposte, et je crus avoir mené mes affaires bon train. Elle m'engagea à donner à souper à toute sa société.

— Choisissez le jour, me dit-elle.

— Le vôtre sera le mien.

— Eh bien, demain.

— Pardon, j'oubliais un rendez-vous donné pour demain.

— A quelque belle étrangère, sans doute ?

Cette belle étrangère était un vieux marquis vénitien qui m'avait engagé et que j'avais quelque intérêt à ménager. Je crus saisir un petit mouvement de jalousie sur le visage de la Charpillon, et j'insistai pour qu'elle fixât un autre jour. Alors elle me tourna le dos comme par bouderie, et entama la conversation avec son autre voisin, l'un des deux chevaliers d'industrie. J'eus lieu de croire plus tard qu'elle l'avait consulté sur le jour qu'il convenait de

prendre : le fait est qu'elle finit par s'inviter chez moi avec tout son monde pour le lendemain. Je regagnai mon logis fort tard, très-mécontent de moi-même et amoureux comme un sot.

Je les attendais le troisième jour à l'heure du souper, lorsque je me sens réveillé à huit heures du matin : c'était la Charpillon et sa tante.

— Je viens vous déranger bien avant l'heure : c'est que j'ai une importante communication à vous faire.

— Permettez que je m'habille.

— Je puis vous parler ici sans outrager la décence : ma tante m'accompagne. Mais, se ravisant tout à coup : Il est vrai que ce que j'ai à vous dire ne peut souffrir de témoin.

— Alors, repris-je, madame peut passer dans la salle voisine, elle laissera la porte entr'ouverte.

Cela fait, la belle commence à me faire une description pathétique de la triste position de toute sa famille. Je crois qu'elle n'oublia personne ; mais j'avais la tête ailleurs, et elle paraissait ne pas s'en apercevoir.

— Vous seriez notre ange sauveur si vous pouviez procurer à ma tante cent guinées : notre fortune serait assurée.

— Comment cela ?

— Elle possède la recette d'un élixir de vie qui produit de merveilleux effets. Elle vous offre la restitution de la somme dans six mois et la moitié des bénéfices.

— Vous avez là une tante précieuse, ma chère. Je réfléchirai à votre proposition ; mais d'ici là parlons d'autre chose.

Et je l'attirai vers moi.

Elle mit un doigt sur sa bouche et fit un signe de tête vers la porte comme pour me dire : Soyez sage, nous ne sommes pas seuls. Et comme, sans égard pour ses remontrances, j'exécutais certains mouvements favorables à mes projets ultérieurs, elle me repoussa assez vivement et s'enfuit dans la pièce voisine en poussant la porte. Je m'habillai à la hâte et assez mécontent ; mais faisant

contre fortune bon cœur, j'étais résolu à renouveler sur-le-champ mes attaques, lorsque j'appris qu'elle était partie en promettant de revenir le soir.

— Diable! me dis-je, de la prudence! tout ceci a une odeur d'escroquerie. On a besoin de cent guinées, réglons-nous là-dessus et ne lâchons rien à l'aventure.

Les convives arrivèrent avec la nuit. En attendant le souper, elle proposa une partie de whist. — N'êtes-vous donc pas curieuse, lui dis-je, de connaître ma réponse à votre proposition de ce matin? Suivez-moi, vous la connaîtrez. Nous traversons deux pièces, et je la fais asseoir sur un canapé dans la chambre du fond.

— Les cent guinées sont dans cette bourse.

— Et vous les remettrez à ma tante?

— De tout mon cœur, mais... Et je lui lançai une œillade enflammée qu'elle interpréta fort bien.

— Cela n'est pas possible aujourd'hui, tout le monde ici croirait que j'ai trafiqué de mon honneur.

— Puisque je remettrai moi-même l'argent à votre tante!

Et je répétai les évolutions du matin; mais elle parut indignée et s'écria que rien au monde ne la ferait consentir à ce que je devais attendre seulement du temps et de son amour. J'étais furieux, je quittai la partie.

Après le diner, j'allai pour me distraire voir ma fille à sa pension. La vue de Sophie et de ses jeunes compagnes rendait le calme à mes sens agités. Pendant trois semaines une seule journée ne se passa pas sans que Sophie reçût ma visite. Je lui portais des dragées, des confitures et des gâteaux, que nous mangions ensemble; quelquefois je demandais à la maîtresse de faire un tour de promenade avec ses enfants. Le vieux vautour Casanova au milieu de ces tourterelles, n'était-ce pas un singulier spectacle? Je commençais à oublier décidément la Charpillon; mon faible cœur se sentait entraîné vers l'une des compagnes de Sophie, petit ange blond et rosé, de quatorze ans tout au plus. J'en étais là, quand, pour mon malheur, je vois entrer un matin dans ma chambre la tante de la

prude. Elle venait me parler de l'étonnement où ma disparition subite avait jeté toute la famille. Après quelques phrases pathétiques sur la douleur d'avoir perdu une société aussi agréable que la mienne, elle en vint au véritable motif de sa visite, les cent guinées pour la fabrication de l'élixir de vie.

— Madame, lui dis-je, prenez-vous-en à votre nièce si j'ai oublié ma promesse : elle n'a pas tenu la sienne. Elle m'a refusé jusqu'aux plus légères faveurs ; une vestale les eût accordées : et votre nièce n'est pas une vestale, comme bien vous savez.

— C'est une enfant, une tête folle, mais un cœur excellent.

— Je ne suis pas payé pour le croire.

— Désabusez-vous, monsieur : elle vous aime, elle me l'a avoué ; mais elle vous connaît et elle craint que votre passion ne soit qu'un caprice.

— Voulez-vous me mettre à même de m'assurer si ce que vous dites est la vérité ?

— Certainement. Quoique ma nièce soit indisposée en ce moment, je veux vous conduire à elle, et je vous réponds que vous ne la quitterez que satisfait.

Ces dernières paroles rallumèrent ma flamme.

— Venez sur-le-champ, continua l'entremetteuse, vous la surprendrez au lit. Je vous précède seulement de quelques pas.

L'explication était si claire, que je me sentais au but de mes désirs. Vite j'endosse mon habit et je saute d'une course à sa porte. La tante venait d'entrer.

— Ma nièce, me dit-elle d'un ton de mystère, va prendre un bain : attendez une demi-heure.

— Que le diable vous emporte ! encore un délai ! Tenez, vous êtes une menteuse.

— Puisque vous le prenez ainsi, je vais vous conduire jusqu'à la chambre de ma nièce, elle dira ensuite ce qu'elle voudra.

— Dans sa chambre, où elle prend un bain ? demandai-je tout ému, et vous ne me trompez pas ?

— Non, sans doute, suivez-moi.

Je la suis dans l'escalier. Arrivée à une petite porte, elle ouvre précipitamment, me pousse dedans et referme derrière moi. La Charpillon était debout dans la baignoire, toute nue et me tournant le dos. Au bruit de la porte, elle s'imagine que sa tante vient d'entrer et elle demande une serviette. Au même instant je m'avance : elle me reconnaît, pousse un petit cri et se cache le visage dans les mains.

— Ne criez pas, mademoiselle, c'est fort inutile.

— Éloignez-vous, je vous en conjure.

— Pourquoi cette émotion ? me croyez-vous capable de vous faire violence ?

— Ma tante me payera cher sa fourberie.

— Votre tante est une digne femme à qui je veux du bien

— Je ne vous croyais pas capable d'une pareille action.

— Quelle action?... Voyez à quelle distance respectueuse je me tiens. Je n'approcherai, je vous le jure, que quand vous le voudrez bien. Tout ce que je vous demande, c'est de reprendre la position que vous aviez prise tout à l'heure.

Elle se tordit les bras, versa ou feignit de verser quelques larmes et se décida cependant à faire ce que je demandais. Je dois même lui rendre cette justice, qu'elle se fit voir dans une attitude infiniment plus séduisante que la première. Je ne fus pas maître de moi et je m'élançai vers elle ; mais elle me repoussa très-durement. Au même instant la tante rentrait : je profitai de l'occasion et me retirai furieux. Cette femme me suivit sur l'escalier, et me regardant d'un air qu'elle voulait rendre espiègle :

— Eh bien, êtes-vous content ?

— Très-content d'avoir appris à vous connaître, vous et votre nièce.

En même temps je lui jetai au nez une banknote de cent guinées. Il me semblait que cette procureuse avait assez bien gagné son argent.

prude. Elle venait me parler de l'étonnement où ma disparition subite avait jeté toute la famille. Après quelques phrases pathétiques sur la douleur d'avoir perdu une société aussi agréable que la mienne, elle en vint au véritable motif de sa visite, les cent guinées pour la fabrication de l'élixir de vie.

— Madame, lui dis-je, prenez-vous-en à votre nièce si j'ai oublié ma promesse : elle n'a pas tenu la sienne. Elle m'a refusé jusqu'aux plus légères faveurs ; une vestale les eût accordées : et votre nièce n'est pas une vestale, comme bien vous savez.

— C'est une enfant, une tête folle, mais un cœur excellent.

— Je ne suis pas payé pour le croire.

— Désabusez-vous, monsieur : elle vous aime, elle me l'a avoué ; mais elle vous connaît et elle craint que votre passion ne soit qu'un caprice.

— Voulez-vous me mettre à même de m'assurer si ce que vous dites est la vérité ?

— Certainement. Quoique ma nièce soit indisposée en ce moment, je veux vous conduire à elle, et je vous réponds que vous ne la quitterez que satisfait.

Ces dernières paroles rallumèrent ma flamme.

— Venez sur-le-champ, continua l'entremetteuse, vous la surprendrez au lit. Je vous précède seulement de quelques pas.

L'explication était si claire, que je me sentais au but de mes désirs. Vite j'endosse mon habit et je saute d'une course à sa porte. La tante venait d'entrer.

— Ma nièce, me dit-elle d'un ton de mystère, va prendre un bain : attendez une demi-heure.

— Que le diable vous emporte ! encore un délai ! Tenez, vous êtes une menteuse.

— Puisque vous le prenez ainsi, je vais vous conduire jusqu'à la chambre de ma nièce, elle dira ensuite ce qu'elle voudra.

— Dans sa chambre, où elle prend un bain ? demandai-je tout ému, et vous ne me trompez pas ?

— Non, sans doute, suivez-moi.

Je la suis dans l'escalier. Arrivée à une petite porte, elle ouvre précipitamment, me pousse dedans et referme derrière moi. La Charpillon était debout dans la baignoire, toute nue et me tournant le dos. Au bruit de la porte, elle s'imagine que sa tante vient d'entrer et elle demande une serviette. Au même instant je m'avance : elle me reconnaît, pousse un petit cri et se cache le visage dans les mains.

— Ne criez pas, mademoiselle, c'est fort inutile.

— Éloignez-vous, je vous en conjure.

— Pourquoi cette émotion ? me croyez-vous capable de vous faire violence ?

— Ma tante me payera cher sa fourberie.

— Votre tante est une digne femme à qui je veux du bien

— Je ne vous croyais pas capable d'une pareille action.

— Quelle action?... Voyez à quelle distance respectueuse je me tiens. Je n'approcherai, je vous le jure, que quand vous le voudrez bien. Tout ce que je vous demande, c'est de reprendre la position que vous aviez prise tout à l'heure.

Elle se tordit les bras, versa ou feignit de verser quelques larmes et se décida cependant à faire ce que je demandais. Je dois même lui rendre cette justice, qu'elle se fit voir dans une attitude infiniment plus séduisante que la première. Je ne fus pas maître de moi et je m'élançai vers elle ; mais elle me repoussa très-durement. Au même instant la tante rentrait : je profitai de l'occasion et me retirai furieux. Cette femme me suivit sur l'escalier, et me regardant d'un air qu'elle voulait rendre espiègle :

— Eh bien, êtes-vous content ?

— Très-content d'avoir appris à vous connaître, vous et votre nièce.

En même temps je lui jetai au nez une banknote de cent guinées. Il me semblait que cette procureuse avait assez bien gagné son argent.

On pense bien que je fis le serment de ne plus remettre le pied chez ces misérables femelles. Je ne voulus plus songer qu'à m'étourdir au spectacle et dans les tavernes ; mais voilà que le lendemain je me trouve face à face avec la Charpillon, qui entrait au Wauxhall. Je m'éloigne brusquement, mais elle saisit mon bras et me reproche la conduite de la veille. Je suis indigné de tant d'effronterie : mais cette fille, usant d'un flegme imperturbable, m'invite fort poliment à prendre une tasse de thé dans un pavillon. Je lui réponds que je me sens meilleur appétit : aussitôt elle s'invite à souper chez moi. Je tombai des nues. Le couvert mis, nous semblons bientôt être les meilleurs amis du monde. Ses secrets attraits, que j'ai pu voir, se peignent à mes regards en traits de feu, et je lui propose un tour de promenade dans la charmille, pourvu, lui dis-je, que vous ne me traitiez pas comme vous avez traité lord Pembroke.

— Je suis décidée, mon cher ami, à me donner tout entière à vous, mais à une condition.

— Laquelle ? demandai-je impatienté.

— C'est que vous viendrez me voir tous les jours et m'accompagnerez en tous lieux.

— Volontiers, mais passons dans la charmille.

— Non pas.

— Eh bien, n'en parlons plus.

Et je rentrai chez moi, de plus en plus furieux et avec une pointe de vin.

J'étais las de ces allées et venues sans conclusion, et nul doute que je n'eusse rompu tout à fait avec cette fille, quand on m'annonce le chevalier Goudar. Nous entamons tout de suite le chapitre de la Charpillon, et je ne lui cache pas mes intentions de ne plus la revoir.

— C'est fort raisonnable de votre part. Cette petite est fort adroite ; vous avez l'inclination tendre, et elle vous eût rendu amoureux comme un sot : en peu de temps vous étiez à sec.

— Vous me croyez donc l'innocence même ?

— Je crois que vous êtes un homme comme tous les

autres hommes : plus il y a d'obstacles, plus votre désir s'irrite. Tenez, parlons franchement : fuir l'objet aimé, ce n'est pas le moyen de l'oublier. Qui vous dit que le hasard ne mettra pas encore aujourd'hui la Charpillon sur votre chemin?

— Où voulez-vous en venir?

— A jeter cette fille dans vos bras. Je ne pense pas qu'elle vous aime, mais elle est pauvre et vous avez de l'or. Je ne vois pas pourquoi vous n'achèteriez pas sa possession : c'est d'ailleurs le moyen de vous en dégoûter bientôt.

— C'est un moyen facile, en effet, et dont je me serais servi si je ne voyais clair à ses projets.

— Quels qu'ils soient, ne pouvez-vous les déjouer en vertu d'un accommodement? Seulement, il faut bien se garder de payer d'avance. Je sais tout, comme vous voyez.

— Je ne vois pas du tout ce que vous pouvez savoir.

— Elle vous coûte déjà cent guinées et vous n'en avez pas obtenu un baiser. C'est la Charpillon même qui se vante de vous avoir trompé.

— Elle ment, j'ai donné cet argent à sa tante...

— Oui, pour l'élixir de vie. Est-ce pour les charmes de la tante que vous avez fait ce sacrifice?

— Brisons là. Qui vous amène chez moi?

— Mon amitié pour vous.

— C'est un piège. Vous êtes d'accord avec cette coquine.

— Si vous voulez bien m'écouter, vous serez détrompé. Il y a une année environ qu'au Wauxhall je rencontrai M. de Morosini fort occupé de ces jeunes dames, qui s'y promènent d'ordinaire. Je crus pouvoir m'approcher de lui. — Monsieur l'ambassadeur, lui dis-je, toutes ces demoiselles sont à votre disposition; je me fais fort de vous procurer la connaissance de celle à qui vous jetterez le mouchoir. Celle-ci, me répondit-il. Et il me désignait une de ces dames qui m'était tout à fait inconnue. Cela ne m'empêcha point de m'approcher de la belle et d'une vieille

dame qui l'accompagnait. Je fais mes propositions au nom de l'ambassadeur : elles sont acceptées sur-le-champ, et j'apporte à Son Excellence le nom et l'adresse de la demoiselle. Il avait dans ce moment à ses trousses un autre chasseur de femmes, à qui je demande s'il connaît une demoiselle Charpillon.

— Comment, c'était la Charpillon ?

— Elle-même. Chemin faisant, l'ambassadeur me communique ses intentions au sujet de cette fille. Son Excellence lui donnerait un appartement garni où elle ne recevrait personne, cinquante guinées par mois et le souper quand il lui plairait de passer la nuit chez elle. Ceci fut arrêté de part et d'autre dans toutes les formes diplomatiques, et j'obtins de la mère, comme épingles du marché, que je passerais une nuit avec la fille après la retraite de M. de Morosini.

En me donnant ces renseignements, le chevalier tira de sa poche l'original même de la convention ; tout s'y trouvait stipulé comme il avait dit. Il reprit :

— Au bout de quelques mois, l'ambassadeur quitta Londres. La fille, libre alors, trouva d'autres amateurs. Je n'en citerai que trois : lord Baltimore, lord Grosvenor et l'envoyé de Portugal. Vous pensez bien que je réclamai l'exécution de l'article qui me concernait ; mais fille, mère et tante de me rire au nez. C'est là où nous en sommes aujourd'hui ; mais patience ! avant peu les rieurs seront de mon côté. Je ne puis faire emprisonner la fille, elle est mineure ; mais la mère payera pour elle. Voilà pourquoi vous m'avez rencontré dans cette maison.

— Je vous remercie de la confiance, et, pour vous prouver que je sais l'apprécier, dites à madame Augspurghor qu'il y a cent livres sterling à son service si elle consent à me laisser sa fille pour une nuit.

— Sérieusement ?

— Tout de bon, mais je ne payerai rien d'avance.

— Soit, je me charge de l'affaire.

Je retins mon fripon à diner. C'était un dictionnaire d'aventures galantes que la cervelle de ce Goudar. D'une

activité prodigieuse, il était en correspondance avec tous les étrangers de distinction. On le rencontrait dans toutes les fêtes, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer encore à des travaux littéraires. Il mettait alors la dernière main à son *Espion chinois*. Le lecteur apprendra plus tard en quel état je le trouvai à Naples plusieurs années après.

Dès la matinée suivante, je vois arriver la Charpillon accompagnée d'une certaine miss Laurence, qu'elle me présente comme son intime amie.

— Je viens, monsieur, me dit-elle, vous demander une explication : Est-il vrai que vous ayez offert à ma mère, par l'entremise de M. Goudar, cent guinées pour... ?

— C'est la vérité pure, mademoiselle. Est-ce que par hasard la somme ne vous paraîtrait pas suffisante ?

— Point de plaisanterie déplacée, je vous prie. Vous vous croyez donc, monsieur, le droit de m'offenser ?

— J'avouerai mon tort si vous y tenez ; mais à qui diable vouliez-vous que je m'adressasse ? Je me suis adressé à l'un des saints du bon Dieu, puisque le bon Dieu faisait la sourde oreille. Vous savez qu'il n'y a pas moyen de conclure avec vous.

— Je vous ai signifié, monsieur, que vous n'obtiendriez jamais rien de moi ni par force ni au poids de l'or, mais seulement par des égards, des procédés et une véritable tendresse. Vous me reprochez un manque de parole : qui donc a manqué à la sienne ? N'avez-vous pas cherché à me posséder par surprise, et n'avez-vous pas osé employer un fripon pour parvenir à satisfaire votre brutale passion ?

— Goudar un fripon ! votre meilleur ami ! Vous oubliez donc qu'il vous a procuré M. de Morosini, et qu'il vous aime ? La preuve, c'est qu'il avait stipulé certaine convention... Vous êtes sa débitrice ; payez-le d'abord, vous le traiterez ensuite de fripon, si bon vous semble. Quand vous pleurerez, mademoiselle, cela ne vous donnera pas une sensibilité que vous n'eûtes jamais.

— Ces larmes sont pures, le ciel m'en est témoin. Homme cruel, qui sait que je l'aime, car quelle autre femme pourrait souffrir d'être traitée ainsi !

— Si vous m'aimez, que ne le prouvez-vous mieux ?

— Vous qui m'avez traitée comme une fille publique, qui m'avez marchandée à un infâme entremetteur !

— Vous auriez mieux aimé que je prisse la peine de vous écrire, n'est-ce pas ?

— Ce que je voulais, c'était votre amour, ou du moins que je pusse y croire : que m'importe votre or ? vous en ai-je jamais parlé ? Tout ce que j'avais exigé de vous, c'était de venir me voir, de m'accompagner à la promenade et au spectacle. J'aurais été si heureuse de tout donner à votre seul amour ! Comment un homme de votre mérite peut-il vouloir qu'une femme se livre à lui par un marché ? Ah ! je vous détesterais pour cette action, s'il m'était possible de vous détester jamais. Quelle humiliation j'éprouve et à quelles extrémités me réduit ma folle passion ! Je pleure, monsieur, mais ces larmes sont les premières et les dernières qu'un homme m'aura fait verser.

J'étais stupéfait.

— Pardon, mille fois pardon ! je suis coupable, mais rien ne me coûtera pour effacer la trace de vos larmes. Je ne sais par quelle espèce d'accent pathétique j'échauffai cette phrase banale, mais la Charpillon parut émue et répondit :

— Venez me voir tous les jours, à toute heure, venez me dire que vous m'aimez ; mais n'exigez pas une récompense que je veux être la première à vous accorder.

J'étais repris dans ses filets. Je lui jurai tout ce qu'elle voulut. Je ne reconnus jamais si bien la vérité de l'axiome : *Amare et sapere vix deo conceditur* (aimer et être sage, c'est impossible, même à un dieu). Cette scène me donna lieu d'observer aussi combien les femmes gagnent à représenter ce qu'elles sont trop souvent tentées d'écrire. Une lettre, même la plus tendre, m'eût laissé froid et insensible, mais toutes ces expressions aiguës par les larmes et les mines de Charpillon m'allaient droit au cœur. Dès la première visite, qui se passa respectueusement de ma part, je crus m'apercevoir que j'avais fait un nouveau pas

vers la victoire, tandis qu'on ne faisait que rire de ma défaite.

Hélas !

Quel che l' uom vede amor gli fa invisibile
E l'invisibile fa veder amore (1).

Ce qu'il y eut de plus clair dans ma nouvelle situation, c'est qu'au bout de quinze jours j'avais dépensé, tant en cadeaux, promenades, spectacles, plus de quatre cents guinées, sans compter le temps perdu et toute la phraséologie pompeuse, romanesque et sentimentale que je mettais en œuvre. Enfin le seizième jour arrive et je me décide à demander à la Charpillon, en présence de sa mère, si elle comptait passer la nuit chez elle ou chez moi.

— Nous verrons cela après souper, dit la vieille.

Fort bien, pensai-je, mon souper en sera plus solide, plus brillant et me coûtera beaucoup plus cher. A la fin du souper, la mère me prit à part et me dit d'un air de mystère : Accompagnez notre société à la sortie et revenez dans un quart d'heure, cela éloignera tout soupçon. Je fus touché d'un procédé si discret, et j'obéis.

A peine rentré, j'aperçois un nouveau lit monté dans le cabinet attenant à la chambre de Charpillon. Me voilà donc, me dis-je, au comble de mes vœux. Seulement une demande de la mère faillit m'ouvrir les yeux : Voulez-vous bien, me dit la vieille impudente, payer les cent guinées ?

— Fi donc ! s'écria Charpillon.

Seuls et enfermés, je m'approche de la belle avec une ivresse réelle ; mais elle se défend doucement en m'invitant à prendre place le premier dans son lit. En un clin d'œil m'y voilà fourré, brûlant d'impatience et de désirs. J'assiste à sa toilette de nuit : les secondes me semblent des heures. Je suis au moment de m'emporter contre la lenteur de ces préparatifs. Enfin la voilà en chemise, la lumière s'éteint... personne ne vient. Plongé dans l'obscurité, je l'appelle des noms les plus doux : point de réponse.

(1) L'amour rend invisible ce que l'on voit et montre ce qu'on ne saurait voir.

Je me plains en même temps de ces ténèbres qui m'ôteront la moitié de mon bonheur.

— J'ai l'habitude de dormir sans lumière, monsieur.

— Monsieur ! voilà un mot, pensais-je, qui sent encore sa prude.

Enfin elle approche, elle saute dans le lit. Je la presse dans mes bras et je me mets en devoir d'aller au plus pressé ; mais impossible : la Charpillon est emprisonnée des pieds à la tête dans un peignoir dont je ne puis découvrir l'ouverture. Je la prie, la conjure de répondre à mon amour : bouche cousue. Dans une pareille situation l'amour se change bientôt en fureur. Je me jette sur cette misérable créature avec des imprécations ; je la secoue comme un paquet, arrachant le peignoir, que je mets en lambeaux : c'est en vain. Elle croise fortement les jambes, réunit toutes ses forces pour me résister. Au bout d'une heure j'abandonne la partie, épuisé de fatigue, et, comme Othello, mais pour un autre motif, très-disposé à étouffer la malheureuse dans son lit.

Quelle horrible nuit ! Douceur, supplication, colère, raisons, prières, larmes, menaces, injures, rien ne put la fléchir. Enfin je me rhabille au hasard : ma tête était en feu, je ne me connais plus, je renverse meubles et chaises. Une servante s'éveille, vient m'ouvrir la porte verrouillée, et que je me disposais à enfoncer. Sans chapeau, sans cravate, je me jette dans la rue et vais heurter contre un garde de nuit qui m'appréhende au collet et qu'au moyen d'un croc-en-jambe j'étends par terre où il se repose de ses fatigues. A quatre heures j'avais gagné mon lit, où la fièvre me prit : elle dura quatre jours.

A la suite de cette triste campagne amoureuse, j'eus le loisir de faire de sérieuses réflexions, et je me sentis ou crus me sentir tout à fait guéri de mon indigne passion. Pendant le temps que dura ma retraite forcée, j'avais donné l'ordre à mon nègre de mettre de côté toutes les lettres qui m'arriveraient : je ne voulais rien apprendre avant mon rétablissement. Le quatrième jour je demande à Yarbe le paquet. Comme je m'y étais attendu, j'y trouvai

des lettres des Charpillon, deux de la mère et une de la fille : la mère me donnait des nouvelles de la santé de sa fille : elle avait fait le relevé des marques sanglantes, disait-elle, que ma fureur avait laissées sur le corps de la *pauvre victime*. Cet exposé était présenté sous des couleurs tout à fait pathétiques, et il se terminait par cet avertissement charitable : qu'elle allait procéder judiciairement contre moi.

Dans son billet, la Charpillon avouait ses torts et mentionnait les miens avec une modération qui me surprit. Elle finissait par me demander la permission d'aller me voir en secret pour me faire d'importantes révélations.

Au même instant Yarbe me remet un billet du chevalier Goudar, qui en attendait la réponse à ma porte. J'ordonnai qu'on l'introduisit. Il me fit un récit fort détaillé de mon aventure de la nuit. Comme il n'omettait aucune des circonstances, pas même celle de la chemise déchirée et de certains efforts comiques tentés à ce sujet, je lui dis :

— Mais qui donc vous a si bien informé ?

— C'est la mère.

— Elle vous aura sans doute montré sur le corps de sa fille les traces de ma fureur ?

— J'ai tout vu et palpé.

— Vous êtes plus heureux que moi. Me direz-vous pour quelle raison M^{me} Augspurghor est plus irritée que Charpillon ?

— Plaisante question ! vous lui avez refusé les cent guinées promises.

— Doutez-vous que je ne me fusse empressé de les lui remettre si sa fille avait été raisonnable ?

— Ce n'est pas moi qui en doute, mais bien elle ; en outre, cette créature craint que vous ne plantiez là sa fille après que vous en aurez joui.

— C'est fort possible, cependant je ne suis pas homme à la quitter sans dédommagement ; mais si je la quitte à présent, convenez qu'elles n'ont rien à prétendre ?

— Est-ce là votre dernier mot ?

— Sans doute.

— A merveille. Seulement, permettez-moi de revenir dans une heure. Je veux vous faire un cadeau qui vous sera agréable.

Est-ce que par hasard il m'amènerait Charpillon repentante et soumise? me demandai-je quand le chevalier fut parti. Il fut exact à l'heure dite, et reparut suivi d'un commissionnaire qui portait un fauteuil enveloppé dans un tapis.

— C'est là le cadeau que vous prétendez me faire?

— En retour je vous demanderai cent livres sterling dont j'ai besoin.

— Vous vous moquez de moi.

— Quand vous aurez examiné ce meuble, et surtout quand vous en aurez fait usage, vous trouverez ma demande fort modeste. Ce fauteuil est monté sur cinq ressorts qui jouent à la fois dès qu'une personne y a pris place. Deux de ces ressorts retiennent les bras, deux autres écartent les jambes, et enfin le cinquième élève le siège à la commodité du sacrificateur.

Tout en parlant ainsi, Goudar avait pris place sur le siège, et tout s'exécuta comme il avait dit.

— Je veux bien garder ce fauteuil pour une journée, mais je ne l'achèterai pas, lui dis-je.

Certes, je ne suis pas pudibond, mais l'aspect de ce meuble me fit horreur: et puis, en en faisant usage, je m'exposais à être perdu. Je montrai à Goudar la lettre dans laquelle la Charpillon me promettait sa visite, et lui dis que si je voulais garder le fauteuil, c'était uniquement dans l'intention de convaincre la demoiselle qu'elle était tout entière en mon pouvoir.

— Encore un coup, me dit-il, vous posséderez cette fille quand vous voudrez. De quoi voulez-vous que ces femmes vivent, sinon de prostitution? La grand'mère est une rouée, Bernoise et noble, à ce qu'elle prétend; mais, à vrai dire, le nom à fracas qu'elle porte lui vient d'un amant qui l'a plantée là après lui avoir fait quatre enfants. La Charpillon est fille de la plus jeune, et c'est à cette madame Charpillon mère que la famille doit la plupart de ses mal-

heurs. Elle fut chassée de Berne pour ses intrigues, ce qui l'obligea à se réfugier en Franche-Comté, où ils vécutrent du produit de leur drogue, qu'ils appellent un *élixir de vie*.

— La Charpillon n'est-elle pas de Besançon ?

— C'est effectivement le nom de sa ville natale, mais sa mère n'a jamais pu lui dire au juste quel était son père. Tantôt elle met cette paternité sur le compte d'un baron de Versac, tantôt c'est un comte de Boulainvilliers.

— Peut-être le vénérable président que j'ai vu à Paris en perruque à marteau, et si âgé, si décrépit qu'il ne conserve plus forme humaine. Je doute fort que M. de Boulainvilliers ait jamais entendu parler de ces femmes.

— Je ne sais, mais elles s'en targuent.

— Pourquoi ne sont-elles pas restées en France ?

— C'est que le dernier amant de la mère l'a ruinée, un chevalier d'industrie nommé Rostaing, que vous avez vu : cet homme lui a tout pris...

— Et ne lui a rien laissé ?

— Pardonnez-moi, et de si vilaines choses que la Charpillon mère faillit mourir dernièrement d'une trop forte dose de mercure qu'elle avait avalée.

— Comment peut-elle recevoir encore ce Rostaing ?

— Il lui est très-utile, ainsi qu'un autre coquin nommé Goumon. Ce sont eux qui font lever le gibier que les femmes attrapent dans leur lacet.

Telles étaient les confidences de M. Goudar, qui me fit connaître en outre quelques-unes des beautés fameuses de Londres. Un jour que nous prenions ensemble une bouteille de porter, vrai nectar, mille fois préférable au vin, je vois entrer dans le café une jeune personne charmante, jolie et fraîche madone de seize ans. Goudar me dit : — C'est une Irlandaise, ma maîtresse. J'espère que vous la respecterez. Je répondis au vieux coquin que la propriété d'un ami m'était sacrée, mais je jurai intérieurement de ne rien négliger pour arriver au partage de la propriété, ne fût-ce que pendant une huitaine. L'occasion se présenta bientôt. Pour quelques affaires d'escroquerie

que je n'ai jamais bien connues, Goudar fut obligé de s'absenter de Londres. Je savais l'adresse de Sarah (c'était le nom de l'Irlandaise), je m'y présentai un soir. Je la trouve seule tricotant assez tristement à la croisée.

— Mademoiselle, lui dis-je, je viens vous offrir mon bras pour faire un tour au Wauxhall.

— M. Goudar m'a défendu de sortir.

— De sortir seule, à la bonne heure; mais vous ne ferez pas l'injure d'un refus à son meilleur ami.

— J'ai donné ma parole, monsieur, je la tiendrai.

— Il ne vous a pas défendu de me recevoir?

— Je n'en suis pas bien sûre; dans tous les cas, vous voyez bien que je ne vous renvoie pas.

— Sarah, votre beauté a produit sur mon cœur la plus vive impression; du jour où je vous ai vue mon existence a été troublée...

— Je ne dois pas en entendre davantage. Monsieur, sortez!

L'apostrophe était rude; voici comment j'y répondis:

— Sortir, Sarah! vous prétendez que je sorte d'ici en emportant pour adieu une malédiction! Vous ne songez donc pas au malheur qui peut s'ensuivre? Vous ne savez donc pas à quelles extrémités peut me porter un amour si furieux?

Et je me jetai à ses genoux, que j'embrassai, que je mordis. C'était bien sans doute une comédie que je jouais là, mais j'y mettais du naturel et l'esprit de la situation, car les sottes rigueurs de la Charpillon avaient incendié mes sens. Je m'aperçus que Sarah avait peur. Alors je la rassurai en lui disant qu'elle n'avait rien à craindre pour elle, et qu'il n'y aurait de sang versé que le mien. A ces derniers mots, elle me regarda avec assez d'intérêt. J'avais un brillant au doigt, je le lui glissai; en même temps je pressai sa jolie main contre mes lèvres. Je crus voir aussi que ses yeux s'arrêtaient avec intérêt sur une petite chaîne d'or que je portais au cou: je m'en débar-rassai et la jetai au sien. La position étant fort tentante, j'en profitai pour presser mes lèvres sur les siennes avec

toute l'ardeur que devait me donner une abstinence de dix jours. Sarah était émue, son sein palpitait, ses joues étaient pourpres : je l'attirai sur mes genoux.

— Sarah, vous aimez donc bien ce M. Goudar, un vieux libertin, un escroc, un misérable?

— Moi l'aimer ! vous ai-je dit cela ?

— Est-ce que je ne l'ai pas compris ?

— Non, je ne l'aime pas, mais je le crains ; d'ailleurs, je ne veux pas le quitter, parce que je suis sûre qu'il m'épousera.

— Sarah, ne peut-on épouser un homme et en aimer un autre ?

— Je commence à le croire.

— Ne peut-on être la femme de Goudar et rendre heureux un amant ?

— Cela est possible si l'amant est discret.

— L'amour secret, c'est ce que j'aime ; ses plus douces jouissances sont celles que le mystère environne.

En parlant ainsi, je la portai sur son lit. Nous en étions là, un peu plus loin peut-être, quand un malencontreux coup de sonnette nous arrête tout court l'un et l'autre. Sarah pâlit : elle a reconnu Goudar, elle va crier ; j'étouffe son exclamation par un baiser. Nous prêtons l'oreille, et j'entends un monologue de M. Goudar : « J'avais défendu à la petite sottie de sortir... Sarah, es-tu là ? ouvre donc, c'est moi, c'est Goudar, ma petite chatte. La peste ! elle est sortie tout de bon... » *Drelin, drelin*. Et la sonnette d'aller. Sarah était tremblante, mais ne bougeait plus ; j'étais comme un lion, et chaque nouveau coup de sonnette était la fanfare d'une de mes victoires. Plus le cher Goudar précipitait ses coups de sonnette, et plus je redoublais mes assauts. A la fin l'exercice le fatigua ; son *drelin* s'adoucit, devint rare, puis s'éteignit tout à fait. De mon côté, j'étais au bout de ma course ; et, au moment où nous savourions la dernière étreinte, j'entendis les pas du jaloux qui s'éloignait.

Le premier mot de Sarah fut : — Je suis perdue, fuyez !

— Non pas, ma belle : Goudar est jaloux ; je gage qu'a-

vant de se déterminer à aller vous chercher chez votre tante il fera le *piéd de grue* dans les escaliers, puis à la porte, ensuite dans la rue. Il a pour une bonne heure de garde à monter sous vos fenêtres. Que je sorte maintenant, et tout se découvre.

— Vous avez raison ; mais dans une heure il fera nuit.

— Raison de plus pour que je m'esquive plus facilement.

— Mais que lui dirai-je ?

— Tenez-vous décidément à l'épouser ? alors dites-lui tout naturellement que l'envie vous a pris d'aller voir le grand polichinelle de *Saint-James-Park*, qui tous les soirs amuse les petits enfants : rien de plus innocent. Si, au contraire, vous ne voulez pas être *madame Goudar*, dites-lui simplement que je l'ai fait *cocu* et que je vous prends sous ma protection : je vous jure qu'il vous respectera. Adieu, belle Sarah ; ne m'oubliez pas au prochain voyage de Goudar.

Cette Sarah, si naïve alors, le lecteur la trouvera dans quatre ou cinq ans brillante à Naples, Florence et Venise, et mariée à Goudar. Nous la verrons aussi à Paris, où Goudar la produisit à la cour de Louis XV et imagina une intrigue qui devait placer son épouse sur le trône de la Dubarry. Malheureusement pour lui, son beau plan fut renversé par une lettre de cachet, et le pauvre Goudar put réfléchir dans les cachots de la Bastille combien il est difficile quelquefois de se faire *cocufier* par un monarque.

Je reviens à la Charpillon, qui un beau matin se fait annoncer tandis que je prends mon chocolat. Sans mot dire, elle se verse une tasse du breuvage, et, après l'avoir avalé, elle essuie sa bouche avec ma serviette et veut me prendre un baiser. Je détourne froidement la tête ; mais elle, sans s'émouvoir :

— Je comprends, monsieur, que vous devez être dégoûté de moi ; je ne suis plus belle, en effet, avec toutes ces meurtrissures qui gonflent mon visage et dont vous êtes l'auteur.

— Vous mentez, mademoiselle, ce n'est pas moi qui vous ai traitée ainsi.

— Ainsi, l'impression de ces griffes de tigre qui sillonnent mon corps ne sont pas votre ouvrage ? Osez donc les regarder, monsieur !

Et elle se découvrit entièrement les cuisses, le ventre, etc. J'étais confondu de son impudence. Hélas ! faible que je suis ! pourquoi n'ai-je pas eu le cœur de la mettre à la porte ? Je n'aurais pas à retracer ce dernier tableau de mes infortunes amoureuses. Bien que la Charpillon se présentât dans les attitudes les plus séduisantes, j'eus d'abord assez d'empire sur moi-même pour me contenir et la traiter avec dédain. Mais ses supplications, ses larmes, ses baisers, ses tendres reproches m'eurent bientôt ému ; et, quand elle s'offrit à se livrer à moi tout entière, j'acceptai à une condition : c'est que le marché serait conclu en présence de sa mère. C'est une dernière sottise qu'il était dans ma destinée de faire, et dont mon sot amour-propre voulut s'applaudir. La Charpillon parut étonnée de l'ajournement que je mettais à sa possession, mais elle n'insista plus sur un *conjungo* immédiat. Me voilà de nouveau repris par ma faute dans ses filets, cherchant un logement garni pour la princesse. La mère vient me voir, souscrit à tous mes arrangements et me soutire cent guinées comme arrhes du marché. En outre je paye dix guinées pour le mois du loyer, et le soir je vais chercher la Charpillon. Je lui dis d'empaqueter ses hardes et de me suivre. Elle obéit, et nous voilà ensemble sous le toit conjugal.

CHAPITRE II.

Nouvelles scènes avec la Charpillon. — Dîner chez Malingham. — Ma visite à Newgate. — Le perroquet.

Notre première matinée se passa très-bien. La Charpillon était d'une gaieté folle. Nous soupâmes amplement, puis nous nous mimas au lit. Je cueille des baisers sur les lèvres ; elle m'abandonne sa gorge, je puis même palper

ses plus secrets appas ; mais au moment où je me mets en posture pour arriver au point le plus essentiel, voilà qu'on m'oppose une nouvelle résistance. Je commence à faire la grimace, elle m'allègue une raison assez plausible ; je lui réponds aussitôt que son observation arrive trop tard, et je l'étreins pour pénétrer de force dans le sanctuaire. Elle serre si fortement les cuisses, que je suis obligé de prendre la position d'un boucher qui écartelle un veau. Ses efforts l'ont épuisée, et je vois le moment où cet étrange combat va cesser, lorsque, changeant de batterie, la misérable m'attire doucement sur son sein en donnant à ses regards une expression lubrique. Dans la persuasion qu'elle va céder de bonne grâce, je renonce aux moyens violents ; je la caresse tendrement, la couvre de baisers. Elle entoure mon cou de ses deux bras, mais elle me presse si fort à la gorge que je suis obligé de crier merci ; quelques secondes encore, et ma strangulation était opérée.

— Vous êtes une infâme créature !

— Est-ce que vous devenez fou ?

— Ne voyez-vous pas que vous avez failli m'étrangler ?
Je suis tout bleu.

— Si mes caresses vous sont désagréables, libre à vous d'y renoncer.

— Je ne serai pas votre dupe plus longtemps, soyez-en sûre.

— Quel homme étrange êtes-vous donc ! tantôt vous vous plaignez de ma froideur, tantôt vous me trouvez trop passionnée.

— Merci pour cette belle passion ; vous m'avez crevé le larynx. Oui ou non, voulez-vous être à moi ?

— De tout mon cœur.

— A une condition, c'est que vous ne porterez plus les mains à mon cou.

— Il faut avouer que vous êtes un drôle d'amoureux. Allons, venez ici, mais ne soyez plus brutal.

Je recommence mes caresses, qu'elle me rend avec abandon. Un tel exercice m'arrache deux ou trois sa-

crifices érotiques que j'aurais préféré déposer ailleurs. Enfin, je crois toucher au but, mais une main maudite me saisit net à l'endroit le plus sensible, et c'est avec un cri de douleur et me croyant estropié que je m'échappe du lit.

— Tenez, vous mériteriez des coups de cravache!

— Vous êtes un insolent, un polisson!

— Voici du nouveau!

— Vous me manquez de la manière la plus révoltante; toutes vos belles tentatives n'étaient qu'un leurre: pauvre coq, allez!

Et elle me jeta une grimace de mépris. J'étais bien méprisable, en effet, et j'aurais dû exterminer cette créature. — Oh! sans doute vous me jugez ridicule, cher lecteur. Je ne vous ferai qu'une question: Avez-vous été amoureux? n'avez-vous jamais été saisi d'un impétueux désir de posséder une femme? Eh bien, dans ma position vous auriez fait comme moi; c'est-à-dire que je me plaçai de nouveau à ses côtés, que je lui demandai pardon. Bref, elle fit si bien que je m'endormis sur son sein, moi abimé, elle intacte. Au point du jour je me réveille: elle dormait encore. L'idée me vient de m'assurer si l'objection qu'elle m'a faite n'est point un mensonge: je soulève doucement le voile qui la couvre, et je m'assure par mes propres yeux qu'elle m'a trompé. Alors je veux profiter de son sommeil pour en finir; mais, éveillée tout à coup, elle bondit furieuse sur le lit en me reprochant ce qu'elle appelle un *abus de confiance*. Je veux la calmer, elle m'injurie: je lui dis que je suis disposé à attendre son bon plaisir, elle redouble d'invectives: j'oppose la plus grande douceur à ses emportements et j'approche mes lèvres pour y déposer le plus paternel de tous les baisers, elle me sangle un soufflet de crocheteur. C'en était trop, je me relève en lui donnant du talon à travers les reins. Elle se lève de même en poussant des cris et en même temps que moi, je lui jette sa robe au nez, elle m'envoie ma culotte à travers le visage. Je saisis une pelote à ouvrage sur sa table et m'en sers comme d'un pro-

jectile défensif : il atteint la Charpillon, qui crie à tue-tête qu'elle a le nez cassé ; le sang coule, en effet. Je lui tends un verre d'eau ; elle le repousse d'un violent coup de coude, et je reçois le contenu dans ma chemise. Au même instant paraît le propriétaire de la maison : il m'apostrophe en anglais. Sans entendre ce qu'il me dit, je lui réponds en italien, langue qu'il ne comprend pas davantage.

Je m'aperçois que la Charpillon lui conte toute notre histoire en se plaignant de mes mauvais traitements ; et comme l'individu me menace du poing, je me mets en disposition de boxer ; mais par bonheur d'autres personnes arrivent : il y a des hommes et des femmes. La Charpillon et moi nous sommes toujours en chemise, car dans le désordre il nous est impossible de retrouver nos vêtements. Redevenus de sang-froid l'un et l'autre, nous achevons notre toilette ; la Charpillon s'enfuit à la hâte en me laissant au milieu de tout ce monde, qui s'entasse dans la chambre et dans les escaliers.

Cette scène m'émut cruellement. J'étais si furieux contre moi-même, que si j'eusse trouvé une arme sous ma main je me serais tué. Je restai vingt-quatre heures enfermé, ne voulant recevoir personne. C'est Goudar qui le premier força ma porte.

— Je viens vous donner un conseil d'ami.

— Allez-vous-en au diable !

— La Charpillon a le nez très-enflé...

— Tant mieux, j'aurais dû lui casser la tête.

— Laissez-moi donc parler : ceci est grave, et vous ferez fort bien de lui renvoyer sa malle et d'étouffer l'affaire.

— Je ne demande pas mieux.

— Vous êtes raisonnable et ces dames le sont aussi : elles se contenteront, comme indemnité, d'une centaine de guinées.

— Je suis curieux de savoir, maître Goudar, si elles auront le front d'accepter désormais de l'argent de moi !

— Pourquoi pas ?

— Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé?

— Je sais tout : elle vous a joué et vous l'avez frappée; mais nous sommes dans un pays où ce ne sont pas les battus qui payent l'amende. D'ailleurs, vous vous êtes engagé à compter cent guinées à la mère après la première nuit passée avec sa fille.

— Est-ce que vous vous moquez de moi, et appelez-vous cela une nuit de plaisir? Au surplus, retournez vers M^{me} Augspurghor et dites-lui que, si elle consent à recevoir la somme, je m'engage, moi, à la lui porter.

— Je suis chargé de vous dire que vous pouvez vous présenter chez ces dames et que vous serez reçu comme un ami.

— A merveille, je vous suis.

Ma fureur était au comble, et, chemin faisant, je me sentais dans des dispositions à recommencer la scène de la nuit; mais, à la vue de Charpillon, toute ma résolution m'abandonna. Elle avait le visage horriblement gonflé. Sa mère me dit que la fièvre ne l'avait pas quittée depuis vingt-quatre heures, mais que la douceur de son ange (elle appelait ainsi sa fille) était telle, qu'elle ne conservait pas la moindre animosité contre moi, et qu'elle regrettait beaucoup de m'avoir donné du chagrin.

Adresser de nouvelles injures à cette malheureuse, c'eût été stupide; seulement la sagesse devait me recommander de m'éloigner de cette maison, mais j'y restai. Pourquoi? Voilà ce que je ne puis pas comprendre aujourd'hui; mais il est vrai que je suis septuagénaire.

Trois semaines après, la Charpillon avait repris sa beauté première; et j'étais à ses pieds, roucoulant de nouveau comme un vieux pigeon. Il est vrai qu'elle m'accueillait mieux que jamais : elle ne semblait heureuse qu'après de moi, et je crus cette fois avoir véritablement fait sa conquête. Je me souviens que l'ayant pressée enfin de couronner mon amour (on voit que je m'exprimais en termes pudibonds), elle me répondit par le billet le plus gracieux qu'elle était tout à fait décidée à se donner à

moi. Dans ma joie, je cherchai quel cadeau je pourrais lui faire; et je pris la résolution de lui restituer les lettres de change de six mille ducats tirées sur Bolomé, argent qu'il m'avait escroqué avec l'aide des dames Augspurghor.

Après les premiers compliments, je tire devant elle les lettres de change de mon portefeuille et lui dis que mon dessein est de mettre l'*acquit* au bas de ces lettres de change, que je dépose dans ses belles mains. Elle se récrie sur la magnificence du cadeau; la vieille Augspurghor feint de verser quelques larmes d'attendrissement. Nous sommes, la soirée durant, les meilleurs amis du monde; l'heure du berger sonne, et me voilà recommençant toute la litanie de mes supplications. Je vois la Charpillon distraite, préoccupée; elle baisse les yeux, détourne la tête, et finit par me déclarer qu'il y a impossibilité à ce qu'elle me satisfasse à l'instant même. J'étais à ses genoux au moment de cette belle déclaration. Je me relève froidement, je prends manteau et épée, et je me dirige vers la porte sans proférer une seule parole. Elle me dit, comme Bérénice et d'un air aussi lamentable :

— Et quoi! nous nous aimons, et vous partez?

— Certainement.

Alors, quittant le ton sentimental, elle s'écrie d'une manière très-lette :

— Vous ne voulez donc pas coucher avec moi?

— Non.

— Nous verrons-nous demain?

— C'est possible. Adieu.

Le lendemain avant huit heures on m'annonce la Charpillon. Je dis à mon nègre :

— Je te défends de laisser entrer cette dame

— En vérité! répond une petite voix flûtée.

J'entr'ouvre mon rideau : c'était elle.

— Puisque vous me dédaignez, monsieur, je ne viens pas vous entretenir de mon amour, je viens pour affaires.

— A propos d'affaires, veuillez, mademoiselle, commencer par me rendre les lettres de change que je vous remis hier sans endos.

— Je ne les ai pas sur moi, monsieur : c'est précisément ce dont je voulais vous parler. Pourquoi en exigez-vous la remise ?

— Pourquoi ! mademoiselle ? pourquoi ! ceci est plaisant.

Ce pourquoi me jeta dans une colère épouvantable, il brisa la digue qui retenait la bile dont j'étais étouffé. Ce fut une explosion terrible dont ma nature avait besoin. Elle reçut la bordée sans sourciller ; et quand elle me vit, épuisé par la colère, verser d'abondantes larmes, elle prit la parole à son tour :

— Hélas ! homme injuste que vous êtes, n'avez-vous pas compris que ma conduite à votre égard m'était imposée par un serment ?

— Un serment, et de qui ?

— De moi à ma mère : je lui ai juré sur l'Évangile que jamais aucun homme ne me posséderait chez elle. Si je viens aujourd'hui chez vous, c'est pour vous donner une dernière preuve de mon amour en restant ici aussi longtemps que vous le voudrez.

N'allez pas croire, cher lecteur, que cette offre ait fait tomber ma grande colère. Plus prompte est la transition de l'amour à la haine que de la haine à l'amour. La Charpillon savait très-bien que la fierté m'empêcherait d'accepter dans le moment l'offre tentante de se livrer à moi. Ce n'est que plus tard et en y réfléchissant que je compris toute l'adresse de son jeu. Rien de subtil et d'exercé comme l'instinct d'une coquette : elle agit résolument et avec dextérité dans des circonstances où l'homme le plus fin tâtonne et délibère, et elle a atteint son but, que l'autre se consulte encore sur les moyens d'y arriver.

Après une séance de huit heures, le petit monstre femelle me délivra de sa présence. Elle mangea à ma table et malgré moi, si bien que je fus obligé de me faire servir à part pour ne point voir son odieux visage. Rien ne la rebuta, ni les dédains, ni les humiliations. Elle partit riante, en m'assurant qu'elle reviendrait. Je n'en entendis plus parler pendant plusieurs jours, et je crus un moment que cette fille m'était devenue absolument indifférente.

Ainsi donc, c'est à Londres, *nel mezzo del cammin di nostra vita* (1), comme dit le vieux Dante, que l'amour s'était le plus effrontément moqué de moi. J'avais trente-huit ans, et je touchais à la fin du premier acte de la tragi-comédie que nous jouons tous ici-bas. Mon départ de Venise, en 1783, sera le terme du deuxième acte. Quant au troisième, le moins agréable, il finira sans doute ici, à Dux, où je suis occupé pour mes péchés à écrire ces mémoires.

La toile tombera; que la pièce tombe aussi, peu m'importe, car alors on pourra dire aussi de moi :

Premit nox, fabulæque manes
Et domus exilis Plutonia (2).

Je ne m'esbaudirai plus qu'avec les morts.

Et dans le cas où la pièce tombe, qui donc s'aviserait de la siffler? Ceux-là seulement, j'ose le croire, qui valent moins que leur réputation. Mais je dois à mon auditoire la dernière scène de ce premier acte : ce n'est pas assurément la moins intéressante.

Un soir, en sortant de Green-Park, j'appris par Goudar des nouvelles de mes fûtées. La Charpillon se portait à merveille, tout son monde était en pleine gaieté.

— Mais, lui dis-je, est-ce que par hasard je serais pour quelque chose dans cette gaieté-là?

— Du tout, on évite de parler de vous. J'ai mis vingt fois la conversation sur votre chapitre : bouche cousue partout.

Comme nous entrions dans je ne sais quel endroit public, j'aperçois une fort belle personne éblouissante de diamants.

— C'est, me dit-il, la célèbre actrice miss Fischer; elle attend le duc de..., son amant, qui doit la conduire au bal. Telle que vous la voyez, elle porte pour cent mille

(1) Au beau milieu du chemin de ma vie.

(2) Il est dans ces noirs séjours dont on a fait tant de contes; il est l'hôte de Pluton.
(HORACE.)

écus de diamants, et vous l'aurez pour cinq guinées si vous voulez. Je m'approche aussitôt de la belle et lui fais mon compliment : l'éternel *I love you*, les seuls mots d'anglais pas trop durs que j'aie jamais pu retenir. Elle me rit au nez et se met à jargonner comme une vraie pie : c'étaient des sifflements à en prendre le vertige. Je l'ai dit déjà, j'aime, au moment opportun, à jouir par tous mes sens ; chez moi l'ouïe est aussi sensible que le toucher, et l'organe de miss Fischer produisait sur mon cinquième sens un effet fort désagréable. J'en restai donc là avec l'aimable actrice, qui suppléait par une pantomime très-expressive à ce que mon langage devait avoir nécessairement d'incomplet. Le maître de la maison me conta que cette fameuse miss avait avalé sur un pain beurré une bank-note de cent livres, et qu'une autre fois le chevalier Stihens, beau-frère de M. Pitt, avait allumé le punch de la dame avec un billet de la même somme. Je ne sais rien de plus sot que ces forfanteries : il n'y a que les propriétaires de la banque qui puissent les trouver de bon goût. C'est dans cette même maison que je rencontrai miss Kennedy, l'une des anciennes maîtresses de Berlandi, secrétaire de l'ambassade de Venise.

Cette dame se grisa à mon honneur, et Dieu sait de quelles folies je fus le témoin. Malheureusement, l'image de la Charpillon, toujours présente, me rendait insensible à tous les charmes qu'elle m'étaït. On se souvient que j'avais fait la connaissance de mes diabesses chez Malingham. Voilà que ce Malingham s'avise un jour de m'inviter à dîner. Je lui demande le nom de ses convives, il me cite des inconnus. J'accepte. A l'heure dite, je trouve là deux jeunes dames flamandes fort jolies, mais le mari de l'une est présent ; l'autre se fait courtiser par un jeune homme qu'elle appelle son cousin. Il y avait d'autres dames encore, toutes spirituelles et de bon ton, mais moins intéressantes sous le rapport des avantages extérieurs. Au moment de se mettre à table, on annonce un nouveau convive : c'est la Charpillon.

Certes un moment plus tôt, je m'esquivais : mais je

tenais déjà une des Flamandes sous le bras, je fus obligé de rester au diner. A table, ma voisine me dit qu'elle regrette beaucoup d'avoir à quitter l'Angleterre sans avoir visité le parc de Richmond.

La courtoisie voulait que je m'offrisse de l'y conduire, ainsi que son mari. Le reste de la société m'entend et se met de la partie.

— Vous êtes huit, dit alors la Charpillon : eh bien, je ferai la neuvième.

— Il serait impoli de vous refuser, mademoiselle, mais, ma voiture ne contenant que huit personnes, je monterai à cheval.

— Point du tout, répliqua l'effrontée, je prendrai la petite Emilie (la fille de Malingham) sur mes genoux.

A Richmond, la Charpillon me prend à part et me dit qu'elle tirera vengeance de l'affront que je lui ai fait.

— De quel affront voulez-vous parler ?

— De celui d'hier, au diner. Pourquoi m'exclure de la société que vous invitiez ?

— Parce que vous êtes une trompeuse, une intrigante, une mauvaise p.....

Là-dessus, au lieu de se fâcher, elle éclate de rire.

— Vous riez ? faut-il vous rappeler tous les noms de ceux qui vous ont eue : lord Grosvenor, lord Hill, tous les attachés à l'ambassade de Portugal, Morosini et ses Vénitiens ?

— Assez ! je ne saurais en entendre davantage.

— Et moi, je veux continuer

— On vous écoute.

— C'est pour cela que je parle.

— Épargnez-moi, monsieur.

— Vous n'êtes pas seulement une mauvaise fille, vous êtes aussi un escroc. Où sont mes lettres de change ?

* — Je vous les remettrai, monsieur, soyez tranquille.

Je n'étais pas tranquille du tout avec cette assurance : c'est pourquoi je lui en parlai de nouveau à table, où elle se plaça à côté de moi. Elle me câlina même si singulièrement qu'il n'y eût pas une personne dans la société qui

ne crût que j'étais son amant, c'est-à-dire son fournisseur : ce qui me faisait passer pour un pauvre bonhomme à qui l'on tirait des carottes, et que l'on faisait c... par-dessus le marché.

Après le dîner, elle me suivit au jardin, et fit si bien que nous nous égarâmes dans le parc, qu'elle m'avait dit connaître parfaitement. Cependant nous étions engagés dans un labyrinthe dont il m'était impossible de retrouver l'issue, et la nuit arrivait.

— Je ne peux plus faire un pas, monsieur : asseyons-nous ici, je vous prie.

— Ne croyez pas me prendre encore dans vos pièges.

— Qui y songe ? Mais vous me permettez de me reposer.

— Sans doute, et à moi de chercher mon chemin. Je m'éloignai aussitôt. Je furetai çà et là dans le boulingrin ; mais, après différentes courses, je me retrouvais toujours au même endroit, et c'était précisément celui où elle était assise. Très-fatigué de ma course circulaire, je me jetai sur le gazon : c'était là qu'elle m'attendait : Elle s'était couchée dans une attitude on ne peut plus voluptueuse, et bien que placé à quelque distance d'elle, il m'était possible de voir ses charmes secrets. Enfin je me levai en pestant contre moi-même, et me rapprochai d'elle malgré moi.

— Tenez, dit-elle, n'ayons pas de rancune et venez causer. Je vous aime.

— Voyons, soyez sincère, il est temps que cette comédie ait un dénouement.

— Je suis sincère, et je vous le prouve.

En disant cela, elle prêtait sa jolie main pour des attouchements lubriques.

— Si vous vouliez, lui dis-je, non-seulement les lettres de change, mais tout ce que je possède serait à vous.

— Comment, ici, en plein air, dans un endroit où d'un moment à l'autre on peut nous surprendre ?

— La nuit est presque close. Vous me céderez, je le veux.

— Vous me faites peur!

J'étais possédé d'une exaltation fiévreuse, je me jetai sur elle avec fureur, elle se dégagea lestement et prit la fuite; mais, en un clin d'œil, et pareil au satyre poursuivant la nymphe, je la saisis à bras-le-corps et la renverse sur le gazon.

— C'est une indignité! je résisterai, et vous ne me posséderez pas vivante.

Ces dernières paroles me mirent entièrement hors de moi-même, et, tirant mon poignard, je le lui portai sur la gorge et lui dis : Si vous ne consentez à mes désirs, vous êtes morte.

— S'il en est ainsi, monsieur, faites ce que vous voulez; mais n'oubliez pas une chose : c'est qu'une fois votre brutalité assouvie, je ne bouge plus d'ici; on sera obligé de venir me prendre, et je ne ferai point un secret de vos indignes traitements.

Avant qu'elle eût fini de parler, la raison m'était revenue. Sans mot dire, je rengainai l'arme et m'enfuis précipitamment.

Le croira-t-on? la Charpillon me suivit, m'aida à retrouver mon chemin, et me prit le bras comme si rien n'était arrivé. Quand nous eûmes rejoint notre monde, on me demanda si j'étais indisposé; quant à la Charpillon, son visage ne trahit pas la plus légère émotion.

De retour à Londres, j'écrivis à la mère un billet ainsi conçu :

« Madame, renvoyez-moi sur-le-champ mes lettres de change, ou je prendrai telles mesures qui vous seront très-désagréables. »

Elle me répondit :

« Je suis surprise, monsieur, que vous vous adressiez à moi pour avoir les lettres de change que vous avez confiées à ma fille : elle me charge de vous dire qu'elle vous les remettra quand vous serez redevenu raisonnable, et à une condition, c'est que vous ne vous éloignerez plus jamais du respect que vous lui devez. »

A la lecture de cette lettre, le sang me monta au visage.

— Parbleu, dis-je, je leur apprendrai à parler. Je me munis de mes pistolets de poche et je prends mon rotin avec l'intention bien arrêtée d'en caresser les épaules des deux femmes, et bien résolu aussi à casser la tête aux deux fripons qui ne les quittaient pas, s'ils s'avisait de m'en empêcher. J'allais entrer dans la maison, lorsque j'aperçois le coiffeur de la demoiselle qui, tous les soirs, venait lui mettre ses papillotes. Désirant que mon expédition eût lieu à huis clos, j'attends la sortie du perruquier. Au bout d'une demi-heure mon homme ne paraît pas. Je vois sortir seulement, à ma grande satisfaction, Rostaing et Goumon. Ils ont laissé la porte entr'ouverte; je me glisse dans la maison, je monte à la chambre de la Charpillon, je pousse la porte et j'aperçois sur le canapé une *bête à deux dos*, comme dit Shakspeare. La partie inférieure de la bête, c'était la Charpillon; et la partie supérieure, le coiffeur. En m'apercevant, la bête se dédouble, la partie supérieure s'esquive comme une ombre de lanterne magique, avec un bon coup de bâton dans l'échine: l'autre s'accroupit sur le canapé en poussant des cris lamentables. Au même instant les tantes, la mère et les servantes se précipitent dans la chambre et font un rempart à la demoiselle, qui ne crie plus. On m'injurie, on m'ordonne de sortir. De plus en plus furieux, je réplique qu'assurément je sortirai, mais après avoir fait justice de tous les misérables qui m'ont trompé, et j'arme mes pistolets. Toutes les femelles se prosternent en joignant les mains. Cet acte de soumission donne à ma colère une autre direction: il m'en coûterait de verser du sang; mais comme il faut absolument que je casse quelque chose, à défaut des jambes et des bras de ces femmes je m'attaque à leur mobilier. Glaces, porcelaines, meubles, tout vole en éclats sous mes coups. Je brise la fenêtre et ma canne en même temps. Alors je prends les meubles et je les jette dans la rue: il ne reste plus que le maudit canapé, sur lequel je tombe épuisé à côté de la Charpillon évanouie ou feignant de l'être.

Sur ces entrefaites arrive le watchman (garde de nuit), qui veut s'instruire de la cause du tapage. Je lui glisse

trois écus dans la main : l'instruction lui paraît satisfaisante. Il sort, et je ferme la porte derrière lui.

Je reviens prendre place sur le canapé et somme la vieille de me remettre les lettres de change.

— Réclamez-les de ma fille.

Je jette les yeux sur le canapé; il n'y avait plus personne. Une servante tout éplorée vient dire que mademoiselle s'est enfuie au moment de l'entrée du watchman.

— Oh! mille fois maudit, s'écrie la mère, le jour qui vous a amené en Angleterre! Ma fille, ma pauvre fille errant à l'abandon dans la ville au milieu de la nuit!

Cependant je me sentis touché de la disparition de la Charpillon. — Allez, dis-je aux femmes, allez vous informer chez les voisines : celle d'entre vous qui m'apportera la nouvelle que la demoiselle est retrouvée aura une guinée. Les servantes coururent aussitôt, les tantes les suivirent, malgré les réclamations de la dame Augspurghor qui tremblait de rester en tête-à-tête avec moi. Au bout d'une heure, toutes revinrent sans avoir rien découvert, et les lamentations recommencèrent. Afin de les apaiser, je promis de payer le dégât. On pleura de plus belle. Alors, pensant en finir, je renonçai seulement à mes prétentions sur les lettres de change. C'était honteux et pas du tout généreux de ma part : voilà les fruits de la colère!

Le lendemain de grand matin on vint m'annoncer que la fugitive était retrouvée, C'était une des servantes qui m'apportait la nouvelle. Cette fille me plaisait; je la croyais sincère, surtout quand elle m'eût dit qu'elle m'avait pris en affection à cause de la passion véritable que je paraissais éprouver pour sa jeune maîtresse. C'était aussi la seule des servantes de la maison qui s'exprimât dans un jargon français compréhensible. Si le lecteur veut me tourner en ridicule au sujet de la sotte confiance que je témoignai à cette fille, je n'ai rien à dire sinon la vieille question que je réitère ici : Avez-vous jamais été amoureux?

• La jeune fille me jura que sa maîtresse m'aimait et que

si elle déguisait ses sentiments, c'était à cause de sa mère, qui me détestait.

— La vieille a ses raisons pour cela; mais dites-moi où la Charpillon s'est réfugiée? Serait-ce chez son coiffeur, par hasard?

— Nous l'avons retrouvée chez notre mercière, dans Soho-Square, d'où nous l'avons ramenée avec la fièvre, circonstance d'autant plus fâcheuse que mademoiselle se trouve au beau milieu d'une certaine période fâcheuse pour les femmes.

— Que me contez-vous là! cela ne vient pas de vous. Est-ce que je n'ai pas vu hier le coiffeur...?

— Qui lui mettait ses papillotes...

— Il lui mettait, parbleu! bien autre chose.

— Une queue, peut-être!

— Positivement. Ah çà! elle l'aime donc?

— Mais non, puisque c'est vous.

— Oui, mais elle accorde à son perruquier ce qu'elle me refuse.

— C'est une horreur, mademoiselle en est incapable.

— Elle est trop bien élevée pour cela, n'est-ce pas? Allez-vous-en vers votre maîtresse et dites-lui qu'elle me reçoive aujourd'hui, je le veux.

— Mais elle est au lit.

— Raison de plus.

La fille disparut et ne revint pas. L'après-midi, je me dirige vers la maison; une des tantes m'arrête au bas de l'escalier.

— De grâce, monsieur, n'allez pas plus avant; il y va de la vie de ma nièce et de la vôtre; car nos amis sont là, ils ont des armes.

— Je saurai comment ils s'en servent.

— Ah! mon Dieu! vous voulez notre perte à tous. Ma pauvre nièce a le délire, elle croit vous voir encore le pistolet à la main; vous avez juré de l'assassiner!...

Je lève les épaules et reprends le chemin de mon logis. Le lendemain nouvelle tentative pour pénétrer auprès de

la malade, nouveau refus. Elle est condamnée par les médecins, me dit la tante.

— Ce n'est pas une raison pour qu'elle n'en revienne pas.

— Vous savez qu'elle est dans un moment critique...

— Encore! et le perruquier?

— Folies de jeunesse. J'y ai passé.

— Cela fait votre éloge.

— Vous manquez d'esprit, monsieur. Dans pareille circonstance, un galant homme doit faire comme s'il n'avait rien vu.

— Vous avez d'excellents principes.

En sortant je rencontre Goudar.

— Eh bien, me dit-il, elle se meurt.

— L'avez-vous vue?

— Non, je rapporte ce qu'on m'a dit. La servante m'a dit qu'elle était comme une enragée. Elle mord les personnes qui s'approchent et se roule toute nue dans son lit.

Désespéré, j'arpentais ma chambre toute la nuit. Goudar était présent, mais je ne faisais qu'un long monologue. Au point du jour, je vais encore chercher des nouvelles. On m'introduit dans une pièce où j'aperçois une figure étique qui psalmodie des psaumes.

— Serait-elle morte?

— La volonté de Dieu soit faite! Elle respire encore, mais dans une heure il n'y aura plus personne.

Alors je fus saisi d'un épouvantable désir d'en finir avec moi-même. Rentré chez moi, je fais mon testament au profit de M. de Bragadin, je prends mes pistolets, et me voilà cheminant vers la Tamise avec le projet de me casser la tête sur le parapet. Arrivé sur le pont de Westminster, quelqu'un me saisit par le bras: c'est un jeune gentilhomme, nommé Egard, dont j'avais fait la connaissance chez lord Pembroke.

— Vous ressemblez à un confident de tragédie, chevalier! Où allez-vous avec cet air effaré?

— Je l'ignore.

— Qu'avez-vous?

— Je ne sais pas.

— Fort bien, j'y suis, vous allez faire quelque sottise : c'est écrit sur votre figure.

— Encore une fois, je n'ai rien : au revoir.

Mais Egard, m'arrêtant, aperçoit le canon du pistolet qui sortait de ma poche.

— Bon, dit-il, une affaire d'honneur ! En ma qualité de votre ami, il m'est impossible de vous laisser aller sur le pré sans témoin : je vous assisterai si vous le voulez bien.

— Je vous jure, lui répondis-je en souriant, que je ne vais pas me battre. Je vais me promener.

— S'il en est ainsi, je vous accompagne.

— Soit.

Nous marchons, lui bavardant à tort et à travers, moi silencieux. Tout en trottant, l'appétit vient : il me propose de dîner. Nous étions précisément près de la *Kanone*, restaurant célèbre de Londres, où après le thé et les liqueurs on se fait apporter des demoiselles. Je ne sourcille pas pendant le dîner, mais je dévore. Au dessert, arrive une princesse : c'est pour Egard.

— J'ai là une amie qui est Française, dit la nymphe.

— Parfait ! crie Egard. Voilà la partie carrée.

Décemment, je ne pouvais refuser. Je dépose mon attirail meurtrier, je jette les balles par la fenêtre, et j'embrasse Egard. Il le méritait bien, il venait de me sauver la vie.

Ces deux filles étaient en vérité créées pour la joie ; mais les émotions de la veille m'avaient abattu. Un certain amour-propre que l'homme ne dépouille jamais en pareil cas m'excitait à jouer un rôle digne de moi : impossible ; les caresses des belles s'adressaient à une statue. L'Anglaise me plaisant infiniment mieux que la Française, je priai Egard de lui faire mes excuses d'une incivilité qui n'était pas du tout dans mes intentions. Elle fit l'incrédule et voulut s'assurer du fait *de visu*. Alors elle nous engagea à bien boire, disant que le jus de Bacchus allumerait

le sang engourdi dans mes veines. Bacchus me fit dire quelques sottises, mais ne m'en fit point faire. Là-dessus Egard sortit, et revint amenant trois musiciens aveugles. Il nous fit déshabiller tous ; nus comme la main, nous commençâmes une danse de satyres. Mes jambes flagéolaient ; c'est à peine si je pouvais observer mon centre de gravité : j'étais un vrai Silène sauf la corpulence. Après une valse, je tombai sur le carreau et me contentai de jouir du spectacle où je ne pouvais plus jouer mon rôle. Egard avait la tête d'Antinoüs sur un corps d'Hercule, les deux femmes étaient pleines de grâce ; leurs formes charnues, mais bien proportionnées, dénotaient la concupiscence. Quatre fois de suite Egard passa dans leurs bras ardent comme un lion. Elles le laissèrent pour mort et se rhabillèrent à regret. Nous donnâmes chacun quatre guinées à chaque dame ; ou du moins je priai Egard de les donner pour moi, n'ayant pas pris un schelling sur moi pour le *passage à Caron*. Certaine idée de suicide me tourmentait encore ; mais je me dis qu'il fallait payer cette dette avant de me déterminer à quitter la vie. Egard craignant une rechute, me retint et me conduisit au Ranelagh. Après un sommeil d'une heure, il était disposé à recommencer l'orgie.

C'est ici qu'une étrange rencontre m'était réservée. On dansait dans la rotonde, et tout d'abord une femme dont je ne voyais que la tournure attire mon attention par sa danse engageante. Tout à coup elle se détourne, et je reconnais la Charpillon. Je sentis en même temps frémir mes cheveux et j'éprouvai une affreuse douleur à la plante des pieds. Egard m'a dit depuis qu'à l'aspect de ma pâleur il avait pensé que j'allais tomber en épilepsie. Écarter les spectateurs, marcher droit à la Charpillon et lui adresser la parole, tout cela fut l'affaire d'un clin d'œil. Je ne sais pas ce que je lui dis, mais elle s'enfuit épouvantée. Je contai tout à Egard, que la perfidie de la prude jeta dans une colère épouvantable. Il était aussi ému que moi.

— Cette fille, me dit-il, était ici avec le comte de Gros-

venor, car elle est montée dans son équipage. Il faut vous venger, vous possédez une lettre où la vieille reconnaît que vous avez confié à sa fille les deux lettres de change, exigez-en la remise et faites jeter ces femmes en prison.

Je goûtai cet avis et courus chez un procureur. Mes titres lui parurent incontestables. Je prêtais serment selon les us et coutumes, et j'obtins un arrêt de prise de corps. Aussitôt je conduisis des sbires dans le quartier des vieilles. Au moment où je leur désignais la maison et les tantes qui prenaient l'air à la croisée, j'aperçus aussi la Charpillon. Son aspect me troubla, et je m'éloignais rapidement. Mon faible cœur était tenté dans cet instant de révoquer la sentence.

Le lendemain je vois rentrer Goudar : il était radieux.

— A merveille! voilà agir, du moins : je vous reconnais là! Les femelles sont sous clef : la grand'mère m'a tout conté. Des hommes noirs sont venus s'emparer de ses filles, qui d'abord ont joué l'étonnement. Il paraît que le voyage à King's-Bench n'était pas de leur goût. On les a laissé dire, on les a mises fort proprement dans un panier à salade. Alors les maquer...., Rostaing et Goumon, ont montré les dents. Les coquins ont mis flamberge au vent, on les a bourrés de coups de pied par repréailles, et puis jetés dans le panier comme des pommes de rebut.

— Ah çà! et la Charpillon?

— Abimée de douleur; c'est à mourir de rire. Elle s'est calfeutrée avec les vieilles, bien du plaisir! C'est elle qui leur fait la cuisine et balaye la chambre, car elles ne possèdent pas un schelling.

— Elle doit être furieuse contre moi?

— Elle ne veut pas absolument qu'on prononce votre nom devant elle : vous êtes à ses yeux le monstre le plus horrible. Je crois que la pièce touche à son dénouement. Tant pis, cela devenait de plus en plus intéressant.

Le dénouement, comme on va le voir, allait être des plus désagréables pour moi. Je n'avais pas vu Egard depuis plusieurs jours, quand un beau matin il entre brusque-

ment dans ma chambre et jette deux cent cinquante guinées sur mon lit.

— Qu'est-ce que cet argent, lui dis-je, et d'où vient que vous êtes invisible?

— Mon cher ami, je suis amoureux.

— Une vieille histoire!

— En vérité, cette femme est ravissante.

— Je vous crois sur parole; mais de quelle femme voulez-vous parler?

— Parbleu! vous la connaissez: c'est la Charpillon.

— Je devine, vous acquittez sa dette: merci. Vous en verrez de belles.

Je déclarai les lettres de change nulles et crus l'affaire ainsi terminée. Je me trompais. Je sortis sur le minuit d'un bal par souscription donné dans la maison même qu'avait occupée la Cornelis, lorsque, près d'arriver chez moi, un passant se met à crier: — Bonne nuit, Seingalt! Je mets la tête à la portière et lui renvoie son compliment. Tout à coup deux hommes font arrêter ma voiture et me présentant chacun le bout d'un pistolet: — Au nom du roi, vous êtes prisonnier! Je conserve mon sang-froid et leur demande le motif de cette arrestation.

— En prison vous le saurez.

— Où allons-nous?

— Demain chez le juge et après-demain à Newgate, mais jusqu'au jour nous vous consignerons au bureau de police.

Je pris d'abord ma mésaventure fort patiemment, ma conscience ne me reprochait rien; mais je me promis bien de n'oublier jamais à l'avenir cette vieille règle de prudence qui nous ordonne de ne jamais répondre la nuit à une voix inconnue. Au point du jour, on se dispose à me conduire devant le juge qui donnera l'érou pour Newgate. Je prends une chaise à porteurs, car, paraissant dans les rues avec mon costume de bal, la populace n'aurait pas manqué de m'injurier et de me couvrir de boue. Mon entrée produisit grande sensation sur la foule déguenillée qui encomrait la salle. Au fond j'aperçus, assis dans un

fauteuil, un vieillard qui portait un bandeau sur la vue et qui écoutait les explications de plusieurs inculpés. C'était le juge ; on me dit qu'il était aveugle et qu'il s'appelait Fielding. J'étais en présence du célèbre auteur de *Tom Jones*.

— Monsieur Casanova de Venise, me dit-il en italien, vous êtes condamné à la prison perpétuelle.

— La punition est un peu forte, et pour un délit que j'ignore. Veuillez me dire ce que j'ai fait de reprehensible.

— Votre désir est naturel ; d'ailleurs nous ne sommes pas dans un pays où l'on pend un homme sans lui en dire le *pourquoi*. Vous êtes convaincu, d'après le témoignage de deux personnes, d'avoir tenté de dévisager une jeune fille.

— Monsieur le juge, c'est une calomnie, je n'ai jamais eu la pensée de commettre un pareil crime.

— Il y a eu des témoins cependant.

— De faux témoins, oui. Cette fille se nomme Charpillon, n'est-il point vrai ? Elle m'accuse quand je ne lui ai jamais donné que des preuves d'affection.

— Ainsi vous reconnaissez n'avoir jamais eu l'intention de la frapper ?

— Je l'atteste.

— Fort bien : alors vous pouvez aller en paix après m'avoir fourni caution.

L'interrogatoire terminé, j'envoyai mes domestiques chez les négociants de Londres que je connaissais particulièrement. Nouvel incident fâcheux : le chef des archers se présente et veut m'emmener à Newgate.

— Attendez jusqu'au soir, ma caution viendra.

— La justice n'attend pas.

— Cet homme, me dit tout bas un assistant, est payé par vos adversaires ; il ne changera de résolution que si vous lui donnez de l'argent.

— Qu'exige-t-il ?

— Dix guinées.

— Il n'aura rien. Au surplus je désirais visiter Newgate. Voilà une occasion, partons.

Non, je n'oublierai jamais l'impression terrible que j'éprouvais à la vue de cet enfer. J'étais dans un des cercles du Dante et dans le plus horrible. Des figures fauves, des regards de vipères, de sinistres sourires, tous les caractères de l'envie, de la rage et du désespoir : c'était un spectacle épouvantable. Ces malheureux m'accueillirent par des sifflets ; c'était mon costume de bal qui me valait cette réception. Beaucoup vinrent m'interroger, cherchant à engager la conversation : mon silence les mit en fureur, et ils m'accablèrent d'injures, malgré les remontrances du geôlier, qui leur criait qu'étranger à l'Angleterre je ne comprenais pas leur langue. Je voyais avec inquiétude la nuit s'approcher, sentant ma vie en danger dans cette caverne. Fort heureusement, au bout d'une heure le gardien vint m'annoncer qu'on m'avait cautionné et que j'étais libre. Une voiture m'attendait à la porte de la prison, en peu d'instants je revis le juge Fielding ; j'aperçus devant son siège Pégu, mon tailleur, et Maisonneuve, mon fournisseur de vins : c'étaient mes cautions. Dans l'auditoire, je reconnus Rostaing donnant le bras à une dame voilée ; c'était la Charpillon. Derrière eux se tenait un autre individu dont je parlerai tout à l'heure et qui lui servait de second témoin. Ma caution fixée à vingt guinées et acquittée par mes garants, la Charpillon eut le chagrin de s'entendre condamner à payer les frais du procès et *par corps*.

Le lendemain de ce jour néfaste, Goudar m'apporte un numéro du *Saint-James Chronicle* où toute mon histoire était racontée. La Charpillon et moi nous n'étions désignés qu'à l'initiale, mais Rostaing et l'autre témoin, appelé Bottarelli, étaient nommés en toutes lettres, et on leur donnait les plus grands éloges. Goudar m'ayant informé que ce Bottarelli passait pour un homme de lettres, je crus avoir découvert l'auteur de l'article calomnieux et je sortis pour connaître sa demeure. Chemin faisant, je rencontre Martinelli, qui m'indique le domicile que je cherchais et s'offre à m'accompagner.

Dans un misérable bouge, au quatrième, dans le quartier

le plus malpropre de Londres, j'aperçois un homme entouré de quatre enfants, occupé à noircir du papier.

— Je suis, lui dis-je, le chevalier Casanova, celui-là même que votre témoignage a fait enfermer à Newgate pendant une heure.

— J'en suis désolé.

— Pensez-vous que votre désolation puisse me suffire?

— Monsieur, je suis père de famille, et l'on m'avait promis deux guinées.

— Mais vous jouiez, ce me semble, un rôle qui pouvait vous coûter cher. Vous ne craignez donc pas le gibet?

— Un faux témoin n'est pas pendu, il est seulement déporté; et d'ailleurs comment prouverait-on à ce témoin que sa déposition est fausse?

— Je pourrais vous le prouver, moi! Où m'avez-vous jamais vu, je vous prie? Oseriez-vous jurer que vous étiez en tiers avec la Charpillon et moi?

— J'oserais le jurer, monsieur, bien que je sache que je mentirais.

— Vous êtes le dernier des misérables.

— C'est vrai, mais voilà mon excuse, sinon ma justification.

Et il me montrait sa famille.

— N'êtes-vous pas l'auteur de certain article inséré ce matin dans le *Saint-James Chronicle*?

— Non, monsieur. J'aurais désiré pouvoir faire cet article, mais la vérité est que je ne l'ai pas fait.

— Vous vous mêlez d'écrire, à ce qu'il paraît?

— Ne faut-il pas que je donne du pain à ces malheureux? Je travaille dans les journaux, malgré le dégoût que m'inspire cette profession. Ma vocation véritable, c'est la poésie.

— Ah! ah! vous êtes poète.

— J'ai abrégé la *Didon* et allongé le *Démétrius*.

Je donnai une guinée à sa femme, ce fut toute ma vengeance. En reconnaissance de mon procédé, elle me gratifia d'un écrit de son mari intitulé *le Secret des Francs-Maçons dévoilé*. Ce secret-là, c'était celui de la comédie: l'ouvrage ne manquait pas d'esprit, cependant. Ce Bottarelli avait

été moine et sa femme religieuse ; ils habitaient tous les deux la même ville, Pise. Comme ils s'aimaient, ils se virent secrètement, une grossesse s'ensuivit, et les deux amants s'enfuirent en Angleterre.

Au moment de rentrer chez moi, je m'entends appeler distinctement dans la rue ; je me retourne et ne vois personne. Je continue mon chemin, nouvel appel : personne encore. Mon nom me parvient aux oreilles pour la troisième fois. J'étais devant la boutique d'un marchand d'oiseaux, je reconnais mon interlocuteur dans un perroquet.

— D'où vous vient cet oiseau ? dis-je au marchand.

— C'est une dame qui me l'a cédé.

— Il parle bien, n'est-ce pas ?

— Il ne sait qu'une phrase.

— Laquelle ?

— *Casanova est un coquin.*

— Je vous l'achète, voici deux guinées.

J'emporte l'oiseau, et je me mets à lui répéter tout le jour : *La Charpillon est encore plus catin que sa mère.* Au bout de huit jours, le perroquet avait si bien retenu sa nouvelle leçon, qu'il la répétait du matin au soir en y ajoutant un bruyant éclat de rire.

Goudar, témoin de sa loquacité, me dit : — Que n'exposez-vous ce perroquet sur la place de la Bourse ? Vous en tireriez cinquante guinées au moins. Cette idée me plut, et je chargeai Yarbe d'exposer l'animal sur la place. Je ne cédaï pas à un sentiment de cupidité, mais au plaisir de pouvoir donner publiquement à la Charpillon un nom qu'elle méritait si bien.

Dans les premiers temps, mon perroquet obtint peu de succès, car il s'exprimait en français ; mais bientôt les auditeurs accoururent en foule. Goudar m'apprit que la mère et les tantes de la Charpillon avaient été aperçues dans l'auditoire, qu'elles s'étaient éloignées furieuses et avaient consulté un avocat.

— Et la Charpillon, qu'en pense-t-elle ?

— La Charpillon pense que votre idée est très-spirituelle, et elle est la première à s'en amuser.

A quelques jours de là, je lus dans un journal : « Les dames insultées par le perroquet de la Bourse sont très-pauvres ou sans protecteurs ; car si quelqu'un eût acheté l'oiseau, les injures n'auraient pas eu une aussi scandaleuse publicité. » Dans une autre note, le rédacteur disait que l'auteur de la plaisanterie méritait bien d'être Anglais pour le piquant de sa vengeance.

— Pourquoi, dis-je un jour à Egard, n'avez-vous pas, vous adorateur de la Charpillon, acheté mon perroquet babillard ?

— Par une très-bonne raison, c'est qu'il répète exactement ce que pensent de la princesse tous ceux qui l'ont connue.

Cependant l'oiseau trouva son acheteur dans la personne d'un lord, à qui la Charpillon joua le tour qu'elle m'avait joué. Depuis cette époque je revis souvent cette créature, mais sans danger pour mon cœur comme pour ma bourse. Elle m'était devenue aussi indifférente que si je ne l'eusse jamais connue.

CHAPITRE III.

Nouvelles aventures. — Tentations de toute espèce. — La dame hanovrienne et ses filles. — Mon amour pour Victorine.

Délivré de cette ridicule passion, je repris mes courses dans Londres. J'étais un jour dans Buckingham-House, lorsque je m'entends nommer par une voix féminine ; je lève les yeux et j'aperçois deux jeunes personnes qui goûtaient à la fenêtre. Elles m'envoient un salut de connaissance ; mais, ne les reconnaissant pas, je poursuis mon chemin. J'avais fait à peine quelques pas, lorsqu'un officier anglais m'aborde et me dit : — Ces dames sont Italiennes, et ce n'est pas la première fois que vous les voyez. J'entre avec lui dans la maison, et quelle est ma surprise de retrouver Porchini sous l'habit d'officier de

la garde du roi Georges! Il prend un air d'importance et me présente les deux demoiselles comme étant ses filles.

— Cela me rappelle fort à propos, lui dis-je, les montres et la tabatière en or que deux autres demoiselles, vos filles aussi, m'ont volées à Stuttgart.

— Vous en avez menti! répond-il rouge de colère.

Il était à table, se gorgeant de crème d'œufs frais. Un bol se trouve sous ma main, je le lui envoie au travers du visage et je quitte la pièce. Le véritable Anglais m'accompagne et me dit :

— Votre action est vive, monsieur.

— Pas autant que le propos.

— Avouez que votre soupçon est injurieux.

— Il n'y a pas là de soupçon, ce que j'ai dit est la vérité. Ce Porchini est un misérable, et il m'a volé; je le méprise.

— Je ne pense pas qu'en parlant ainsi vous prétendiez vous soustraire à lui donner la satisfaction qu'il exige.

— Non sans doute, et vous allez voir de quel genre sera cette satisfaction; dites-lui que je l'attends à Green-Park dans une heure; je vais chercher mon épée et une canne.

— Pourquoi une canne?

— Parce que je vous promets de lui donner des coups de canne en votre présence, à moins que la fantaisie ne vous prenne de vous battre pour lui. Parlez franchement, mon cher monsieur, connaissez-vous bien celui que vous appelez votre ami?

— Il est officier, cela me suffit.

— Très-bien, alors je me battrai à mort avec vous si vous y tenez, mais cela ne m'empêchera point de dire que ce Porchini est un voleur et un souteneur de filles.

Une heure après, j'étais au rendez-vous. Voilà mon Porchini qui arrive plus mort que vif, pâle comme un pierrot et la main tremblante. Il veut m'adresser la parole; pour toute réponse, je lève ma canne en lui enjoignant de dégainer. Il s'y refuse, je le frappe. Alors il se met à

courir de toutes ses forces en poussant des cris lamentables. Son compagnon me fait mille excuses, et nous reprenons ensemble le chemin du parc. Comme je lui fournissais certains détails fort peu édifiants sur ce Porchini, il me dit : — Je suis bien malheureux de connaître cet homme, mais, que voulez-vous ! je suis amoureux de la plus jeune de ses filles, et il m'est impossible de rompre avec lui.

En rentrant au parc j'aperçois les deux demoiselles, Goudar au milieu d'elles.

— Comment connaissez-vous ces dames ? lui dis-je.

— Elles sont filles d'un riche capitaine.

— Qui fait le trafic de bijoux, n'est-ce pas ?

— Effectivement, je lui ai acheté cette montre et ces deux bagues.

En entendant Goudar, les demoiselles se mirent à rire et me dirent en badinant :

— Qu'avez-vous donc fait de notre *cher papa* ?

— Je l'ai rossé d'importance.

— C'est une belle action et je vous aime, dit l'aînée en me tendant la main.

Confondu d'une pareille bassesse, le naïf Anglais tourna le dos à ces créatures et jura qu'il ne remettrait jamais les pieds dans leur maison.

J'entrai le soir à Covent-Garden en compagnie de Goudar, qui me demanda si je voulais assister au concert de la signora Sartori. — Vous y verrez, me dit-il, une Anglaise de quinze ans, à qui cette virtuose donne des leçons de chant.

— Est-ce que cette jeune personne cherche un protecteur ?

— Sans doute, et si vous voulez le devenir, hâtez-vous ; car il y aura ce soir, pour entendre la Sartori, affluence de riches lords, et on vous l'enlèverait.

Dans ma situation financière, les nouvelles connaissances n'étaient pas de mon goût ; cependant je me décidai à voir cette jeune fille, cela ne m'engageait à rien. Nous voilà donc entrés, et la jeune miss me semble fort jolie ; mais ses attraits ne sauraient enflammer mes sens. Vous

allez croire, lecteur, que je pensais encore à Charpillon ? — Erreur, j'étais dans un moment d'amour platonique, et c'était le souvenir de Pauline qui me possédait. Goudar me montra du doigt un jeune noble livonien, le baron Stenau, qui poursuivait partout la belle élève de Sartori.

— Je ne la lui disputerai pas, lui dis-je.

Après le souper, on nous offre des billets pour le prochain concert ; j'en prends deux, le Livonien en empoche cinquante : c'était cinquante guinées !

— Il emportera la place d'assaut, dis-je à Goudar. Je croyais ce Stenau dans l'opulence, et, comme il me faisait des compliments, je les lui rendis, et nous nous liâmes. On verra bientôt quelles conséquences eut pour moi cette amitié accidentelle.

En parlant tout à l'heure de Buckingham-House, j'ai oublié de raconter une petite anecdote qui peint fort bien l'*humour* des Anglais. Il faut savoir que les allées des jardins de ce palais sont séparées les unes des autres par autant de charmilles à claires-voies. Pembroke et moi nous nous promenions une après-midi dans ces allées, lorsque j'aperçois à quelques pas six individus accroupis (on devine pourquoi) et le dos tourné de notre côté.

— En vérité, milord, voilà des gens bien malappris.

— Que voulez-vous dire ?

— Du moins, ces messieurs devraient faire face à l'allée.

— Ils auraient tort, car on les reconnaîtrait ; tandis que dans cette posture...

— Le raisonnement est singulier.

— Il est juste : je suppose qu'un lord, un ministre même soit au nombre de ces individus, voilà sa dignité compromise.

— Un ministre, dites-vous, dans cette attitude ?

— Pourquoi pas ? ne peut-on être pris à l'improviste ?

— En vérité, les Anglais ne font rien comme les autres.

A ma sortie de chez la Sartori, j'étais aussi calme qu'à mon entrée, Goudar me dit : — Je ne vous reconnais plus, la beauté de cette Anglaise ne vous a causé aucune impression ; convenez pourtant que c'est un morceau de roi.

— Que le Livonien se ruine si la fantaisie lui en prend ; quant à moi, je me récuse.

— Vous voudriez des amours à bon marché et beaucoup de variété : je crois que j'ai votre affaire.

— Encore des femmes, mon cher Goudar ! vous êtes un fournisseur intarissable.

— J'ai toujours travaillé dans cette partie-là. Écoutez ma proposition : A deux pas d'ici habite une dame hano-vrienne de cinquante ans...

— Merci.

— Patience ! Elle est fort gênée, la pauvre femme : une vieille mère, une tante infirme sur les bras.

— Mais c'est un hôpital que sa maison ! Est-ce que vous avez l'intention de m'y conduire, par hasard ?

— Écoutez-moi donc. Son mari est aveugle et impotent, et ne peut s'opposer à l'exécution d'un projet que j'ai conçu.

— Vous vous moquez de moi, monsieur Goudar.

Et je lui tournai le dos ; mais, me retenant par le bras, il se mit à crier à tue-tête : — Cette dame a cinq filles, vous entendez, cinq ! toutes plus séduisantes les unes que les autres.

— Je commence à comprendre.

— Comment subsistent-elles ? Très-mal.

— S'il faut donner la pâtée à tout ce monde, ce sera cher.

— Vous garderez le sérail aussi longtemps que vous voudrez ; et puis, un beau matin, votre serviteur.

Je suivis Goudar. Nous montons un étage ; dans une grande salle j'aperçois trois jeunes filles, dont la plus âgée n'a pas dix-sept ans : elles sont en compagnie d'un individu à mine suspecte.

— Diable ! me dis-je, seraient-ce des pendants à la Charpillon ? Prenons-y garde.

Goudar s'approche de l'inconnu ; ils se parlent à l'oreille, et mon homme s'en revint en me disant :

— C'est un recors qui va conduire la vieille dame en prison si elle ne paye à l'hôte les vingt guinées qu'elle lui doit.

— Laissez partir la vieille.

— Oui, mais la mère une fois écrouée, on mettra d'abord les filles à la porte, ensuite en prison comme leur mère.

— Où sont vos sœurs? dis-je à une de ces demoiselles.

— Elles sont allées chercher de l'argent.

— Vous en manquez donc absolument?

— Pas un schelling, et nous ne possédons rien qu'on puisse vendre.

— En êtes-vous bien sûres, et qu'en dit madame votre mère?

— Elle pleure.

— Cela ne vous tirera pas d'affaire.

— Notre hôte a essayé de la consoler en lui disant qu'on la mènerait en prison en voiture.

— Il appelle cela une consolation, le scélérat! Tenez, vous êtes jolies et je suis riche : je puis faire quelque chose pour votre mère, à une condition.

— Laquelle?

— Vous ne devinez pas?

Et je la regardai, l'œil enflammé; mais elle baissa ses longues paupières et balbutia :

— Ah! monsieur, vous ne nous connaissez pas!

L'accent de douleur qui s'échappait du sein de la pauvre petite me causa quelque émotion; mais, n'étant pas dans des dispositions à lâcher mes guinées sans indemnité, je dis à Goudar :

— Vous avez entendu cette demoiselle; offrez-lui les consolations qu'elle ne veut pas accepter de ma part. Sur cela je les saluai, et Goudar me suivit.

Comme je mettais le pied dans la rue, arrivent les deux aînées, deux magnifiques personnes. Leur visage exprimait plutôt la satisfaction que le chagrin. L'une d'elles me dit :

— N'êtes-vous pas M. le chevalier de Seingalt?

— Lui-même, et je compatissais sincèrement à vos malheurs.

— Voulez-vous bien, monsieur, vous reposer un instant chez nous, un quart d'heure seulement?

Il n'eût pas été convenable de refuser : nous montons. Chacun prend place, et l'ainée me conte qu'elles sont venues à Londres pour obtenir une indemnité dont le paiement se fait attendre, et qu'elles se sont vues dans la dure nécessité de contracter des dettes qu'elles ne peuvent payer ; qu'elles n'ont plus rien à mettre en gage et qu'il ne leur reste que deux schellings.

— Il vous reste autre chose, mesdemoiselles, et je suis surpris que ceux qui vous ont vues, et qui vous connaissent personnellement puissent vous laisser sans secours.

— Tous nos amis ont des cœurs insensibles.

— Nommez-les, je vous prie.

— Le marquis Caraccioli, lord Baltimore et lord Pembroke.

— Vous me permettrez de douter de l'insensibilité de ces messieurs, que je connais aussi, et pour des hommes riches et généreux. Peut-être y a-t-il quelques motifs qui paralysent leurs bonnes intentions à votre égard, d'autant plus que vous êtes belles toutes..

— Hélas ! interrompit l'ainée.

— Vous avez l'air de regretter d'être belle, mademoiselle : vous devriez savoir cependant que la beauté est une lettre de change que tout le monde paye à vue.

— Il est trop vrai, ces messieurs nous abandonnent parce que nous restons fidèles à nos devoirs.

— Je l'avais deviné. On vous trouve aimables et on vous le dit, on vous demande de prendre en pitié les maux que vous causez et vous vous y refusez ! Alors on refuse de vous secourir : je ne crois pas que ces messieurs soient tout à fait dans leur tort.

— Pouvez-vous parler ainsi ?

— Il est fort beau à vous, mesdemoiselles, d'avoir de la vertu, cela vous coûte cher ; mais, nous autres hommes, nous ne raisonnons pas ainsi. Nous sommes dévorés par des passions que nous cherchons à faire partager, et nous gardons notre argent pour les dames qui ne sont pas impitoyables. Secourir la vertu, c'est très-chanceux d'abord, car il y a des vertus fort équivoques, et puis n'est-ce pas

fournir des armes contre nous ? Je vous dirai franchement qu'en ce moment votre beauté vous joue un mauvais tour. Si vous étiez laides, peut-être obtiendriez-vous vingt guinées de notre compassion ; moi-même je vous les offrirais de bon cœur. J'aurais fait le vertueux à bon marché. Mais devant de jolis visages, il n'y a pas moyen d'être charitable. On se croit dupe et on prête à rire.

Toutes demeurèrent muettes de surprise.

— Oserai-je vous demander, mademoiselle, comment je puis être connu de vous ?

— Je vous ai vu au bal de Richmond en compagnie de miss Charpillon.

— Eh bien, apprenez que cette dame me coûte deux mille guinées et que je n'en ai pas obtenu un seul baiser : voilà ce qui me rend défiant.

Au même instant on appelait mon interlocutrice d'une pièce voisine.

— C'est ma mère, me dit-elle ; elle désire vous parler.

Je pénétrai dans la chambre, et j'aperçus la vieille dame dans son lit. Sa figure narquoise, ses yeux éveillés, tout l'ensemble de son visage offrait de surprenantes ressemblances avec celui de la mère de la Charpillon.

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame ?

— Monsieur, je n'ai pas perdu un mot de votre conversation avec mes filles.

— Alors cela me dispensera de me répéter.

— Convenez que votre langage n'a rien de paternel.

— Madame, je suis libertin de profession. J'ai dit à vos demoiselles ce que je pense : vous avez l'esprit trop bien fait pour vous en formaliser. J'admire la vertu, mais je n'aime que l'amour, et c'est lui que je cherchais auprès d'elles. Elles sont trop sages, je le vois, pour ne pas éviter la présence d'un mauvais sujet tel que moi : aussi permettez-moi de me retirer.

— Un moment, monsieur : ce vieillard que vous voyez là est mon époux (elle mentait), le comte de ****, d'un grand nom, d'une noble famille. Ses filles n'ont-elles pas le droit d'être respectées ?

— Pour toutes sortes de raisons, madame; et la plus grande preuve que je puisse leur donner de ma considération pour elles, c'est de jurer que je ne les reverrai jamais.

— Ainsi, vous êtes sans pitié ?

— Comme vous, madame.

— Il est inconvenant de parler ainsi à une mère, à une femme de qualité.

— Vous m'y obligez. Adieu, madame.

— Mais, monsieur, songez donc que nous manquons de pain !

— Voulez-vous me permettre de vous offrir à dîner aujourd'hui, et me permettez-vous d'être de vos convives ?

— De grâce, donnez-moi l'argent que vous dépenseriez pour le repas. Dans la triste position où sont mes filles, elles seraient maussades.

— Du moins j'aurai le plaisir des yeux, et je vous promets que vous aurez répit jusqu'à demain. D'ici là la Providence vous fera trouver peut-être une voie de salut.

Elle accepta. J'allai trouver l'hôte, qui, moyennant une guinée, me promit de ne point inquiéter ces dames jusqu'au lendemain. Cela fait et le diner commandé, je revis la comtesse, à qui je dis : — Madame, j'ai fait tout ce que je pouvais faire pour vous tirer de la position où vous êtes ; j'assisterai au diner sans exiger un seul baiser ; mais si demain on me traite avec la même rigueur, je suis décidé à vous abandonner.

— Soyez sûr, monsieur, que mes filles n'accorderont jamais à qui que ce soit la moindre faveur.

— Alors, madame, je vous promets de les célébrer dans Londres comme des modèles accomplis de grâce et de vertu ; mais vous trouverez bon que je garde mon argent pour les vicieuses comme moi.

— Vous êtes un méchant homme.

— Plus méchant que vous ne pensez, et vous avez fait aujourd'hui une mauvaise connaissance.

A table, ces demoiselles mangèrent comme quatre et firent fête à mon vin. Le tout fut couronné d'un bol de

punch qui nous mit tous en gaieté, mais je ne m'écartai pas de la plus scrupuleuse décence. La nuit ne changea rien à la détermination de la mère : aussi je retirai la caution que j'avais donnée à l'hôte, et j'allai voir Pembroke pour lui conter l'aventure. A peine eus-je nommé la dame hanovrienne qu'il partit d'un éclat de rire.

— Deux de ses demoiselles sortent d'ici, elles m'ont fait de leur position une peinture fort pathétique ; j'en ai ri, voilà tout.

— Vous avez le cœur dur.

— Non pas ; mais elles m'ont déjà pincé une douzaine de guinées en me leurrant d'espérances. Ce sont des dames de l'espèce de la Charpillon.

— Merci pour votre renseignement, milord. Cependant j'avoue que l'ainée est fort séduisante, et si elle veut passer une nuit dans mon lit, je suis disposé à lui donner vingt guinées.

— J'en donnerais autant pour chacune des sœurs ; mais ni vous ni moi n'arriverons à notre but : Baltimore en a offert deux cents des cinq petites...

— Et on l'a refusé net ?

— Non : mais on exigeait le paiement d'avance. Il est vrai que la mère ne se trouvait pas dans la position désespérée d'aujourd'hui.

J'appris en rentrant chez moi que les sœurs étaient chez la comtesse, et qu'elle avait vendu une de ses robes pour diner. A cinq heures, l'ainée se fait annoncer : elle verse des larmes, elle se jette à mes pieds. Pour toute réponse, je dépose vingt guinées sur la table et lui montre mon lit ; mais elle tourne le dos avec dédain et s'enfuit. Le soir, Goudar m'informa du sort de la comtesse : on l'avait menée en prison. J'eus un remords, ma conduite me parut cruelle, et j'allais sortir pour porter secours aux infortunées, quand je les vois entrer toutes les cinq. Aussitôt je fais monter un bon diner. Mais les demoiselles sont tristes, c'est à peine si elles effleurent les mets, et elles ne boivent que de l'eau. Sentant bien qu'elles ne seraient bonnes à rien, je les prie poliment de se retirer. Elles sortent, et je

me mets au lit. J'y étais à peine quand l'ainée reparait :

— Que ferez-vous pour nous si je me livre à vous cette nuit, monsieur ?

— Je vous remettrai vingt guinées et vous entretiendrai tant que vous serez à moi seul.

Alors, sans rien me dire, elle se déshabille et vient se placer à mes côtés. Je lui enlève le dernier voile et je la contemple : elle me prie d'épargner sa pudeur et d'éteindre les bougies.

— Acceptez cinq guinées de plus pour vos sœurs, et laissez-moi jouir de votre vue.

Je la trouve docile : elle se place dans toutes les attitudes, et le sacrifice est consommé quatre fois ; mais elle se laisse faire plutôt qu'elle ne prend part à l'action. Je tâche de l'échauffer par mes embrassements, c'est en vain : c'est une statue que j'étreins, et ce beau corps est froid et mort comme un marbre.

— Sarah, lui dis-je, vous avez gagné votre argent, le voici. Partez, je ne veux plus vous voir, ni vous ni vos sœurs. Votre conduite m'a affligé : vous n'avez rien donné à mon amour, vous vous êtes prostituée : honte sur vous !

Elle s'habilla sans sourciller et s'en fut.

Le lendemain, à sept heures, je me sens doucement réveillé, et que vois-je ? Victorine, la sœur cadette.

— Que voulez-vous, mademoiselle ?

— Ayez pitié de moi, monsieur : nous sommes tous sans asile ; ouvrez-nous votre maison, et je ne serais pas ingrate. Ma sœur m'a dit que vous ne vouliez plus nous revoir ; j'ai compris que vous n'aviez pas été content d'elle ; mais vous devez l'excuser, elle aime un jeune Italien emprisonné pour dettes.

— Vous avez la chance dans votre famille ! Il est probable que vous aimez aussi quelque détenu ?

— Monsieur, je n'aime personne.

— C'est-à-dire que votre cœur est disponible. Voyons un peu.

Je l'attire vers moi, je l'embrasse, je la déshabille. Victorine ne ressemble pas à Sarah. Elle est toute flamme,

feu et nerfs, je lui livre deux assauts dans une posture différente : elle en demande un troisième, et je me pâme dans ses bras au milieu d'une abondante libation.

— Victoire à toi, mon ange !

— Aussi je m'appelle *Victorine* !

— Tu peux faire venir toute ta famille ici, et je vais m'occuper de délivrer ta mère. En attendant, prends ces vingt guinées.

Me voilà donc avec tout ce monde sur les bras ; on m'amène le vieux comte aussi, et vers le soir la comtesse arrive dans une chaise à porteurs. Je lui fis une visite de congratulation, et elle loua beaucoup ma générosité, ne paraissant pas en soupçonner les motifs.

Victorine m'apprit que l'amant de sa sœur, le marquis della Piettina, de Naples, était en prison pour une dette de quelques guinées.

— Comment ? l'ambassadeur de Naples permet l'emprisonnement d'un compatriote pour une pareille bagatelle ? Dis à ta sœur que je le verrai.

Je me rendis en effet chez le marquis de Caraccioli, qui me dit qu'il aurait fait sortir le prisonnier depuis longtemps s'il ne s'était avisé de voyager sans la permission de son souverain.

Je trouvai fort ridicule l'argument de Caraccioli, et courus délivrer le jeune marquis. Ce jour-là la pauvre Sarah faillit mourir de joie, et je vis le moment où elle m'allait accorder par reconnaissance ce qu'elle avait refusé à mon amour.

Un matin que Victorine et moi étions au beau milieu d'une lutte amoureuse, je vois une jolie tête blonde qui se glisse entre mes rideaux : c'était Augusta, la troisième sœur, celle-là même sur qui Pembroke avait jeté les yeux.

— Et moi, vous ne m'aimez donc pas ? me dit-elle. Aussitôt Victorine se jette dans la ruelle et fait place à sa sœur. Enlacé dans les bras de ces deux voluptueuses filles, je parcourus toute la gamme des transports amoureux. Je ne me flatte pas d'avoir eu leurs prémices, mais je puis dire que rien en elles n'indiquait l'habitude de la débau-

che : elles s'abandonnaient naïvement au feu de leur tempérament.

Dans un moment de délire, Augusta me dit : — On donnerait volontiers sa vie pour une journée de ces délices, mais je n'aime pas les intervalles.

Comme elle saisissait avec à-propos les situations les plus propices, je dis à Victorine : Qui donc t'a si bien instruite ?

— L'imagination d'une fille de quinze ans, répondit-elle, devance toute expérience. Quant à moi, il n'y a pas une de ces voluptés que je n'aie déjà goûtée en imagination.

— La réalité ne vaut-elle pas mieux ? lui dis-je en l'étreignant plus amoureusement encore.

— Oui, mais c'est trop court.

Ces jeunes demoiselles étaient pour mon palais émué autant de délicats ragoués qui en réveillaient la sensualité. Cependant, comme je ne voulais pas d'exception, je pensai à goûter des deux autres : mon appétit me disait que le dernier mets est ordinairement le meilleur. En attendant, Augusta fut ma maîtresse en titre.

Le dimanche suivant, j'eus assez nombreuse société. M^{me} Cornelis amena Sophie, qui plut beaucoup aux petites comtesses. Une jeune miss de seize ans, très-formée pour son âge, miss Nancy Stein, accompagnait ordinairement Sophie dans ses sorties. Je la dévorai de baisers, ainsi que ma fille adoptive, mettant le tout sur le compte de la tendresse paternelle ; mais, à vrai dire, ces caresses me jetaient dans un état de violente irritation, et je lisais dans les yeux de la petite une complicité tout à fait engageante. Cependant j'ai toujours su, au milieu des plus grands égarements des sens, garder une sorte de pudeur ; et la virginité de la jolie petite demeura intacte, même dans les bras de Casanova !

J'allai le lendemain faire une nouvelle visite à la comtesse. Elle était fort gaie : plus de traces de ses chagrins, elle mangeait énormément et buvait encore mieux. Apercevant un volume sur la table, je lui dis :

— Madame la comtesse aime la lecture ?

- Cela m'endort.
- Vous vous plaisez peut-être aux ouvrages d'aiguille ?
- Fi donc !
- De quoi donc vous occupez-vous ?
- Je songe à faire le bonheur de mes enfants.
- L'intention est admirable, mais permettez-moi de vous faire observer qu'un peu plus d'activité de votre part leur serait mieux profitable.
- La Providence ne les abandonnera pas.
- Madame, la véritable Providence ici-bas, c'est nous-mêmes.
- Vous nous en servirez, c'est le ciel qui vous a envoyé ici.

Augusta était présente. Pendant que la comtesse discourait, j'attirai la petite sur mon sein et demandai à sa mère la permission de déposer un baiser paternel sur ce front *virginal*.

Je venais de rentrer, quand je vois passer sous mes fenêtres le marquis Caraccioli. Je l'appelle, il accourt avec un empressement bien rare pour un diplomate. En même temps je fais chercher Sarah, et la présente au marquis comme la fiancée de della Piettina.

- Mauvais parti pour vous, belle demoiselle.
- C'est un marquis, dit la petite comtesse.
- Un marquis bien gueux, il n'a pas le sou.
- Vous savez, monsieur l'ambassadeur, que des cœurs bien épris...
- Se contentent d'une chaumière, mais encore faut-il l'avoir.
- Il m'a promis de me conduire à Naples.
- C'est un moyen comme un autre de se faire emprisonner.
- Le roi lui fera grâce.
- Je le veux croire, mais des créanciers sont moins cléments.

L'ambassadeur parti, j'allais monter à cheval, lorsque Augusta vint me dire que sa jeune sœur Hippolyta serait heureuse de m'accompagner. Je dis à Augusta que je pro-

eurerais volontiers ce plaisir à sa sœur, mais qu'il lui fallait un costume. J'envoyai chercher mon tailleur et remis notre partie au lendemain. Il lui prit mesure devant moi, et je la trouvai au moins aussi belle que les autres. Je lui adressai quelques plaisanteries innocentes qu'elle interpréta fort bien, car le soir elle vint dans ma chambre de son propre mouvement. Au moment même, Augusta se déshabillait, ou plutôt je la déshabillais, et je me trouvais derrière elle dans une de ces positions qui n'exigent guère de témoin.

— Allez toujours, dit Hippolyta, je ne vois rien.

— Qui t'empêche de regarder ? lui dit sa sœur.

Quand tout fut fini, Augusta me dit : — Ma sœur vous aime, et je veux lui céder ma place pour cette nuit. La petite se fit un peu prier (ruse de femme), mais enfin elle consentit. Et de quatre !

Comme je rentrais de la promenade avec Augusta, la plus jeune des demoiselles, Gabrielle, enfant charmante de quatorze ans, dit à sa sœur : — « Tu es bien heureuse d'aller à cheval : moi, on me laisse à la maison. » — Je m'approchai d'elle aussitôt, et lui dis que je lui procurerais un beau cheval si sa mère lui permettait de m'accompagner.

— Maman n'a rien à me refuser, mais il me faut une toilette d'amazone.

— Si vous voulez bien me suivre dans mon cabinet, je vous montrerai une culotte de velours jaune et une veste amarante qui vous iront à merveille.

La petite regarda sa sœur comme pour lui demander s'il fallait accepter ; l'autre lui fit un signe affirmatif, et Gabrielle me suivit.

Aussitôt entrés, je lui dis de se déshabiller. Elle rougit un peu.

— Ne voulez-vous pas essayer ce costume ?

— Il n'est pas convenable à une demoiselle de se mettre nue devant un homme.

— Cela ne vous est donc jamais arrivé ?

— Jamais.

— Est-ce bien vrai ?

— Je vous le jure.

— Voulez-vous permettre que je m'en assure par mes propres yeux ?

— Quel témoignage croirez-vous si vous n'ajoutez pas foi au mien ?

— J'en connais un qu'on ne saurait révoquer en doute : vous allez vous placer sur mon lit, et vous me laisserez regarder certaine partie de votre corps.

— C'est à ce prix seulement que vous me permettrez de vous accompagner à cheval ?

— Je ne fais pas une condition de ma promesse, je vous demande cela comme une faveur.

— Très-volontiers.

Vérification faite, je jugeai que Gabrielle n'avait pas menti : mais pour ne conserver aucun doute à cet égard, une autre expérience devenait nécessaire.

— Gabrielle, lui dis-je, vous m'avez donné une grande preuve de confiance, mais j'aurais préféré la recevoir en qualité d'amant.

— Que voulez-vous dire ? Souhaiteriez-vous de devenir mon amant, par hasard ?

— C'est le plus cher de mes vœux.

— Que ne le disiez-vous plus tôt ! Mes sœurs répètent toute la journée que, de tous les bonheurs de ce monde, le premier c'est d'avoir un amant.

— Et vous en désirez un ?

— Certainement.

— Vous l'aimerez ?

— Sans doute, si c'est vous, car je vous aime déjà.

— Et vous ne lui refuserez rien ?

— Hélas ! je suis bien pauvre...

— Vous ne me comprenez pas, Gabrielle : ce qu'un amant exige de celle qu'il préfère, c'est...

— C'est... Achevez.

Ici j'eus recours à un langage muet pour lui apprendre ce que j'attendais. Nous en étions au moment le plus intéressant de la leçon, qu'elle recevait en très-docile écolière,

quand on pousse la porte, et Augusta se présente en riant.

— Je te félicite, dit-elle à sa sœur, tu as gagné vingt guinées.

Je trouvai ce propos déplaisant, et demandai à Augusta pour quelle raison elle venait nous déranger.

— Maman m'a dit de vous aller chercher tout de suite : elle veut vous faire une proposition d'où dépendent votre tranquillité et votre bonheur.

Je descendis aussitôt chez la comtesse, que je trouvai dans une exaltation ridicule. A ma vue, elle se leva de son siège et vint tomber entre mes bras. J'eus beaucoup de peine à faire cesser les témoignages d'affection qu'elle me donnait.

— Madame, lui dis-je, j'ai peine à concevoir comment j'ai pu me rendre digne de la bienveillance excessive que vous me témoignez.

— Vous le sauveur de mes filles ! vous, leur bienfaiteur et leur père !

— Laissons ce chapitre, de grâce : je suis heureux moi-même de ce que j'ai pu faire pour elles.

— Et vous en serez récompensé, oui, chevalier Casanova : voici ma main !

Je ne compris pas d'abord le sens qu'elle attachait à ces paroles : *voici ma main*. Aussi je la lui pris et la serrai amicalement.

— Vous acceptez, j'en étais sûre : vous êtes mon époux !

A cette conclusion imprévue, j'eus toutes les peines du monde à garder mon sérieux. Je lui dis qu'elle oubliait sans doute qu'elle était mariée, et que, dans tous les cas, l'état actuel de ma fortune ne me permettait pas d'accepter une offre dont je sentais d'ailleurs tout le prix.

— Je suis libre, me répondit-elle avec fierté. Mais je comprends maintenant les motifs de votre refus : allez, monsieur, je vous avais mieux jugé.

Le soir, Goudar vint me dire qu'un M. du Claude désirait me parler.

— Qu'est-ce que M. du Claude ? lui demandai-je.

— C'est le fameux jésuite Lavalette, l'auteur de la banqueroute qui a si gravement compromis en France la compagnie de Jésus. Il s'est réfugié en Angleterre avec beaucoup d'argent. Vous voyez que ce n'est pas une connaissance à dédaigner. Après tout, vous ne risquez rien de le voir. Sachant que je suis lié avec vous, il a eu recours à mon entremise

— Soit, conduisez-moi chez lui.

Arrivés chez le révérend père, il nous reçut très-poliment en s'excusant de la liberté grande qu'il avait prise à mon égard. C'était un homme de quarante-cinq ans au plus, le teint frais et l'oreille rouge, d'un embonpoint remarquable, mais bien pris dans sa taille et la jambe faite au tour. Après une conversation d'un quart d'heure, plus ou moins édifiante, nous en vinmes au véritable but de ma visite. Il s'agissait pour le père Lavalette d'obtenir des renseignements sur della Piettina. Ce gentilhomme désirait faire escompter un billet au révérend, et le révérend m'interrogea sur sa fortune. Je lui dis à ce sujet tout ce que je pouvais savoir, ce qui mit le bon père dans une colère épouvantable contre le marquis. Ce jour-là même j'attendais la visite de Sarah, l'ainée des sœurs, quand je reçus une lettre où elle m'informait de son départ avec son amant, qui, disait-elle, avait trouvé l'argent nécessaire pour se rendre à Naples. Elle me faisait part de leur intention de s'y marier. Elle finissait par me remercier de tout ce que j'avais fait pour elle et me recommandait sa mère. La vieille comtesse ne s'attendait guère à cette fuite. Aussi ce fut un déluge de larmes, et, qui le croirait? un débordement d'invectives contre moi. Elle m'accusa d'avoir causé le mal en favorisant l'élargissement du marquis. Oh! sans doute, M. de Caraccioli avait bien raison de me dire qu'il n'y a rien de si sot au monde qu'une bonne action hors de propos.

Quant à moi, je marchais à grands pas vers ma ruine. Mes forces étaient épuisées, j'étais à peu près sans argent; j'avais vendu tous mes diamants, il ne me restait que des tabatières, quelques montres, des étuis et d'autres baga-

telles de fort mauvaise défaite. Depuis un mois je ne payais plus mes fournisseurs. Cependant l'amour de mes jeunes Hanovriennes me semblait une compensation à toutes mes disgrâces. Telle était ma situation, quand un beau jour je trouve Victorine tout en larmes.

— Nous partons dans deux jours, me dit-elle.

— Et pourquoi cet éloignement subit ?

— Ma mère vous le dira, elle nous en a fait un mystère.

Je courus chez la comtesse, qui me reçut froidement en se plaignant de la rareté de mes visites.

— Est-il bien vrai, madame, vous partez ?

— Je retourne en Hanovre, et vous en êtes la cause.

— Vous aurais-je causé quelque désagrément ?

— Vous avez refusé ma main et vous m'exposez à la calomnie.

— Je dis partout que je vous respecte.

— Et mes filles, monsieur, ignorez-vous qu'on les regarde comme vos maîtresses ?

— Vous ne le croyez pas ?

— Sans doute, et je suis certaine qu'il n'en est rien. Ma confiance en vous est si grande à cet égard, que je vais vous faire une proposition.

— Parlez, madame.

— J'avais pensé à vous les laisser.

— Toutes les quatre ?

— Toutes les cinq même; mais l'ingrate Sarah m'a quittée.

— Certainement, madame, je les garderais volontiers avec moi...

— Pour leur tenir lieu de père ?

— C'est ainsi que je l'entends, mais malheureusement mes ressources ne me permettent pas de faire pour ces dames tout ce que je voudrais.

— Elles savent se contenter de peu.

— Il m'est impossible de leur offrir ce *peu*.

— Refuserez-vous alors de nous suivre en Hanovre ? Je possède une terre considérable, où je vous recevrai avec plaisir.

— J'accepterais volontiers votre proposition, mais je suis obligé de rester à Londres.

— Je n'insiste plus. Adieu, monsieur.

La séparation fut cruelle. Victorine surtout paraissait inconsolable. Je regrettais de ne pouvoir donner quelque argent à la comtesse; elle s'aperçut de mon chagrin, et me dit : — Ne vous tourmentez pas, j'ai économisé deux cents guinées sur les dons paternels que vous avez faits à mes filles, et cet argent suffira au voyage.

Après leur départ, je tombai dans une tristesse profonde. Je me séparai entièrement du monde, et pendant une huitaine je m'occupai sérieusement de mettre ordre à mes affaires. En moins de cinq semaines j'avais dépensé avec ces dames tout l'argent que j'avais retiré de la vente de mes diamants, sans compter quatre cents guinées que je devais. C'est alors que je songeai à me rendre à Lisbonne auprès de Pauline, qui avait épousé enfin le comte^{***}. Décidé à quitter l'Angleterre, je vendis tous les objets de prix qui me restaient : ma croix, cinq tabatières en or, toutes mes montres, à l'exception d'une seule, et deux malles bien garnies. Mes dettes payées, je me trouvai en possession d'une soixantaine de guinées. On pense bien que je quittai mon hôtel. Je louai trois modestes chambres dans les environs de Soho-Square et ne conservai pour tout domestique que mon fidèle Yarbe.

Au bout de dix jours, je sortis pour la première fois, et voilà que mon mauvais génie me conduit à la taverne *la Kanone*. J'y terminais un assez mauvais diner, car c'était là présentement mon ordinaire, lorsque arrive le baron de Stenau, la serviette en main. Il me demande l'honneur de ma société pour lui et une dame qui l'accompagne. J'y consens, et je reconnais dans la dame l'élève de la signora Sartori, pour laquelle le baron s'était montré si généreux. Elle parlait l'italien à merveille, elle était belle à ravir, elle me faisait mille agaceries : qu'on juge si je devais être insensible après une abstinence de douze jours ! Cependant j'observai auprès de la dame la plus stricte réserve; tout ce que je me permis de dire, c'est que

je tenais le baron pour le plus heureux des hommes.

Après le repas, qui fut fort gai, la belle avise trois dés sur le manteau de la cheminée. Elle se lève avec vivacité et s'écrie : — Jouons une guinée pour le champagne ! Aussitôt dit, aussitôt fait. Le baron perd. Maintenant, dit la dame, jouons le diner, qui le payera. C'est la belle miss. Mécontent d'être le seul favorisé par le hasard, je propose à Stenau de jouer deux guinées. Il perd encore. Nous recommençons, même résultat. Il s'obstine à ne pas quitter les dés : au bout d'une demi-heure sa perte s'élevait à cent guinées. Il veut continuer, je m'y refuse. Alors il se lève en colère, non pas contre moi, mais contre la fortune, prend son chapeau et sa canne et nous quitte brusquement.

Stenau sorti, la dame me dit :

— Soyez tranquille pour notre argent : Stenau est riche, il vous apportera ce qu'il nous doit.

Comme je compris qu'elle se mettait de moitié dans mon bénéfice, je pensais que je pouvais me mettre de moitié dans sa possession, et je l'embrassai sans façon.

— Vous prenez feu facilement.

— Cela vous déplaît-il ?

— Au contraire. A propos, vous me remettrez les cinquante guinées sans que le baron en sache rien.

— Cela doit se faire ainsi, il ne saura rien non plus de ce que vous me donnerez en échange ?

— Soyez tranquille.

Et la belle sourit en prononçant ces derniers mots. Hélas ! hélas ! rencontre fatale ! absence du baron plus fatale encore !

Au bout d'une heure il était revenu, muni d'une lettre de change de 520 guinées tirée de Lisbonne sur une des premières maisons de Cadix. Il me dit :

— Je sors de chez plusieurs banquiers qui n'ont pas voulu de cette traite.

— Cela est singulier : le tireur est connu et l'accepteur jouit d'un grand crédit. Si vous voulez me la confier, je me charge de la négociation.

— Vous me rendrez service, et je vais passer l'effet à votre ordre.

Le jour suivant, le banquier Leigh me compta la valeur de la lettre de change. Je revis Stenau et la lui payai en banknotes. Il me laissa les cent guinées que je lui avais gagnées la veille; puis nous parlâmes de la belle Anglaise.

— Vous l'adorez, lui dis-je.

— Moi? Du tout. Cette fille n'est pas plus à moi qu'à tout autre. Si elle vous plaît, faites-lui votre déclaration.

— C'est fait.

— Très-bien. Et votre rendez-vous est pour .?

— Ce soir même.

— Bien du plaisir. Il vous en coûtera dix guinées et quelque *bagatelle*.

Je ne sus que plus tard ce que je devais entendre par le mot *bagatelle*.

Le lendemain matin, je me réveillai dans les bras de la dame: je lui avais compté les cinquante guinées.

— Quand vous reverrai-je? me dit-elle.

— Je ne suis pas riche.

— Qu'importe! vous possédez toujours au moins cinq guinées au service des dames qui vous aiment?

— Sans doute.

— Eh bien, à ce prix, je vous donnerai à souper toutes les fois que vous le voudrez.

J'usai de l'autorisation pendant toute une semaine; mais le huitième jour au matin, et à l'instant même où j'apprétais mes derniers préparatifs pour mon départ, je me sens tout à coup saisi de ce certain mal contre lequel il n'existe pas malheureusement de spécifique infailible. Si je ne craignais d'effaroucher le lecteur pudibond, j'appellerai ici le mal par son vrai nom; mais si la *chose* est de bonne compagnie, le mot ne l'est pas. Jamais la maudite maladie ne m'était venue plus mal à propos, à la veille de traverser l'Océan pour courir après la fortune. Les poètes ont beau répéter que Vénus est née de l'écume de cet élément, il n'en est pas moins vrai que l'air natal

ne vaut rien au tempérament de ceux que la déesse a blessés. J'étais donc obligé de rester à Londres et d'y attendre ma guérison complète: j'en avais pour six semaines.

Je sortis, non pour adresser, comme on pourrait le croire, des reproches à mon Anglaise, mais pour aller établir mon quartier général chez mon esculape. Je fis mes malles comme pour un voyage en terre-ferme, et j'y plaçai toutes mes hardes, à l'exception de mon linge fin, que j'envoyai par Yarbe à une blanchisseuse qui habitait à six milles de Londres sur la route de Douvres.

J'étais à peine installé chez mon médecin, quand on m'apporta une lettre du banquier Leigh. La voici dans tout son contenu :

« La lettre de change que je vous ai escomptée est l'œuvre d'un faussaire. Renvoyez-moi tout de suite l'argent que je vous ai remis, et faites arrêter le fripon de qui vous la tenez s'il ne vous la remboitirse pas intégralement. Ne me mettez pas, je vous en conjure, dans la cruelle nécessité de provoquer moi-même votre arrestation. Il y va de votre vie. »

Après avoir lu, je n'eus que la force d'aller tomber sur mon lit.

Je fus saisi de tremblements et de vertiges. Je voyais déjà le gibet comme l'inévitable terme de mon aventureuse carrière. Comment sortir de ce mauvais pas? où pourrai-je jamais trouver cinq cents livres sterling? Je n'avais qu'un parti à prendre. Je me munis de mes pistolets et courus à l'instant chez Stenau avec la résolution de lui brûler la cervelle s'il ne me restituait le montant du billet. Malheureusement le fripon avait déguerpi. L'hôtesse m'informa qu'il était parti pour Lisbonne depuis cinq jours, où il fit une triste fin, ainsi que je l'appris plus tard à Riga.

Je sentis alors que j'avais moi-même à prendre un parti décisif, et que, malgré mon mal, il fallait m'embarquer. Je ne possédais plus rien, si ce n'est qu'une quinzaine de guinées. Je ne devais guère compter sur Bossanget ni sur

les autres négociants de son bord ; tous avaient eu vent de l'état actuel de mes affaires. Voici l'expédient auquel j'eus recours. J'allai trouver un juif vénitien de la connaissance du comte Algarotti, et je lui offris de faire une traite de cent sequins sur le comte. L'honnête israélite m'en remit la valeur en espèces sonnantes. L'argent empoché, je pris mes *jambes à mon cou* et me sauvai comme si cinq cent mille diables étaient à mes trousses. Leigh m'avait promis un délai de vingt-quatre heures, et je savais qu'un aussi loyal Anglais était incapable de manquer à sa parole. Néanmoins je ne pouvais vaincre mon inquiétude. — J'appelai Yarbe et lui dis :

— De deux choses l'une, choisis : vingt guinées et ton congé, ou bien veux-tu me suivre dans un endroit que je ne te ferai connaître qu'à notre arrivée ?

— Mon bon seigneur, je ne demande pas un schelling. Emmenez-moi partout où vous voudrez.

— Je pars dans une heure, mais il y va de ma vie si tu le dis à qui que ce soit. Je te laisserai ici quelques jours encore pour recevoir mon linge, et tu viendras me rejoindre. Voici de l'argent pour tes frais de voyage.

— C'est inutile, vous me remettrez plus tard ce que j'aurai dépensé.

Puis ce fidèle serviteur me quitta et revint bientôt en m'apportant soixante guinées, fruit de ses épargnes : — J'ai assez de crédit, ajouta-t-il, pour vous procurer encore cinquante livres, si vous en avez besoin.

Je le remerciai de son offre, mais elle me fit plaisir en ce que j'y vis une nouvelle preuve de son attachement à ma personne.

Les moments étaient précieux. Je cours chez mon tailleur, à qui j'avais livré plusieurs aunes d'étoffe pour me confectionner trois habits. Je lui propose de les lui céder : il accepte et me compte trente guinées. Cela fait, je paye l'hôtesse et monte en voiture pour Rochester. J'y arrivai dans la même journée, et, quoique brûlé par la fièvre, je pris des chevaux pour Douvres, où j'entrai le lendemain avant le jour. Le paquebot allait partir. Après une demi-

heure d'attente j'étais en mer. La traversée fut pénible : nous restâmes quatre heures en vue de Calais. Le paquebot était anglais, je me trouvais encore sur le sol britannique. Enfin nous dépassons la jetée et je mets le pied en France : j'étais sauvé ! En abordant, mon émotion était si grande, qu'elle n'échappa point aux yeux de lynx des commis de la douane. Ma vilaine maladie me donnait vers la ceinture un certain embonpoint qui leur parut suspect, et ils me firent déshabiller. J'étais furieux, mais il fallut céder. L'exhibition terminée, ils me laissèrent tranquille. J'avais écrit de Douvres à Yarbe de me rejoindre à Calais. Hélas ! le pauvre garçon ne vint pas ; je ne devais plus le revoir que deux ans plus tard. Où et comment, le lecteur l'apprendra par la suite.

CHAPITRE IV.

Encore le comte de Saint-Germain. — Brunswick. — Arrivée à Berlin. — Milord Keith ; le grand Frédéric. — Départ pour Riga. — Séjour à Mittau. — Campioni.

Arrivé à Calais, je repris ma chaise de poste à l'hôtel du *Bras-d'Or* où je l'avais laissée. J'étais dévoré d'une fièvre ardente. Après m'être fait saigner, je me dirigeai vers Dunkerque par Gravelines.

Le lecteur se souvient peut-être d'un M. P..., négociant, qui épousa la nièce de M^{me} M..., de Paris. Quelle est ma surprise de le rencontrer en descendant de voiture ! Nous renouons connaissance et il m'invite à souper.

— Vous verrez, me dit-il, ma femme et mes quatre marmots.

— Impossible, mon cher monsieur ; vous voyez dans quel état je suis.

— Eh bien, je vais chercher ma famille.

— Je vous demanderais volontiers à souper, mais je n'ose paraître devant madame en pareil équipage

— Rien ne saurait lui être plus agréable que votre vue ; elle parle de vous du matin au soir.

Au bout d'un quart d'heure, le bon M. P... reparut accompagné de tout son monde. L'ainé de ses enfants avait six ans ; il m'inspira un intérêt tout particulier. Il ressemblait beaucoup à sa mère et pas du tout à M. P..., qui cependant ne manquait pas de dire, suivant l'usage : — Hein ! comme cet enfant me ressemble ! N'était-ce pas une fatalité singulière que celle qui me faisait rencontrer les fruits trop nombreux de mes amours dans tous les coins de l'Europe ?

Le lendemain, sur la route de Tournai, j'aperçois deux palefreniers qui conduisaient de superbes chevaux. Ils me dirent que cet attelage appartenait à M. le comte de Saint-Germain.

— Je désirerais être présenté à votre maître.

— Il ne reçoit personne.

Cette réponse me décida à tenter l'aventure. J'écrivis au comte en lui exprimant le vif désir que j'éprouvais de le voir. Sa réponse, écrite en langue italienne, et que j'ai encore sous les yeux, était ainsi conçue : « Mes occupations me mettent dans la nécessité de refuser toute espèce de visite, mais vous faites exception à la règle. Venez donc, vous serez introduit sur-le-champ. Seulement, ne vous nommez pas à mes gens. Je ne vous invite pas à partager ma table : elle ne vous conviendrait pas, surtout si vous avez conservé votre ancien appétit. »

Je me trouvais à huit heures à la porte du comte. Il était en robe d'Arménien, en bonnet pointu ; une barbe épaisse et longue lui descendait jusqu'à la ceinture, et il tenait en main une petite baguette d'ivoire. Autour de lui, j'aperçus une vingtaine de bouteilles méthodiquement rangées, toutes remplies de différents élixirs. Je cherchais quelle pouvait être son occupation avec ce costume et au milieu de toute cette pharmacie, lorsqu'il me dit avec un grand sérieux :

— C'est le comte de Cobentzl, premier ministre d'Au-

triche, qui me donne de l'occupation. Je travaille, pour lui plaire, à l'établissement d'une fabrique.

— De verres ?

— De chapeaux. Son Excellence n'a encore daigné m'accorder que mille florins pour cette gigantesque entreprise, mais je comble le déficit au moyen de mes propres deniers.

— Vous attendez beaucoup de cette fabrique ?

— Encore deux ou trois ans, et pas une tête en Europe qui ne soit coiffée de mes mains.

— Ce sera un grand résultat.

— Immense !

Et il se mit à parcourir la salle en se frottant les mains avec une vivacité de jeune homme.

— Il est fou, pensais-je.

— A propos, dit-il, avez-vous des nouvelles de la marquise d'Urfé ?

— Elle est morte.

— Morte ! je savais bien qu'elle devait finir ainsi.

— Et dans quel état est-elle morte ?

— Elle prétendait être enceinte.

— J'espère que vous n'en croyez rien.

— Je suis convaincu de son erreur.

— A la bonne heure ; mais, me consultant, elle l'eût été en effet. Seulement il m'eût été impossible de prédire le sexe de l'enfant. J'avoue humblement que ma divination ne va pas jusque-là

— M. le comte conseille les femmes en couches ?

— Je donne des consultations pour toute espèce de maladie... Seriez-vous malade, par hasard ? Effectivement, vous avez la langue sèche, le pouls dur et les yeux gonflés ; c'est une pituite.

— Hélas ! non, c'est... Et je lui nommai ma vilaine maladie.

— Bagatelle ! reprit-il en me mettant dans les mains une petite bouteille pleine d'une liqueur blanche qu'il appelait *l'archée universelle*

— Que ferai-je de cette liqueur ?

— Ceci vous semble une liqueur et n'en est pas une ; c'est le simulacre du virus qui infecte vos veines. Prenez cette aiguille et percez le cachet de cire qui ferme la bouteille.

J'exécutai ce qu'il me prescrivait.

— Eh bien, reprit-il en se rengorgeant, qu'en pensez-vous ?

Je ne savais que penser.

— Regardez ce qui reste dans la bouteille. Il n'y a plus rien, n'est-ce pas ? la substance blanchâtre s'est évaporée. De même, en vous piquant à un certain endroit, tout votre mal s'évaporerait.

On pense bien que je me refusai à l'opération. L'opérateur en parut contrarié.

— Vous êtes le premier homme qui doute de moi. Je pourrais vous en faire repentir, mais je suis humain. Je suis, comme le Père éternel, tout-puissant et tout miséricordieux. Il est fâcheux pour vous de m'avoir témoigné si peu de confiance. Votre fortune était assurée. Avez-vous quelque argent en poche ?

Je vidai mon gousset dans sa main. Il ne prit qu'une pièce de douze sous ; puis, la posant sur un charbon ardent, il la couvrit d'une fève noire. Pendant qu'il attisait le feu en soufflant à travers un tube en verre, je vis la pièce rougir, s'enflammer, entrer en fusion. Puis, quand elle fut refroidie, il me dit en riant :

— Voici votre pièce, prenez-la : la reconnaissez-vous ?

— Comment, c'est de l'or ! m'écriai-je.

— Du plus pur.

Ma raison ne me permettait pas de croire au prétendu miracle, et je considérai cette transmutation comme le tour d'adresse d'un joueur de gobelets, mais sans lui en rien dire. Cet homme était si heureux de sa folie !

— Cela est si extraordinaire, monsieur le comte, que, s'il vous est arrivé de répéter souvent le miracle, vous aurez dû trouver souvent des incrédules.

— Qui doute de ma science et de mon pouvoir n'est pas digne de me regarder en face.

Je le regardai fixement.

— Vous êtes un digne homme ; revenez me voir dans quelques années. Et il me congédia en me serrant la main.

J'appris depuis que le célèbre charlatan était mort en Silésie. La pièce au type de douze sous était d'or en effet. J'en fis présent à milord Keith, gouverneur de Neufchâtel, qui la conserva comme une curiosité.

En passant à Bruxelles le jour suivant, j'y trouvai une lettre de M. de Bragadin et un effet de deux cents ducats de Hollande, tiré sur une certaine M^{me} Nettine. Aussitôt je me dirigeai sur Brunswick. La ville se disposait à donner des fêtes en l'honneur du prince royal de Prusse, le fiancé de la fille du duc régnant. J'avais vu le prince héréditaire au grand bal de Soho-Square, j'allai lui présenter mes hommages. Comptant partir pour Berlin, j'avais besoin d'un surtout pour le voyage, et j'en achetai l'étoffe chez un marchand juif qui m'offrit de m'escompter les lettres de change que je pouvais avoir sur les pays étrangers. M^{me} de Saint-Aumaire, de Paris, m'avait envoyé cinquante louis en papier sur la banque d'Amsterdam : je remis l'effet au juif, qui l'accepte et m'en paye le montant en ducats de Hollande. Le papier était mis à l'ordre de M. de Seingalt. Je signai l'endos du même nom, et je laisse mon juif très-satisfait de son gain de deux pour cent, montant de l'escompte. Mais le lendemain, au point du jour, voilà mon marchand qui arrive tout en colère.

— Reprenez votre billet, et rendez-moi mes ducats.

— Vous moquez-vous de moi ? c'est affaire faite.

— Alors fournissez-moi caution jusqu'au retour du courrier qui doit m'apprendre si votre billet est bon. Sinon je vous fais arrêter, car vous êtes *connu* !

A ces mots, le sang me monte à la tête ; je prends ma canne, je la casse sur les épaules de l'insolent et le jette à la porte.

Le même jour, je me promenais par la ville. Je me trouve sur le passage du prince héréditaire : je le salue. Il arrête son cheval, et j'aborde Son Altesse.

— Monsieur Casanova, vous vous disposez à partir, m'a-t-on dit ?

- C'est la vérité, monseigneur.
- C'est un juif qui m'en a informé
- Un juif qui aura dit à Votre Altesse que je l'avais battu : c'est encore la vérité. Ce misérable m'a insulté.
- Il voulait vous rendre une lettre de change escomptée.
- L'honneur me défend de la reprendre et de donner caution, et il n'y a qu'un acte arbitraire qui puisse s'opposer à mon départ. La loi et le droit sont pour moi.
- C'est juste, mais le marchand craint de perdre ses ducats, et il ne vous les aurait pas donnés si vous ne m'aviez pas nommé.
- Monseigneur, ce juif ment, j'atteste que votre nom n'est pas sorti de ma bouche.
- Il prétend encore que vous avez signé un nom qui n'est pas le vôtre.
- Nouveau mensonge.
- Je n'en doute pas, mais le pauvre diable est père de famille, il tient à son argent : j'ai pitié de lui, et je dégagerai votre effet pour lui rendre service et pour qu'il n'y ait pas empêchement à votre départ. Bon voyage, monsieur.

Puis le prince tourna bride sans attendre ma réponse. Ce *Bon voyage* avait l'air d'une injonction impérative. Je ne pouvais donc pas me dispenser d'y obéir ; d'un autre côté, la délicatesse ne me permettait pas de m'éloigner. Je pris un *mezzo termine*, et, mon hôte payé, je partis pour Wolfenbittel, sans prendre congé de personne et avec le projet de n'y rester qu'une semaine. La bibliothèque de Wolfenbittel est une des plus riches de l'Europe, j'étais assuré de tirer bon parti de mon temps. Je me souviens de ces huit jours avec délices ; je les passai plongé dans les livres, manuscrits et imprimés. C'est là que je puisai sur l'Iliade et l'Odyssée une foule de renseignements qu'aucun scoliaste n'avait pu découvrir, pas même le grand Pepe. On trouvera ces notes en grande partie dans ma traduction de l'Iliade. Je garde les autres, mais il faut les considérer comme à peu près perdues pour la

science, à moins qu'on ne les retrouve dans mes papiers après ma mort, car je ne brûlerai rien, pas même ces mémoires, bien que l'idée m'en soit venue souvent.

La semaine écoulée, je revins à Brunswick et descendis au même hôtel. Mon juif accourut pour me présenter ses excuses : il était désolé de m'avoir mis dans la nécessité de lui donner des coups de canne, et à l'avenir il aurait le plus grand respect pour ma signature. Cette affaire ainsi terminée, j'allai saluer le prince héréditaire, qui ne m'en parla plus, et je partis pour Berlin.

Chemin faisant, je visitai Magdebourg et sa forteresse. Le général Bek... m'avait donné une lettre de recommandation pour le gouverneur, homme de soixante ans, mais encore vert et bon vivant. Grâce à lui, la forteresse était un tripot et un b...l. Des lits et des buffets étaient disposés dans les appartements autour des tables de jeu. Une de ces dames me fit des agaceries, mais la leçon que j'avais reçue à Londres me rendait aussi chaste que Joseph. Je sus à la fois ménager ma santé et remplir ma bourse, si bien que j'arrivai fort bien portant et on ne peut mieux nippé dans la capitale de Prusse.

Je me logeai à l'hôtel de la Ville-de-Paris. Cet établissement, alors en vogue, était tenu par une Française, madame Rufin. Outre la table d'hôte, il y avait chaque soir chez elle un souper où les voyageurs de distinction étaient seuls admis. Madame Rufin me fit l'honneur de me mettre du nombre. J'y remarquai entre autres le baron de Triedel, beau-frère du duc de Courlande ; un marquis de Biron, homme très-aimable, et un nommé Noël, personnage fort intéressant à mes yeux, le favori du roi de Prusse et son cuisinier. Retenu au palais par ses fonctions, il dinait rarement chez madame Rufin, son intime amie. Sa Majesté le grand Frédéric n'aurait pas mangé d'un plat qui ne fût de lui. J'ai connu à Angoulême le père de ce Noël, lequel était fort renommé pour ses pâtés. Le pâté qui étouffa Lamettrie chez lord Fistonal était un chef-d'œuvre culinaire de ce M. Noël. Bien que travaillé par l'indigestion et souffrant horriblement, le célèbre phi-

losophe mourut, dit-on, en riant aux éclats. Comme il était gourmet et goulé, au plus fort de sa souffrance il répétait : « Je ne dirai jamais, ô indigestion, que tu es un mal. » M. de Voltaire me disait qu'il n'avait jamais existé d'athée plus prononcé que ce Lamettrie, et qu'il n'avait jamais connu d'homme qui crût plus que lui avoir raison de l'être. Je m'en suis convaincu à la lecture de ses ouvrages. On sait que le grand Frédéric prononça son oraison funèbre en pleine académie. « Ne nous étonnons pas, messieurs, disait Sa Majesté, si Lamettrie ne croyait qu'à la matière, il possédait tout *l'esprit* qui est au monde. » La plaisanterie fit sourire tout le monde, bien qu'elle fût dite en face d'une tombe encore ouverte : il est vrai qu'elle partait d'une bouche royale. Quant au roi, il n'était point athée, pas plus que déiste ; toutes les religions *étaient devant ses yeux comme si elles n'étaient pas* ; et jamais la croyance en un Dieu, quel qu'il fût, n'eut la moindre influence sur ses actions ni sur sa façon de vivre.

Ma première visite fut chez Calsabigi. Ce Calsabigi était le frère cadet de celui avec lequel j'avais fondé en 1757, à Paris, la loterie de l'École-Militaire, devenue, à la mort de Paris-Duverney, *loterie royale*.

Calsabigi avait quitté la capitale de la France et s'était rendu d'abord à Bruxelles pour y établir la même loterie. Malgré l'appui du comte de Cobentzl, il s'était ruiné. On avait déclaré sa banqueroute. Obligé de prendre la fuite, il vint à Berlin avec sa femme, qu'on appelait la *générale Lamotte*, et se présenta à Frédéric. Le roi goûta ses projets, introduisit la loterie dans son royaume, et créa Calsabigi conseiller d'État. Il promettait au roi un bénéfice de deux cent mille thalers par an ; il touchait dix pour cent sur la recette, et la régie était aux frais du gouvernement. Tout allait bien depuis deux années, et Calsabigi avait été assez heureux dans ses tirages ; mais le roi, qui savait qu'un tirage désastreux était dans les chances possibles, déclara tout à coup à l'entrepreneur qu'il laissait la loterie à son compte. Calsabigi venait d'être informé de cette décision le jour même de mon arrivée.

— Je suis dans le plus grand embarras, me dit-il : Sa Majesté exige que j'informe le public par des annonces officielles de ce qu'elle a décidé, et c'est proclamer ma ruine.

— Ne pouvez-vous continuer votre loterie sans l'assistance royale ?

— Il me faudrait trouver deux millions de thalers.

— Cela est difficile, mais si le roi revenait sur sa décision ?

— Je connais votre adresse, monsieur Casanova : vous chargez-vous de l'entreprise ? Elle est fort épineuse.

— Je le sais et ne me flatte pas du succès.

— En me rappelant vos exploits d'il y a sept ans, j'y compte, moi. N'avez-vous pas réussi à convaincre le conseil entier de l'École-Militaire ?

— J'aimerais mieux avoir à persuader vingt personnes qu'une seule telle que Sa Majesté. Et puis, que répondre à un roi qui vous dit : J'ai peur et je ne veux plus avoir peur ? car tout l'obstacle est là.

— Si vous le levez, je vous promets douze mille thalers par an.

L'offre était tentante. Je promis à Calsabigi de m'employer pour lui. Le dernier tirage royal étant annoncé pour le lendemain, je comptais me servir du résultat comme d'un argument à l'appui de la thèse que je me proposais de soutenir vis-à-vis de Sa Majesté. Malheureusement, la loterie y perdit vingt mille thalers. Je sus qu'en apprenant la nouvelle de cette perte le roi dit qu'il s'estimait heureux de ce que le coup fût aussi insignifiant en comparaison de ce qu'il aurait pu être. Je trouvai le pauvre Calsabigi anéanti ; je m'efforçai de lui rendre son courage, et l'informai que lord Keith, le favori du roi, *milord maréchal*, comme on l'appelait, devait me recevoir dans la soirée.

Milord maréchal m'accueillit les bras ouverts et me demanda si je me proposais de me fixer à Berlin.

— Mon plus grand bonheur serait de servir un si grand prince, et je compte sur l'intercession de Votre Seigneurie.

— Mon entremise vous serait peut-être plus nuisible que profitable. Sa Majesté ne se confie guère au témoignage d'autrui : elle veut voir et juger par elle-même, et il lui est arrivé souvent de découvrir de bonnes qualités dans certaines personnes très-sévèrement jugées par l'opinion publique. Écrivez simplement au roi en lui demandant l'honneur de lui être présenté ; vous lui direz ensuite, si bon vous semble, que vous êtes connu de moi. Sa Majesté ne manquera pas de me questionner à votre sujet, et vous ne doutez pas de mon amitié.

— Ni de votre bienveillance, milord. Mais y songez-vous ? Que j'écrive à Sa Majesté ! moi qui lui suis tout à fait inconnu. On ne me répondra pas.

-- Le roi répond au dernier de ses sujets. Faites ce que je vous dis. Sa Majesté habite en ce moment *Sans-Souci*.

Je suivis les conseils de milord : je rédigeai ma demande d'audience, et la signai de mes deux noms, en ajoutant *Vénitien*. Le lendemain, je reçus un billet signé *Frédéric*, par lequel on me faisait savoir que le roi se trouverait à quatre heures dans les jardins de *Sans-Souci*, et que je pouvais m'y présenter.

A peine arrivé au rendez-vous à l'heure indiquée, j'aperçois au bout de l'allée deux personnes, l'une en habit de ville, l'autre en petit uniforme et en bottes, sans épaulettes ni insignes : c'était le roi. J'appris plus tard que l'autre était son lecteur. Le roi jouait avec une levrette. Dès qu'il m'aperçoit, il double le pas, et s'avancant brusquement à ma rencontre, il me crie d'une voix de tonnerre :

— Vous êtes M. Casanova : que me voulez-vous ?

Troublé par une pareille réception, je demeure interdit sans trouver une seule parole.

— Eh bien, parlez donc, n'êtes vous pas le Vénitien qui m'a écrit ?

— Oui, sire. Excusez mon trouble : je ne croyais pas Votre Majesté si imposante. Milord maréchal m'avait assuré...

-- Ah! ah! il vous connaît? C'est très-bien. Faisons un tour de promenade.

Je m'efforçais de prendre plus d'assurance, et j'allais m'exprimer sur ce qui m'amenait, lorsque, ôtant brusquement son chapeau, il me dit en gesticulant à droite et à gauche :

— Comment trouvez-vous ce jardin ?

— Magnifique.

— Vous êtes un flatteur. Les jardins de Versailles sont plus beaux.

— Incontestablement, grâce à leurs eaux.

— C'est juste. J'ai dépensé inutilement trois cent mille thalers pour m'en procurer.

— Et pas un seul jet, c'est incroyable.

— Monsieur Casanova, vous êtes ingénieur hydraulique ?

Étourdi de l'apostrophe, je baissai la tête sans répondre ni oui ni non.

— Vous avez probablement servi aussi dans la marine. combien votre république a-t-elle de vaisseaux de guerre ?

— Vingt.

— Et de troupes actives ?

— Soixante-dix mille hommes environ.

— C'est faux, vous êtes un plaisant ; c'est pour me faire rire que vous parlez ainsi. A propos, êtes-vous financier ?

La brusquerie des interpellations du roi, ses répliques, qui m'arrivaient avant mes réponses complètes, toutes ces incartades de langage augmentaient mon embarras. Je sentis cependant le ridicule de ma situation ; je me rappelai que l'acteur le plus sifflé est celui qui reste court : aussi, affectant un air grave et me donnant les gestes mathématiques d'un financier profond, je répondis à Sa Majesté que j'étais prêt à l'entretenir de la théorie de l'impôt.

— Volontiers, dit Sa Majesté en riant. Cat, écoutez un peu les plans de finance de M. Casanova le Vénitien. Allez, monsieur, je suis à vous.

— Sire, je distingue trois sortes d'impôt : le premier,

décidément nuisible ; le second, malheureusement nécessaire ; et le troisième, excellent.

— Bon début, allez.

— L'impôt nuisible est celui que reçoit directement le roi, l'impôt nécessaire est celui qu'on paye à l'armée, l'impôt excellent est celui qu'on prélève en faveur du peuple.

— Voici du nouveau !

— Votre Majesté veut-elle permettre que je m'explique ? L'impôt destiné au roi remplit sa cassette particulière.

— Et cet impôt est nuisible ? interrompit Sa Majesté avec un hochement de tête.

— Indubitablement, sire, car il suspend la circulation du numéraire, l'âme du commerce, le véritable ressort des États.

— Vous n'en considérez pas moins comme nécessaire l'impôt destiné à l'armée ?

— Malheureusement nécessaire, ai-je dit, sire, car la guerre est un fléau.

— C'est possible ; et l'impôt pour le peuple ?

— C'est le bon. D'une main le roi reçoit de ses sujets ce qu'il leur rend de l'autre.

— Vous connaissez peut-être Calsabigi ?

— Oui, sire.

— Que dites-vous de son impôt ? car la loterie est un impôt, n'est-ce pas ?

— Un impôt honorable, lorsque ses produits sont appliqués à des établissements utiles.

— Et quand il n'y a que de la perte pour produit ?...

— Une chance sur dix n'est pas même une chance.

— Allons donc ! vous vous trompez.

— Alors ce n'est pas moi, c'est l'arithmétique.

— Vous n'ignorez pas que j'ai perdu, il y a trois jours, vingt mille thalers ?

— Votre Majesté a perdu une fois en deux ans : j'ignore le chiffre du bénéfice, mais celui de la perte me dit assez qu'il a dû être considérable aux précédents tirages.

— Des personnes sages voient cet impôt d'un mauvais œil.

— Nous ne raisonnons pas *vertu*, nous parlons *politique*. Si Sa Majesté m'accorde que Dieu est neutre en tout ceci, le roi a neuf chances pour gagner.

— Il se peut que je pense là-dessus comme vous; mais on regarde toutes vos loteries italiennes comme autant de jongleries.

Le roi prenait de la mauvaise humeur, peut-être sentait-il que j'avais raison. Je laissai tomber l'entretien. Après quelques pas le roi s'arrêta, et me toisant :

— Vous êtes un bel homme, monsieur Casanova.

— J'ai cela de commun avec vos grenadiers, sire.

Il me tourna le dos en m'ôtant son chapeau. Je me retirai convaincu de lui avoir déplu. Mais, à deux jours de là, milord maréchal me dit :

— Sa Majesté m'a parlé de vous; elle a l'intention de vous donner de l'emploi ici.

— J'attendrai les ordres de Sa Majesté.

Cependant Calsabigi avait obtenu du monarque l'autorisation de rétablir sa loterie. Il rouvrit ses bureaux; avant la fin du mois, il avait réalisé un bénéfice de cent mille thalers. Il avait créé mille actions de mille thalers chacune. Au commencement personne n'en prenait; mais sur le bruit de sa nouvelle réussite, les capitalistes accoururent en foule. La loterie alla donc son train sans encombre pendant plusieurs années, au bout desquelles elle sauta par la faute du directeur, qui dépensait le double de son revenu éventuel. J'ai su plus tard que ce Calsabigi s'était sauvé en Italie, où il mourut.

Pendant mon séjour, je vis pour la première fois (et les sujets du grand Frédéric pouvaient en dire autant) Sa Majesté vêtue en habit de cour, avec des culottes courtes et des bas de soie noirs. C'était à l'occasion du mariage de son fils, le prince héréditaire, avec une princesse de Brunswick. La surprise fut grande quand le roi entra dans la salle ainsi costumé. Un vieillard, mon voisin, m'assura qu'il ne se souvenait pas d'avoir vu jamais son sou-

verain autrement qu'en uniforme et en grandes bottes.

Je visitai Potsdam une après-dinée. Je m'y présentai au moment où Sa Majesté faisait manœuvrer sa compagnie d'élite de la garde. La tenue de ces soldats était magnifique. Tous avaient six pieds pour le moins : rien de plus curieux que leurs manœuvres; cette foule de têtes, de bras et de jambes semblaient faire partie du même corps; le bataillon fonctionnait comme un seul homme, une mécanique n'aurait pas mieux fait. Je vis les appartements du château d'un luxe extraordinaire. Dans la pièce la plus petite, j'aperçus un lit de fer placé derrière un paravent : c'était la couche royale. Point de robe de chambre, point de pantoufles; le valet qui m'accompagnait tira d'une armoire voisine un bonnet de nuit que le grand Frédéric mettait quand il était enrhumé. D'ordinaire, Sa Majesté gardait son chapeau, même en dormant, habitude guerrière qui doit être passablement incommode. Non loin du lit, il y avait un sofa et une table chargée de livres et de papiers; dans la cheminée j'aperçus quelques papiers lacérés et brûlés. On me dit qu'un mois avant ma visite le feu avait pris dans cette pièce, et qu'un manuscrit de Sa Majesté avait été en partie brûlé; c'était celui de la guerre de sept ans. Il faut que Sa Majesté ait recommencé à écrire cet ouvrage, puisqu'il a paru imprimé après sa mort. Je ne dis rien des aventures galantes du monarque, parce qu'il n'y a rien à en dire : il avait pour le beau sexe une antipathie et un dégoût qu'il ne cherchait guère à cacher. Mon hôtesse m'en cita un trait singulier. Je lui demandai un jour pourquoi les fenêtres de la maison qui faisait face à son auberge étaient condamnées sur toute la longueur du premier étage. — C'est par ordre du roi, me répondit-elle. Il y a plusieurs années, Sa Majesté, passant dans la rue, aperçut à l'une de ces fenêtres la *Reggina*, fort belle danseuse, dans un négligé tout à fait piquant (elle était en chemise). Aussitôt Frédéric ordonna que l'on clouât ces fenêtres. Le propriétaire attend la mort du roi pour les rouvrir.

Je viens à l'histoire de mon emploi. Il s'agissait d'une

place d'instituteur dans le corps des cadets de Poméranie, nouvellement formé. Ces cadets étaient au nombre de quinze, et le roi créait cinq instituteurs, trois élèves pour un maître. Les appointements étaient de cinq cents thalers avec la table et le logement: c'était le strict nécessaire. Il est vrai que les fonctions de l'instituteur se bornaient à une surveillance. Avant de me décider à accepter ces fonctions, dont l'unique agrément était d'avoir un libre accès à la cour et auprès du roi, je demandai à milord maréchal la permission de visiter l'établissement ainsi qu'on l'appelait. Quelle fut ma surprise de découvrir cet établissement derrière les écuries! Il consistait en quatre ou cinq grandes salles complètement dépourvues de mobilier, et une vingtaine de petites chambres meublées d'un lit de sangle, d'une table de bois grossier et d'un escabeau pour siège. Les cadets étaient tous là, jeunes gens de douze à seize ans, vêtus d'uniformes délabrés, et faisant des armes en présence de quelques individus que je pris pour leurs valets: c'étaient les précepteurs. Au même instant on annonce le roi. J'étais habillé de neuf des pieds à la tête, en tafetas puce, avec des bagues à tous les doigts, mes deux montres d'or et ma croix. Sa Majesté m'honora d'un sourire, et me prenant par le col de mon habit:

- Qu'est-ce que cette étoile?
- L'ordre de l'Éperon d'or.
- Quel souverain vous en a décoré
- N. S. P. le Pape.

Tout en m'adressant la parole, Frédéric jetait çà et là des regards autour de lui; tout à coup son œil s'enflamme, il mord sa lèvre, et, levant sa canne, il en frappe un lit voisin sur lequel j'aperçus une camisole de nuit.

— Où est le précepteur? crie le monarque,

L'heureux mortel s'avance, et Sa Majesté l'accable d'épithètes que le respect m'empêche de répéter. On pense bien que je refusai l'emploi. Quand je revis milord maréchal, il me dit:

— Ne partez pas du moins sans voir le roi et sans le remercier.

Je comptais aller en Russie, le baron de Treidel m'avait donné des lettres de crédit pour son banquier de Saint-Pétersbourg.

J'allai donc saluer le roi et en prendre congé. Je le trouvai dans les cours de son palais, au milieu d'une foule d'officiers dont les chapeaux étaient surchargés de plumes et galonnés d'or, l'uniforme blanc à revers rose tendre, les moustaches cirées de noir. Frédéric n'avait encore, comme le premier jour où je le vis, que son petit uniforme et ses grandes bottes; point d'épaulettes, mais seulement sur la poitrine une grande plaque qui me parut de diamants. Ses troupes faisaient l'exercice. Je passai sur le front d'un peloton qui, le genou en terre, le fusil en joue, immobile, s'efforçait d'atteindre le plus haut degré de pétrification possible. J'eus l'honneur d'être lorgné de fort loin par Sa Majesté, qui, m'ayant reconnu sans doute, vint à ma rencontre très-brusquement, suivant son habitude, et me cria :

— Eh bien, quand partez-vous pour Pétersbourg?

— Dans quatre jours, si Votre Majesté le veut bien.

— De tout mon cœur. Bon voyage! Mais que comptez-vous faire en Russie?

— Voir l'impératrice.

— Lui êtes-vous recommandé?

— Non, sire, je ne le suis qu'à un banquier.

— Cela vaut mieux. Si vous repassez par Berlin à votre retour, vous me parlerez du pays que vous allez voir. Adieu.

A mon départ de Berlin, je possédais deux cents ducats, somme suffisante pour mon voyage; mais, à Dantzië, j'eus l'imprudence de jouer, et je perdis partie de mes ducats. ce qui m'obligea à ne faire aucune station sur la route. J'avais une lettre de recommandation pour le feld-maréchal de Lewald, gouverneur de Königsberg: j'allai le saluer, il me remit une lettre pour M. de Woïakoff, à Riga. Jusque-là j'avais voyagé dans la voiture publique; mais, au moment d'entrer dans l'empire de Russie, je sentis qu'il fallait m'y présenter avec les dehors d'un grand seigneur, et je louai une voiture à quatre places

attelée de six chevaux. A la frontière, un inconnu arrête ma voiture et me somme d'acquitter certains droits pour les marchandises que j'introduis. Je lui réponds, comme le philosophe grec (hélas! c'était trop vrai!) : Je porte tout avec moi. Mais il insiste pour ouvrir mes malles. Je dis à mon cocher de fouetter les chevaux : mais l'inconnu les arrête, et mon cocher, qui croit avoir affaire à un douanier, n'ose lui faire lâcher prise. Aussitôt je saute hors de ma voiture, avec un pistolet dans une main et ma canne de l'autre. L'inconnu comprend mes intentions et se met à fuir à toutes jambes. J'avais avec moi un domestique, Lorrain de naissance, qui n'avait pas bougé de son siège pendant le démêlé, malgré mes vives instances. Quand il vit l'affaire terminée, il me dit : — Je voulais laisser à monsieur tout l'honneur de la victoire qu'il vient de remporter.

Je produisis quelque effet à mon entrée dans le faubourg de Mittau. Les aubergistes me saluaient respectueusement, comme pour m'inviter à descendre chez eux. Mon cocher me conduisit tout droit dans un fort bel hôtel situé en face du château. Après l'avoir payé, je me trouvai en possession de trois ducats!

Le lendemain je me présentai de bon matin chez M. de Kaiserling avec la lettre du baron de Treidel. Madame de Kaiserling me retint à déjeuner. La jeune Polonaise qui nous servait le chocolat était remarquablement belle. J'eus tout le temps d'admirer cette madone, qui, les yeux baissés, la soucoupe en main, se tenait immobile à mes côtés. Tout à coup une idée, pour le moins bizarre dans ma position, me traverse la cervelle. Je tire mes trois derniers ducats de mon gilet et je les glisse adroitement dans la soucoupe que tenait la belle en lui rendant la tasse. Après le repas, le chancelier nous quitta et revint me dire qu'il avait vu la duchesse de Courlande, qui m'invitait à son bal pour le soir même. Cette invitation me fit frémir : je la repoussai poliment, en donnant pour excuse mon manque d'habits d'hiver. Effectivement, nous étions au commencement d'octobre, et je ne portais que des taffetas.

Rentré à mon auberge, l'hôtesse me prévient qu'un

chambellan de Son Altesse Sérénissime attend mon retour dans la salle voisine. Ce personnage était chargé de me dire que le bal de Son Altesse était un *bal masqué* et que je trouverais facilement un costume chez les marchands de la ville. Il ajouta que le bal avait d'abord été annoncé comme *paré*, mais qu'on s'occupait de changer la teneur des invitations, attendu qu'un étranger de distinction, arrivé de la veille, n'avait pas reçu tous ses bagages. Cela dit, le chambellan se retira en m'accablant de salutations.

Ma position n'était pas gaie : le moyen de ne pas paraître à un bal dont les dispositions avaient été changées à mon intention ! Je me creusais la cervelle pour trouver un expédient, lorsqu'un brocanteur israélite vint m'offrir de me changer les *frédéric*s d'or que je puis avoir contre des ducats.

— Je n'ai pas un seul *frédéric*.

— Vous possédez du moins quelques florins ?

— Pas plus de l'un que de l'autre.

— Venant d'Angleterre, ainsi qu'on me l'a dit, vous avez peut-être des *guinées* ?

— Pas davantage, toute ma monnaie consiste en ducats.

— Et vous en avez une très-jolie quantité, n'est-ce pas ?

Mon brocanteur prononça ces derniers mots en souriant, ce qui me fit d'abord penser qu'il était au fait du véritable état de ma bourse. Mais reprenant aussitôt :

— Je sais que vous les prodiguez facilement, et, au train dont vous allez, les quelques centaines que vous pouvez avoir ne vous suffiront pas ici. J'ai besoin de quatre cents roubles sur Pétersbourg, voulez-vous me faire traite de cette somme contre deux cents ducats ?

J'acceptai sur-le-champ et lui donnai du papier sur le banquier grec Demetrio Papanepolo. La facilité de ce juif provenait uniquement du cadeau de trois ducats à la jeune femme de chambre. Il n'est donc rien au monde de si facile et de si difficile à la fois que de se procurer de l'argent : tout dépend de la manière de s'y prendre et du caprice de la fortune. Sans ma gasconnade, j'étais sans le sou.

Dans la soirée, M. de Kaiserling me présenta à la duchesse, femme du célèbre Biron, ancien favori de l'impératrice Anne. C'était un vieillard, assez courbé, à tête chauve. A le considérer de près, on reconnaissait qu'il avait dû être un fort bel homme. On dansa jusqu'au jour. La foule des beautés était grande, et j'espérais, à l'heure du souper, pouvoir présenter mes hommages à quelqu'une d'entre elles; mais je jouai de malheur. La duchesse ayant accepté mon bras, je me trouvai le seul homme d'une table de douze couverts dont tous les convives étaient autant de douairières. Je quittai Mittau quelques jours après, muni de lettres de recommandation pour le prince Charles de Biron, qui résidait à Riga. Le duc eut la complaisance de me donner une de ses voitures de voyage pour gagner cette ville. Avant mon départ, il m'avait demandé lequel de ces deux présents me serait le plus agréable, ou un bijou ou sa valeur en espèces. Je me prononçai pour les espèces, c'était quatre cents thalers.

A Riga, le prince Charles m'accueillit avec empressement; il m'offrit sa table et sa bourse. Il ne fut pas question du logement, parce que lui-même était fort à l'étroit, mais il m'en procura un très-commode. La première fois que je dinai chez le prince j'y retrouvai Campioni, le danseur, dont mon lecteur se souvient sans doute. Sous le rapport de l'esprit et des manières, c'était un homme fort au-dessus de son état. Les autres convives étaient: un certain baron de Sainte-Hélène, né en Savoie, joueur, libertin et faiseur de dupes; sa femme, beauté surannée; un aide de camp, et une jolie personne de vingt ans, assise à la gauche du prince. Cette dame avait l'air triste et mélancolique: elle ne mangea pas et ne but que de l'eau. Un signe de Campioni m'apprit qu'elle était la maîtresse du prince. En sortant de là, Campioni me conduisit à son logis, et me présenta à sa famille: il s'était remarié depuis notre dernière rencontre. Sa femme, Anglaise de naissance, me parut fort aimable, mais il n'y avait plus moyen de la regarder quand on avait vu sa fille, frais minois de treize ans à qui on en aurait donné dix-huit.

Nous fîmes un tour de promenade avec ces dames. Campioni me prit à part.

— Voilà dix ans, me dit-il, que je vis avec cette femme. Betty, qui vous plaît tant, n'est pas ma fille; les autres marmots sont à moi.

— Qu'avez-vous fait des autres, le fruit de vos amours avec votre première femme?

— Ce que je fais encore, et ce qui devient ridicule à mon âge: ils dansent.

— Je croyais qu'il n'y avait pas de théâtre ici.

— J'ai ouvert une école de danse.

— Et cela suffit pour vous faire vivre?

— Je joue chez le prince; je perds parfois, mais le plus souvent je gagne. Cependant je me trouve dans une vilaine position; j'ai pris domicile à Pétersbourg pour une lettre de change échue et dont il m'est impossible d'acquitter le montant. Mon créancier ne sait pas vivre: il me poursuit, et d'un moment à l'autre je m'attends à être jeté en prison. Il s'agit de six cents roubles, ce n'est pas une bagatelle.

— Comment payerez-vous?

— Que voulez-vous! je ne payerai pas. Voilà les froids qui viennent, je ferai une fugue jusqu'en Pologne. Le baron de Sainte-Hélène, que vous avez vu chez le prince, a aussi l'intention de lever le pied. Voilà trois ans qu'il prêche la patience à ses créanciers, qui en ont assez; nous déguerpérons de compagnie. Le prince, qui nous reçoit tous les jours avec cordialité, nous est d'un grand secours, parce que sa maison est le seul endroit de la ville où l'on puisse jouer sans craindre d'esclandre; mais il ne faut pas compter sur lui pour être aidé pécuniairement: il est criblé de dettes. Sa maîtresse lui coûte beaucoup d'argent et le rend fort malheureux. Elle le boude depuis deux ans, parce qu'il refuse de l'épouser. Le prince voudrait bien s'en défaire, il lui a proposé un sous-lieutenant pour mari; mais la dame veut un capitaine pour le moins, et tous ceux qui sont ici disent qu'ils ont bien assez d'une femme.

Je plains ce pauvre Campioni, c'était tout ce que je pouvais faire pour lui. Le banquier anglais Collins, avec lequel je fis quelque affaire, m'apprit que le baron de Stenau avait été pendu à son arrivée à Londres pour fabrication de fausses lettres de change. Un mois après notre entretien, Campioni s'esquiva sans prendre congé de ses créanciers; le baron de Sainte-Hélène en fit autant le lendemain. Le bon Collins, à qui il devait mille roubles et qui le nommait son ami, me montra la lettre d'adieu de ce personnage, qui lui disait gaiement qu'en homme d'honneur il n'emportait rien, pas même ses dettes, qu'il laissait où il les avait faites. Je quittai Riga le 15 décembre, et me dirigeai vers Saint-Pétersbourg; j'y entras soixante heures après mon départ. La distance qui sépare ces deux villes est à peu près la même qu'entre Paris et Lyon, car la lieue française équivaut environ à quatre werstes. J'avais laissé monter sur le derrière de ma voiture un pauvre domestique français qui me servit sans rétribution tout le temps que dura mon voyage. Trois mois après, je ne fus pas peu surpris de le trouver à mes côtés à la table de M. de Czernischeff: il me dit qu'il était gouverneur du fils de la maison. Mais n'anticipons pas sur mon récit. J'ai bien des choses à dire de Pétersbourg avant de m'occuper des laquais que j'y rencontrai gouverneurs de princesses et mieux encore.

CHAPITRE V.

Saint-Pétersbourg. — Rencontre que j'y fais. — Nouvelles connaissances; Zaire. — Voyage à Moscou. — L'impératrice Catherine.

Saint-Pétersbourg me frappa par son air d'étrangeté: je croyais voir des colonies de sauvages transportées dans une ville européenne. Les rues sont longues et larges, les places immenses, les maisons spacieuses; tout cela est neuf et malpropre. On sait que cette ville a été improvisée

par le czar Pierre le Grand. Ses architectes ont réussi dans l'imitation qu'ils ont faite des cités de l'Europe. Néanmoins cette capitale sent toujours le désert et le voisinage des glaces du Nord. La Néva, dont les flots dormants baignent les murailles d'une foule de palais en construction et d'églises inachevées, est moins un fleuve qu'un lac. Je louai deux chambres dans un hôtel dont les fenêtres donnaient sur le quai principal. Mon hôte était un Allemand de Stuttgart nouvellement arrivé dans la ville. L'aisance avec laquelle il s'exprimait et se faisait entendre de tous ces Russes, qu'il voyait pour la première fois, m'aurait étonné si je n'eusse su d'avance que la langue allemande est la langue usitée dans ce pays. Le bas peuple seul fait usage d'un dialecte indigène. Mon hôte, me voyant fort dépaysé et tout à fait incertain de l'emploi de ma soirée, m'informa dans son baragouin, qu'il y avait bal à la cour, bal gigantesque, où six mille personnes étaient admises, et qui devait durer soixante heures. J'acceptai le billet qu'il m'offrit, et affublé d'un domino, je courus au palais impérial. La société était déjà au complet, et l'on dansait partout; partout se dressaient d'imposants buffets chargés de comestibles capables de satisfaire les plus robustes appétits. C'était un luxe étrange d'ameublements et de costumes : le coup d'œil était magnifique. J'en étais là lorsque ces paroles arrivent jusqu'à moi : « Voyez donc l'impératrice : elle pense n'être connue de personne ; mais patience, son Orloff, quine la quitte pas plus que son ombre, l'aura bientôt désignée à tout le monde. »

Je me mis à suivre le domino indiqué et je fus bientôt convaincu que c'était réellement Catherine. Tous les masques disaient la même chose, tout en feignant de ne point la reconnaître. Dans cette grande cohue, elle allait et venait, pressée, portée, tirillée par les uns et les autres, ce qui ne paraissait pas lui déplaire ; parfois elle allait s'asseoir derrière un groupe qui causait familièrement. C'était s'exposer à quelques petits désagréments, car peut-être on s'y occupait d'elle ; d'un autre côté, elle y gagnait d'entendre la vérité ; bonne fortune qui arrive rarement aux

princes. A quelque distance de l'impératrice, j'aperçus aussi un masque à la taille colossale, aux épaules herculéennes ; chacun le nommait au passage : Orloff !

Dans l'un des salons où l'on exécutait des contredanses j'avisais une jeune personne entourée de nombreux adorateurs. Le groupe s'exprimant en français, je prêtai l'oreille, et bientôt le langage et le son de voix de la belle inconnue excitèrent ma curiosité. Elle employait des expressions qui sentaient ma fabrique et que j'avais mises à la mode dans certains cercles à Paris ; c'était des : Ah ! la grosse boule ! Ah ! le cher bonhomme ! Drôle de tête ! etc. J'avouerai ici ma sottise crânement : en voyant cette jeune femme aux prises avec des personnages de marque et accablée d'hommages au bal *impérial*, je me figurai tout de suite que son masque me cachait la vue d'une belle duchesse de la cour de Louis XV qui avait eu le caprice d'aller valser aux bords de la Néva. J'attendais donc avec impatience le moment où elle daignerait se laisser reconnaître. Enfin au bout d'une heure, elle ôte son masque pour respirer, et je reconnais, qui ? la petite Baret, la marchande de bas de la rue Saint-Honoré : on se souvient qu'il y a sept ans j'avais été son convive lors de ses noces à l'hôtel d'Elbeuf. Comment se trouvait-elle à Saint-Pétersbourg ? Je bénis intérieurement ce fortuné hasard, surtout en voyant que le temps écoulé depuis notre séparation n'avait rien ôté à la dame de tous ses charmes. Elle avait toujours sa peau éblouissante, ses jolies dents, sa bouche rose, ses yeux langoureux : cela me donna une idée on ne peut plus avantageuse de l'état des autres charmes que je ne pouvais voir. En un clin d'œil je fus à ses côtés. Vite elle replace son masque.

— C'est trop tard, belle Baret, je vous ai reconnue.

Elle tourne le dos et veut s'éloigner, mais la saisissant par le bras :

— Pourquoi cet effroi ? Avez-vous perdu le souvenir de votre ami de l'hôtel d'Elbeuf ?

Là-dessus, elle s'arrête et m'envisage des pieds à la tête. Afin de *secourir sa mémoire troublée*, je lui dis :

— Notre commerce prospère-t-il toujours? Sommes-nous contente de M. Baret? S'est-il décidé à avoir des enfants?

A cette dernière question, elle me répond en plaçant un doigt sur sa bouche, et me prenant le bras, elle m'entraîne dans une salle voisine, où nous nous trouvons seuls.

— Vous m'avez connue à Paris, je le vois, monsieur, et dans une condition que je dois tenir secrète ici. Je ne veux rien vous cacher; maintenant je porte le nom de Langlade.

— Je voyais beaucoup à Paris un conseiller du parlement ainsi nommé: c'était un homme vanté partout pour ses mœurs...

— C'est lui qui m'a débauchée, monsieur, il m'a rendue pendant six mois la plus malheureuse des femmes...

— Ce pauvre Baret est peut-être mort de douleur? Mais comment ce M. de Langlade a-t-il quitté son parlement pour la Russie?

— M. de Langlade est resté sur son siège et mon mari dans sa boutique de la rue des Prouvaires: je suis venue ici dans la société du directeur de l'Opéra-Comique.

— Qui vous console de tous vos chagrins...

— C'est un monstre, un scélérat qui me privait du nécessaire; mais le ciel m'a envoyé un protecteur...

— Le ciel est juste, madame: un protecteur riche et puissant sans doute?

— L'ambassadeur de Pologne, le comte Razewski. Vous connaissez mon histoire; à présent vous me direz qui vous êtes.

— Je veux vous laisser le plaisir de me nommer vous-même. Vous rappelez-vous l'étranger à qui vous confiâtes à Paris un important secret?

— Lequel?

— C'est que M. Baret, votre époux, vous laissait coucher toute seule et n'usait d'aucun de ses droits.

— Je ne me rappelle pas cette circonstance, monsieur.

— Diable! pensai-je, il faut que M^{me} Baret ait fait cette confidence à d'autres aussi.

— Alors, madame, vous vous souviendrez au moins de l'ami qui allait essayer avec vous des pantalons collants dans votre arrière-boutique.

— Comment ! vous êtes M. Anathase ?

— Non, madame, je ne suis pas Anathase ; mais bien celui avec qui vous diniez en tête-à-tête à la Petite-Pologne.

— C'est vous, mon cher Roger !

Elle porta la main à son masque qui tomba.

— Casanova ! C'est mon bon ange qui vous amène ! Casanova ici, le premier, le seul que j'aie aimé !

— Un moment, chère Baret ; mais que dira le comte Razewski, s'il vous voit ?

— Le comte Razewski a des torts ; il quitte la Russie, et refuse de m'emmener à Varsovie.

— Que ne vous en retournez-vous auprès de ce pauvre M. Baret, un si bon mari, la confiance même !

— J'y ai songé, mais qui payera mes frais de voyage ?

— Ne pouvez-vous vous utiliser ici ?

— Je ne sais rien faire. Quelles sont les ressources d'une femme ? Jouer la comédie, chanter ou danser en public ou bien enfin faire un métier indigne !

En finissant de parler elle me donna son adresse. Je lui promis d'aller renouveler connaissance sous quelques jours.

Je rentrai à mon hôtel avant le jour. Je me couchai avec l'intention de ne pas me lever avant l'heure du service divin, qui se célébrait avec pompe, à midi, dans l'église des Carmes-Déchaussés. Après avoir bien dormi, je suis étonné de voir en me réveillant qu'il fait encore nuit. Aussitôt je m'enfonce de nouveau dans mon lit, et cette fois je ne me réveille plus qu'au grand jour. Je fais appeler un coiffeur, je m'habille à la hâte et magnifiquement : l'horloge marquait onze heures passées. Le domestique me demande si je veux déjeuner. Quoique mourant de faim, je lui réponds : Après la messe. — Il n'y a pas de messe aujourd'hui, me dit-il.

— Point de messe le dimanche, vous plaisantez !

— Mais monsieur, nous sommes au lundi, vous avez dormi trente heures.

Effectivement, j'avais sauté le jour du Seigneur. C'est le seul jour de ma vie que je puisse dire avoir véritablement perdu.

Au lieu d'aller à l'église, je me dirigeai vers la demeure du général Ivanowitsch Melissino. La lettre de recommandation dont j'étais muni était de M^{me} de Loglio, son ancienne maîtresse. Grâce à cette recommandation, le général m'accueillit fort bien. Il m'invita, une fois pour toutes, à ses soupers. Sa maison était tenue à la française : on y mangeait bien, on y buvait sec : la causerie était animée et le jeu encore plus. Je me liai avec son fils aîné, marié à une princesse Dolgorouki. Dès le soir même je m'installai au pharaon : la société était composée de gens *très comme il faut*, perdant sans humeur et gagnant sans vanterie. La discrétion des habitués, non moins que leur haut rang, les mettait à l'abri des tracasseries de l'autorité. Le banquier était un certain baron Lefort, fils du neveu du célèbre amiral Lefort. Ce jeune homme avait eu sur le corps une mauvaise affaire qui lui attira la disgrâce de l'impératrice. Lors du couronnement de Catherine à Moscou, il avait obtenu le privilège d'établissement d'une loterie dont le gouvernement avait fourni les fonds ; par une faute de la régie, la loterie sauta et le pauvre baron en porta la peine.

Comme je jouais modérément, mon gain fut à peine de quelques roubles. Le prince de *** ayant perdu sous mes yeux dix mille roubles d'un seul coup, et n'en paraissant nullement touché, je témoignai hautement à Lefort mon admiration pour une pareille indifférence, fort rare chez les joueurs.

— Beau mérite ! me répondit le banquier, le prince a joué sur parole, et il ne payera pas, c'est son habitude.

— Et l'honneur ?

— L'honneur n'est pas compromis à laisser en souffrance des dettes contractées au jeu : tel est du moins l'usage dans notre pays. Il est convenu tacitement entre

deux joueurs que celui qui perd sur parole est libre de payer ; le gagnant serait ridicule d'exiger un paiement que son adversaire ne lui offrirait pas lui-même.

— Cette coutume devrait du moins donner au banquier le droit de refuser l'enjeu de telle ou telle personne.

— Aucun banquier n'oserait faire pareille avanie à qui que ce soit , le perdant dont la bourse est vide se retire presque toujours sans payer ; les plus honnêtes laissent un gage, mais c'est rare. Il y a ici des jeunes gens de la plus haute noblesse qui jouent ce que nous appelons le *faux jeu*, et qui rient au nez de leurs gagnants.

Je fis aussi chez Melissino la connaissance d'un jeune officier aux gardes, nommé Zinowieff, proche parent des Orloff. Il me présenta à l'ambassadeur d'Angleterre, lord Macartney. Cet ambassadeur, jeune, riche, aimable, bien tourné, s'imagina de devenir amoureux d'une demoiselle de Chesroff, fille d'honneur de l'impératrice, et eut l'imprudence de lui faire un enfant. Catherine trouva la liberté grande ; elle pardonna à la demoiselle, mais elle fit rappeler l'ambassadeur.

J'avais encore une lettre de M^{me} de Loglio pour la princesse Dachkoff, exilée de Pétersbourg après avoir aidé sa souveraine à monter sur un trône qu'elle espérait partager. J'allai lui présenter mes hommages à sa campagne, à trois mille werstes de la capitale. Je la trouvai en deuil du prince son mari. Elle m'offrit de me recommander au prince Panin ; elle me dit même que je pouvais, sur sa seule recommandation, me présenter en toute assurance chez le prince. J'appris que Panin visitait souvent M^{me} de Darchkoff, et je trouvai au moins étrange que l'impératrice souffrit que son ministre eût des rapports intimes avec une femme qu'elle avait bannie de sa cour. Le mystère s'expliqua plus tard : on m'apprit que Panin était le père de la princesse ; jusque-là je m'étais obstiné à le regarder comme son amant. La princesse de Darchkoff, fort âgée aujourd'hui, est présidente de l'Académie de Pétersbourg. Il semble que la Russie soit une terre de confusion pour les sexes ; des femmes gouvernent, des

femmes président des corps savants, des femmes font de l'administration et de la diplomatie ; il ne manque qu'une chose à ce pays et qu'un nouveau privilège à ces beautés tartares, c'est de se mettre à la tête des troupes.

Le jour de l'Épiphanie, j'assistai sur le quai de la Néva à une cérémonie bizarre, je veux dire la bénédiction des eaux du fleuve, couvert alors d'une croûte de glace de quatre pieds d'épaisseur. Cette cérémonie attire beaucoup de monde, parce qu'après la bénédiction du fleuve on y baptise les nouveau-nés, non pas au moyen d'une aspersion, mais en les plongeant tout nus dans un trou pratiqué sur la glace. Il arriva ce jour-là que le pape chargé de la fonction baptismale, vieillard à barbe blanche et à la main tremblante, laissa échapper un de ces pauvres innocents, qui fut noyé. Les assistants épouvantés lui ayant demandé :

— Que signifie ce présage ?

Le pape répondit gravement : Cela veut dire : Donnez-m'en un autre.

Ce qui me surprit le plus, ce fut de voir la joie du père et de la mère de la victime :

“ Quitter la vie en recevant le baptême, disaient-ils avec exaltation, c'est aller tout droit en paradis. ”

Je ne crois pas que le chrétien orthodoxe ait à opposer quelque chose de raisonnable à cet argument.

A Memel, la Brogonci de Florence m'avait remis une lettre pour une Vénitienne, la Rocolini, venue à Saint-Pétersbourg dans l'intention d'y débiter au Grand-Théâtre comme chanteuse. Cette demoiselle, ignorant jusqu'aux éléments de son art, ne fut pas autorisée à jouer. Que fit-elle alors ? La connaissance d'une Française, la femme d'un marchand nommé *Prote*, et qui habitait l'hôtel du grand-veneur de l'impératrice, et cela dans le but de s'utiliser, comme cette Française, la maîtresse du grand-veneur, et, chose rare, la confidente de sa femme, Marie Paulowna, qui, détestant son mari, n'était pas fâchée que madame *Prote* se prêtât à l'office conjugal en son lieu et place. La Rocolini qu'on appelait ici la signora Vicenza,

ayant accès chez la Prote, la reçut à son tour ainsi que toute sa société; ce qui mit bientôt en grande vogue notre chanteuse manquée, rusée femelle et fort avenante. bien qu'aux environs de la quarantaine. A la vue de la dame, je la reconnus sur-le-champ pour une gentille brunette avec laquelle j'avais eu des liaisons vingtans auparavant. Je ne crus pas devoir lui rappeler ce passé, parce que c'eût été lui jeter son âge au nez; je crois qu'elle aussi me remit parfaitement. Le lecteur se souviendra peut-être qu'elle avait un frère nommé Montalto, lequel voulut m'assassiner un soir à la place Saint-Marc. J'appris dans le temps que cette même Rocolini était l'âme du complot tramé contre mes jours. Elle m'accueillit à la fois comme un visage nouveau et comme une vieille connaissance. Elle m'invita à souper pour le lendemain. — Si vous aimez les merveilles, je vous en ferai voir une, me dit-elle. Effectivement, la Prote était un des convives, et je ne vis jamais beauté plus merveilleuse. On sait mon faible, il m'est impossible de voir une belle femme sans en désirer la possession; mais, sans argent, sans crédit, j'avais à lutter contre une concurrence dangereuse. Ne pouvant l'éblouir par les moyens matériels, je fis ressource de mon esprit, et je parvins à l'intéresser. Lui ayant demandé, par manière de plaisanterie, comment elle s'appelait, elle me répondit : Prote. — *Pro me*, lui répliquai-je, et je l'embrassai très-vivement. Comme elle paraissait surprise, je lui expliquai le calembour en lui faisant une déclaration dans toutes les règles; à la manière dont elle l'accueillit, j'en tirai un favorable augure pour l'avenir. Je me sentais d'autant plus amoureux de la Prote, que mon cœur et ma personne n'avaient aucune occupation ailleurs. J'étais débarrassé de Langlade, qu'un certain Braun avait emmenée à Varsovie. L'essentiel était de savoir si, maîtresse comme elle l'était du grand-veneur, la Prote jouissait d'une liberté suffisante pour accepter des invitations en ville. Quand je sus que son amant lui laissait une très-grande liberté, j'invitai la belle à dîner à Catharinenshoff, chez un excellent traiteur de Bologne,

dont tous les gourmets se souviennent encore, l'illustre Locatelli. Je lui donnai pour convives Zinowieff et la Colonna, ainsi que la signora Vicenza et un petit musicien, son amant. Le repas fut fort gai; ces messieurs se permirent avec leurs belles respectives certaines privautés que la mienne me refusa obstinément. Pour distraire un peu mon amour fourvoyé, je fais un tour de promenade avec Zinowieff, et nous rencontrons une jeune fille d'une rare beauté et d'une timidité excessive, car à notre aspect elle prend la fuite. Nous entrons sur ses pas dans la hutte où elle s'était réfugiée, et nous trouvons là son père et toute la famille. La belle fille s'était réfugiée dans un coin et nous regardait avec anxiété, comme une blanche tourterelle qui se sentirait sous la dent du loup.

Zinowieff engagea la conversation avec le père. Je compris qu'il était question de la petite fille; car, sur un geste de son père, la pauvre enfant accourut avec soumission. Au bout d'un quart d'heure, nous quittâmes la hutte en laissant quelques roubles pour les enfants. Alors Zinowieff m'informe qu'il avait proposé au père de lui acheter sa fille comme servante, et que l'autre y avait consenti.

— Combien veut-il en échange de ce bijou ?

— Un prix exorbitant : cent roubles, parce qu'elle est pucelle. Vous voyez qu'il n'y a rien à faire.

— Comment, rien à faire ? C'est pour rien.

— Vous seriez disposé à donner cent roubles pour cette petite ?

— Certainement. Mais consentira-t-elle à me suivre et à m'accorder.. ?

— Il le faudra bien ; d'ailleurs, une fois qu'elle sera en votre pouvoir, si la raison ne la persuade pas, vous êtes parfaitement libre de faire agir Martin-Bâton.

— Ainsi, malgré sa répugnance, je peux l'obliger de demeurer avec moi tout le temps que je voudrai ?

— Sans nul doute, à moins qu'elle ne restitue les cent roubles.

— Si je la garde, quels gages dois-je lui donner ?

— Pas un sou : la nourriture seulement, et la faculté

d'aller au bain chaque samedi et le dimanche à l'église.

— En quittant Saint-Pétersbourg me serait-il permis de l'emmener ?

— Avec une permission, oui, et sous une garantie pécuniaire ; car avant d'être votre esclave, cette jeune fille est celle de l'impératrice.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Voulez-vous bien vous charger de conclure avec le père ?

— A l'instant même, si vous le voulez.

— Demain, s'il vous plaît, car je veux cacher cette affaire à notre société.

Nous revînmes tous ensemble à Saint-Pétersbourg. Le lendemain matin j'étais chez Zinowieff, qui se faisait un vrai plaisir de me rendre un service. Chemin faisant, il me dit :

— Si vous voulez un harem, vous n'avez qu'à parler : les belles filles ici ne manquent pas.

Je lui remis les cent roubles, et nous entrâmes chez le paysan. La proposition que lui fit Zinowieff en mon nom rendit ce brave homme muet de joie et d'étonnement. Il s'agenouilla et fit une prière à saint Nicolas, ensuite il donna la bénédiction à sa fille et lui dit quelques mots à l'oreille ; la petite me regarda en souriant et dit : *Volontiers.*

Nous allions nous éloigner avec notre proie, quand Zinowieff me dit :

— Eh bien, vous n'examinez pas la marchandise ; il est stipulé au contrat que vous la payez *pucelle*, voyez donc si elle l'est.

— Il m'est impossible de m'en assurer ici.

Je répugnais, en effet, à faire subir à Zaïre (c'est le nom de la jeune fille) l'outrage d'un pareil examen.

— Bah ! répondit Zinowieff, cela fera le plus grand plaisir à la petite. C'est une attestation authentique de bonne vie et mœurs que vous lui donnerez par-devant parents.

Alors je pris place sur une chaise, et saisissant Zaïre, qui se laissait faire, je trouvai que le père avait dit la vé-

rité. Il est bien certain que, dans le cas d'un résultat contraire, je n'en eusse rien dit.

Zinowieff jeta les cent roubles sur la table ; le père les prit et les donna à sa fille, qui les remit aussitôt à sa mère. Le contrat de vente fut signé par tous les assistants ; mon domestique et mon cocher y apposèrent leurs croix, après quoi je fis monter en voiture mon acquisition, vêtue d'un drap grossier, sans bas ni chemise. De retour à Pétersbourg, je m'enfermai avec Zaïre, que je ne quittai pas pendant quatre jours. Je la dégrasai de mon mieux et l'habillai à la française. C'est dans ce costume que je la conduisis au bain public, où je trouvai cinquante ou soixante personnes, hommes et femmes, nus comme la main, qui, ne regardant personne, se figuraient sans doute ne pas être regardés. Était-ce manque de pudeur ou innocence primitive ? Je laisse au lecteur à deviner. Pour moi, je trouvai étrange que pas un homme n'arrêtât ses yeux sur Zaïre, type frappant de la Psyché que j'avais vue à la villa Borghèse. Elle en avait la suave mollesse. Son buste offrait les mêmes contours encore indécis, car Zaïre avait treize ans à peine ; on ne découvrait, sur sa gorge peu développée, aucun signe de l'âge nubile. Blanche comme la neige de son pays, sa chevelure de jais, chevelure de Napolitaine, ajoutait à l'éclat de son teint frais et animé. J'étais réellement amoureux de cette petite fille, et, n'étaient les emportements de sa jalousie, dont je raconterai quelques exemples, il est probable que je ne m'en serais jamais séparé. Dans les commencements, mes tête-à-tête avec ma Russe étaient assez insignifiants ; nous nous expliquions toujours par gestes, et à la longue on se fatigue de cet exercice, qui n'est agréable que dans les moments les plus vifs. Ardente comme les cavales du désert, ma Zaïre, au milieu des convulsions du plaisir, me lançait quelquefois certaines syllabes de son dialecte tartare dont j'aurais pu rire dans toute autre occasion. J'avais beau me casser la tête sur une grammaire russe, mes lèvres se refusaient à prononcer distinctement un seul mot de cette langue de taureau. Heureusement qu'en moins de deux

mois Zaire sut assez d'italien pour me tenir tête. C'est alors que sa tendresse pour moi prit le caractère d'une véritable frénésie.

C'est vers ce temps que je reçus la visite d'un jeune Français, nommé Crève-cœur. Il arrivait de Paris, en compagnie d'une jeune et jolie Parisienne, mademoiselle Larivière. Crève-cœur me remit une lettre du prince Charles de Courlande, qui le recommandait chaudement.

— Veuillez me dire, monsieur, en quoi je puis vous être utile.

— Présentez-moi à vos amis.

— J'en ai très-peu ici, car moi-même je suis étranger. Venez chez moi, j'irai chez vous ; quant aux relations que je puis avoir ici, l'usage ne me permettrait pas de vous les procurer. Sous quel nom présenter madame ? Est-elle votre épouse ? On ne manquera pas aussi de me demander quel motif vous amène à Pétersbourg. Que faudra-t-il répondre ?

— Que je suis un gentilhomme de province qui voyage pour son plaisir. Mademoiselle Larivière est ma maîtresse.

— Je vous avouerai que ces titres de recommandation me paraissent insuffisants. D'ailleurs, si vous voulez connaître le pays, ses usages et ses mœurs, si votre unique intention est de vous distraire, il vous sera fort inutile d'aller dans le monde : vous avez les théâtres, les promenades, les bals et même ceux de la cour. Pour y aller, il ne faut que de l'argent.

— Et c'est précisément ce que je n'ai pas.

— Vous n'avez pas d'argent, et vous n'avez pas craint de venir vous établir ainsi dans une capitale étrangère ?

— Mademoiselle Larivière m'a décidé à faire ce voyage en m'assurant que nous trouverions bien à vivre au jour le jour ; nous sommes partis de Paris sans un sou, et jusqu'à présent nous nous sommes très-bien tirés d'affaire.

— C'est sans doute mademoiselle qui tient la bourse.

— Notre bourse, interrompit la dame en riant, se trouve dans les poches de nos amis.

— Je trouve fort naturel, mademoiselle, que vous en

ayez par toute la terre; croyez-bien qu'à ce titre je vous ouvrirais la mienne, mais malheureusement je ne suis pas riche.

Nous en étions là, quand l'entrée d'un certain Bomback, de Hambourg, que ses dettes avaient chassé d'Angleterre, où il était établi, interrompit notre conversation. Ce Bomback s'était fait une certaine existence à Saint-Pétersbourg : il occupait un poste militaire assez élevé; il tenait grande maison, et, comme il aimait le jeu, les femmes et la table, je jugeai que c'était une connaissance toute trouvée pour ces étranges voyageurs qui avaient leurs bourses dans la poche de leurs amis. Bomback prit feu sur-le-champ pour la dame et n'en fut pas mal accueilli; au bout d'un quart d'heure, offre et acceptation de diner pour le lendemain. Zaïre et moi, nous étions aussi de la partie. J'aurais préféré la laisser à la maison, mais, à mon retour, j'aurais eu pour trois heures de cris, de larmes et de convulsions, ce qui me mettait dans la nécessité de recourir à quelque expédient violent pour l'apaiser; c'était le seul moyen de la convaincre de ma constance; au moyen de quelques coups de bâton appliqués à propos, elle redevenait tendre et soumise, et notre réconciliation était scellée par la fête de l'amour.

Ce jour-là, je me sentais moins brave et j'emmenai Zaïre. Notre partie fut tout à fait amusante; Bomback captiva l'aventurière, Crève-cœur était en goguette, je bus fort raisonnablement, et Zaïre se tint constamment sur mes genoux. Le lendemain, nouvelle partie, mais cette fois je défendis à Zaïre de m'accompagner. Je savais que Bomback traitait des officiers russes et j'étais capable de devenir jaloux : le moyen d'entendre ce qu'ils pourraient dire à Zaïre dans leur langue!... Lorsque j'arrivai chez Bomback, Crève-cœur et Larivière étaient déjà à table avec les officiers russes, les deux frères Lunin, aujourd'hui généraux-majors; c'étaient alors deux simples cadets. Le plus jeune, blond, délicat et joli comme une demoiselle, passait pour l'ami intime de M. de Teploff, secrétaire du cabinet; on dit qu'il s'était acquis cette

amitié fructueuse au moyen de quelques petites complaisances. Je pris place à ses côtés, et il me prodigua tant de tendresse que je le pris pour une fille déguisée. Comme je lui manifestais mes soupçons à cet égard, il voulut me donner sur-le-champ des preuves du contraire. Malgré ma répugnance et le dépit visible de Larivière, le jeune fou passa outre et nous étala ses singuliers charmes. Vers le soir, parurent d'autres convives et on dressa un pharaon. A onze heures du soir on jouait encore, et Bomback avait tout perdu. Alors commença une orgie dont j'épargnerai la description au lecteur. Larivière tint tête à Bomback et aux officiers; Crève-cœur et moi, nous gardâmes seuls toute notre innocence. Notre conduite fut celle de deux vieillards vertueux qui jetteraient un regard philosophique et dédaigneux sur les emportements d'une ardente jeunesse.

En entrant chez moi, aussi chaste qu'à ma sortie, je n'ai que le temps d'échapper au choc d'une bouteille lancée par le bras de Zaïre, qui, se laissant tomber à la renverse, se roule dans d'affreuses convulsions et frappe la terre avec sa tête. Je cours à elle, je la prends dans mes bras et appelle du monde à mon aide: j'étais convaincu qu'elle était devenue folle. Cependant sa folie prend une autre direction, elle me charge d'invectives et me jette au visage un jeu de cartes où elle vient de lire, dit-elle, l'infidélité dont je me suis rendu coupable à son égard. Elle me signale et m'explique, par la combinaison des figures, mes prétendus égarements les plus grands; rien n'y manque: Larivière, les convives, le lit, les épisodes bachiques et autres, tout y est, jusqu'aux attitudes qu'elle reproduit, tout cela est exact et vivant dans l'imagination de la pauvre Zaïre. Pour toute réponse, je m'empare des cartes que je jette au feu, et signifie à la petite qu'il m'est impossible de rester plus longtemps avec elle, puisqu'elle veut me tuer. J'avoue avoir passé la nuit chez Bomback et en société de Larivière, mais je nie les excès qu'elle me reproche; c'était la vérité. Là-dessus, je me mets au

lit et me voilà endormi. A mon réveil, je la trouve pleurant à mon chevet, implorant sa grâce; alors ma colère s'évanouit et je lui donne ces sortes de témoignages d'affection qui plaisent tant aux femmes.

Deux jours après cette scène, je partis pour Moscou en compagnie de la petite. Ce voyage la mit au comble de la joie. Je crois avoir inspiré à cette jeune fille une véritable passion, et voici pourquoi: d'abord, parce que je la faisais manger à ma table, procédé qui la toucha; ensuite, parce que je la conduisais de temps en temps dans sa famille, autre procédé que les maîtres ici ont rarement avec leurs esclaves; et enfin, s'il faut le dire, parce que je lui donnais des coups de bâton, procédé généralement suivi en Russie, mais qu'on applique à tort et à travers; l'usage, défectueux dans son application, est excellent ici en principe parce qu'il est nécessaire. On n'obtient rien des Russes par la raison, qu'ils semblent incapables de comprendre; les paroles ne servent à rien, les horions font tout. Un esclave battu ne manque pas de dire: « Mon maître pouvait me chasser, il ne l'a pas fait: preuve qu'il veut me garder, qu'il m'aime; par conséquent, mon devoir est de l'aimer et de le bien servir. » Cela me rappelle que j'avais à mon service un Cosaque parlant français. Quelquefois il buvait trop d'eau-de-vie, et je lui faisais des remontrances. Un ami me dit: — « Faites-y bien attention, vous ne battez pas votre domestique, il vous battra. » C'est ce qui arriva, ou peu s'en faut. Un jour qu'il était complètement ivre, je le traitai durement en paroles et le menaçais du geste. Aussitôt il prend un bâton et se précipite sur moi; ce malheureux m'aurait atteint si je ne l'eusse renversé. Cet esclave russe si doux et si soumis devient terrible dans l'ivresse. Un verre d'eau-de-vie le rend bête fauve. Voilà le vice de ce peuple: il boit trop; vice excusable, car le climat en fait une nécessité. Un cocher en faction vers le soir à la porte de ses maîtres a recours à l'eau-de-vie pour se soustraire à la rigueur du froid; le premier verre

appelle et provoque l'autre, si bien qu'à la longue le remède devient pire que le mal, et si le cocher s'endort c'est pour ne plus se réveiller. Des étrangers ont perdu ici soit le nez, soit l'oreille, ou même un morceau de la joue, gelés subitement. Un matin, pendant que je me rendais à Péterhof, je rencontre un Russe qui, tout à coup, après avoir ramassé de la neige, se précipite sur moi et m'étreignant avec force se met à me frotter l'oreille gauche. Dans le premier moment je m'étais mis en défense, mais heureusement je compris le motif d'humanité qui le faisait agir. Effectivement, mon oreille commençait à geler, le brave homme s'en était aperçu aux taches blanchâtres de la partie menacée de congélation.

Quelque temps avant mon départ pour Moscou, l'impératrice chargea son architecte Rinaldi de construire, sur la place du Palais, un vaste amphithéâtre en bois dont je vis lever le plan. Sa Majesté avait l'intention de donner un carrousel où brillerait la fleur des guerriers de son empire. Tous les sujets de la souveraine étaient conviés à cette fête, qui n'eut pas lieu : le mauvais temps la rendit impossible. Il avait été stipulé dans le programme que le carrousel aurait lieu au premier beau jour, mais ce beau jour n'arriva pas : et de fait, une matinée sans pluie, vent ou neige, est excessivement rare à Saint-Pétersbourg. En Italie, nous comptons sur le beau temps ; en Russie, il faut compter sur le mauvais. Aussi, suis-je toujours tenté de rire quand je rencontre des voyageurs russes qui parlent avec complaisance du ciel pur de leur pays. Singulier ciel, que, pour mon compte, je n'ai jamais aperçu, si ce n'est sous la forme d'un brouillard grisâtre vomissant d'épais flocons de neige. Mais il est temps de parler de ma course à Moscou.

Nous quittâmes Pétersbourg un soir, c'est du moins ce qu'un coup de canon nous apprit ; sans cela nous ne l'aurions pas cru, car nous étions à la fin de mai, et à cette époque de l'année la nuit a cessé à Saint-Pétersbourg. On peut y lire une lettre à minuit sans le secours d'une bougie. C'est admirable, n'est-ce pas ? J'y consens,

mais cela devient ennuyeux. La plaisanterie est mauvaise, parce qu'elle est trop longue. Qui est-ce qui résisterait à un jour non interrompu de sept semaines? Mais j'oublie toujours mon voyage à Moscou.

J'avais loué un cocher et six chevaux, moyennant quatre-vingts roubles. Bon marché, si l'on songe que la course était de soixante-douze werstes ou environ cinq cents lieues d'Italie. A Nowogorod, où nous mîmes pied à terre, je m'aperçus que mon cocher était fort triste. Je l'interroge, il me répond qu'un de ses chevaux ne veut pas manger et que vraisemblablement il faudra faire le sacrifice de mon voyage. Je l'accompagne dans l'écurie; et, en effet, le pauvre animal, immobile et la tête baissée, ne donnait pas signe de vie. Mon cocher lui adresse un sermon et le prie dans les termes les plus affectueux de vouloir bien consentir à manger; puis il se met à le caresser, il lui prend la tête, le baise sur les naseaux: l'animal fait la sourde oreille. Alors, mon homme de pleurer à chaudes larmes, et moi de pouffer de rire, car je voyais clairement que l'intention du sensible cocher était de toucher le cheval par le spectacle de son affliction. Au bout d'un quart d'heure nous n'étions pas plus avancés, et mon cocher ne pouvait plus pleurer. Alors il change les moyens de persuasion: tout à l'heure les larmes le suffoquaient, maintenant la colère l'opresse; il prodigue au malheureux coursier les épithètes de paresseux, d'entêté, etc., et le trainant au dehors de l'écurie, il l'attache à un poteau, s'arme d'un bâton et commence à frapper sur l'animal comme sur un mur. Cela fait, il le reconduit à l'écurie et lui offre à manger. L'animal accepte, et voilà la paix faite et mon voyage assuré. Il n'y a qu'en Russie que la vertu du bâton opère de tels prodiges. Aujourd'hui, m'assure-t-on, Martin-Bâton n'est plus aussi habile: les Russes y croient moins, pour leur malheur; ils se laissent aller aux habitudes françaises, ils déchoient. Qu'ils y prennent garde! les voilà bien loin du bon temps de Pierre le Grand, où les coups de bâton s'administraient méthodiquement et par voie hiérarchique.

Le colonel recevait le knout du général et l'administrait au capitaine, lequel le rendait à son lieutenant, qui, à son tour, en gratifiait le caporal; le soldat seul n'avait personne à qui le rendre, mais, par compensation, il pouvait le recevoir de tout le monde.

A Moscou, je descendis dans une bonne auberge. Après le diner, l'essentiel pour moi après une longue course, je pris une voiture de place et je courus remettre les quatre ou cinq lettres de recommandation que je tenais de différentes personnes. Les intervalles de ces visites me permirent de faire voir Moscou à ma petite Zaire; elle était fort curieuse, et le moindre monument l'émerveillait. Je ne me rappelle guère qu'une circonstance de cette promenade, c'est que le fracas des cloches, sonnait à grandes volées, me brisait le tympan. Le lendemain on me rendit toutes les visites que j'avais faites la veille. Chacun voulait m'avoir à diner avec ma pupille. M. de Demidoff surtout se montra fort empressé auprès d'elle et de moi. Je dois dire que la petite ne négligea rien pour justifier cet empressement. Dans toutes les sociétés où je la conduisis, c'était le même chorus d'éloges sur son aisance, ses grâces et sa beauté. Je voyais avec plaisir qu'on s'inquiétait fort peu de savoir si elle était réellement ma pupille ou simplement ma maîtresse et ma servante. Sous ce rapport, les Russes sont les gens du monde les plus accommodants, et leur philosophie pratique est digne des peuples les mieux civilisés.

On n'a pas vu la Russie tant qu'on n'a pas vu Moscou, et quiconque n'a connu que les Russes de Saint-Pétersbourg ne connaît pas les Russes de la vraie Russie. Les habitants de la nouvelle capitale sont regardés ici comme des étrangers. La véritable capitale des Russes sera longtemps encore la sainte Moscou, Saint-Pétersbourg est en horreur à plus d'un vieux Moscovite, qui, dans l'occasion, formulerait volontiers contre elle la sentence de Caton romain au sujet de Carthage. Les deux villes ne sont pas seulement rivales par leur situation et par leur destination, d'autres motifs les rendent ennemies, motifs reli-

gieux et politiques. Moscou tient au passé : c'est la ville des traditions et des souvenirs, la ville des czars, fille de l'Asie et fort surprise de se trouver en Europe. J'ai découvert ce caractère partout ici, et il donne à la ville une physionomie unique. En huit jours j'avais tout vu, les églises, les monuments, les fabriques, les bibliothèques, fort mal garnies, car une population qui prétend rester stationnaire ne saurait aimer les livres. Quant à la société, elle me parut plus convenable et plus véritablement civilisée que celle de Saint-Pétersbourg. Les dames moscovites surtout sont fort aimables ; elles ont mis à la mode un usage qu'on pourrait introduire dans d'autres pays : c'est qu'il suffit à un étranger de leur baiser la main pour qu'elles lui offrent aussitôt leur bouche. On ne se figure pas le nombre de jolies mains que je m'empressai de baiser pendant la première semaine de mon séjour. A table le service se fait gauchement et sans ordre ; mais ces tables sont chargées avec profusion. C'est la seule ville du monde où les personnes riches tiennent véritablement table ouverte. Pas n'est besoin d'être invité par le maître de la maison pour prendre part à son repas, il suffit d'en être connu. Il arrive souvent aussi qu'un ami de la maison amène plusieurs personnes de sa connaissance : on leur fait le même accueil qu'aux autres. Arrive-t-on la nappe enlevée, un autre diner vous est servi à l'instant. Il n'y a pas d'exemple qu'un Russe ait jamais dit : « Vous arrivez trop tard ; » il est incapable d'une pareille impolitesse. On fait la cuisine à toute heure dans Moscou. Les cuisiniers des maisons particulières y sont aussi occupés que les traiteurs de Paris, et les maîtres de maison poussent si loin le sentiment des convenances, qu'ils se regardent comme obligés de faire honneur, tant bien que mal, à tous ces repas, qui souvent se succèdent sans interruption jusqu'à la nuit. Je ne tiendrai jamais maison à Moscou : ma bourse et ma santé seraient trop aventurées.

Les Russes sont le peuple le plus gourmand et le plus superstitieux de la terre. Saint Nicolas, leur patron, reçoit ici plus de genuflexions et de prières que tous les autres

saints du calendrier à les prendre ensemble. Un Russe ne prie pas Dieu; c'est saint Nicolas qu'il adore et qu'il charge de sa demande. Son image est partout ici; je l'ai vue dans les salles à manger des Moscovites, dans leurs cuisines et même tout autre part; c'est leur dieu lare. Un étranger, en arrivant dans une maison, doit adresser son compliment à l'image du saint avant de le faire au maître de l'endroit.

J'ai vu des Moscovites, à leur entrée dans une pièce où, par un grand hasard, la sainte image ne se trouvait pas, parcourir d'autres pièces pour en trouver un échantillon. Il y a du paganisme au fond de toutes ces habitudes, ainsi qu'au fond de toutes les religions portées à l'excès. Le plus plaisant contraste, c'est que la langue moscovite est un dialecte purement tartare, tandis que la liturgie est grecque; de sorte que les fidèles débitent, leur vie durant, un tas d'oraisons et de prières dont ils ne comprennent pas le premier mot. Une traduction en regard serait regardée comme œuvre impie; c'est le clergé qui leur inculque cela pour conserver son pouvoir et en abuser.

La première nouvelle que j'appris à mon retour à Saint-Pétersbourg, ce fut la fuite de Bomback et son arrestation à Mittau. Le pauvre diable était en prison; son affaire était grave, puisqu'il s'agissait de désertion. Cependant on lui laissa la vie et même son emploi; mais il fut condamné à tenir perpétuellement garnison au Kamtschatka. Quant à Crève-cœur et à sa maîtresse Larivière, ils avaient disparu avec la bourse de leurs amis dans la poche. Je sus aussi que le prince Charles de Courlande était en ville: j'allai lui faire ma visite. Il habitait chez M. Demidoff, qui, possesseur des plus riches mines de fer de la Russie, s'était fait construire une maison tout entière rien qu'avec ce minerai. Murailles, portes, escaliers, fenêtres, toitures, plafonds et planchers, du fer! De la sorte, il n'avait rien à redouter d'un incendie. Son pis-aller était d'être cuit et non réduit en cendres. Le prince de Courlande avait sa maîtresse à ses trousses; il lui cherchait partout un mari, mais la dame n'en trouvait

nulle part. Je la vis, et elle me fatigua tellement de ses lamentations, que je me promis bien de ne jamais remettre les pieds chez elle. La pire espèce de femmes, c'est la maussade; la pédante ne vient qu'après. Je présentai Zaïre au prince, qui en fut enchanté. Mon exemple aurait bien dû lui apprendre sur quel pied il faut tenir sa maîtresse; mais c'était un de ces hommes qui ne sont satisfaits qu'autant qu'ils ont fait du lien le plus doux un ennui et un tourment. Je moralise ici comme un homme heureux : on me croyait tel, c'est toujours quelque chose; la vérité, c'est que je ne l'étais pas. Depuis ma captivité dans les Plombs, j'étais sujet aux hémorroïdes; j'en souffrais régulièrement tous les trois mois. Cela devint tout à fait sérieux à Saint-Pétersbourg. Je consultai un médecin, vénérable octogénaire, qui me persuada que j'avais une fistule. Un autre, plus jeune et d'humeur moins sombre, m'assura que je guérirais avec le temps et par les moyens naturels, sans qu'il fût nécessaire que je recourusse à une opération : pour tout remède il me prescrivit de boire en abondance des eaux de la Néva, dont la vertu purgative est célèbre. Il me cita des cures merveilleuses dues uniquement à cette boisson. J'aurais vraiment souhaité qu'il pût dire vrai en me citant. Tout en observant un régime fort sévère, je cédaï de temps en temps à ma vieille habitude, celle de faire honneur à un bon diner.

Durant mon séjour ici, j'eus l'occasion de voir combien les livres français étaient recherchés par les Russes lettrés ou qui se piquaient de l'être. Quand je dis les livres français, j'entends ceux de Voltaire, qui, pour les Moscovites, étaient toute la littérature française. Le grand écrivain venait de faire hommage à l'impératrice de sa *Philosophie de l'Histoire*, qu'il prétendait avoir écrite tout exprès pour Catherine. Un mois après, trois mille exemplaires de cet ouvrage furent publiés en Russie; en moins de huit jours l'édition fut épuisée. Tout Russe lisant le français portait le livre dans sa poche, c'était son catéchisme et son bréviaire. Les personnes distinguées ne parlaient que de Voltaire et ne juraient que par lui; après

l'avoir lu, ces personnes se regardaient comme possédant la science infuse, à peu près comme leur maître. Pour posséder la science et la sagesse de Voltaire, leur disais-je souvent, il vaudrait mieux lire les ouvrages où il a puisé la sienne, ce serait le moyen de mieux apprécier l'une et l'autre. Mais je m'adressais à des sourds : le patriarche était à leurs yeux l'alpha et l'oméga de toute science et de toute sagesse. Les Russes de ce temps-là me rappelèrent un mot très-fin d'un illustre prélat de Rome ; il me disait : « Gardez-vous de discuter jamais avec un homme qui n'a jamais lu qu'un seul livre. » Je regardai donc, impassible, passer ce torrent d'admiration.

Mais il est temps que j'en vienne au récit de mon entrevue avec l'impératrice. Le comte Païin, gouverneur du prince Paul, l'héritier présomptif de la couronne, me demandant un jour si mon intention était de quitter Pétersbourg sans avoir vu l'impératrice, je lui répondis que je regrettais beaucoup d'être privé de ce bonheur, faute de quelqu'un qui voulût bien me présenter. Aussitôt le prince m'indiqua le jardin d'été, où S. M. avait pour habitude de se promener le matin.

— Mais comment et à quel titre l'aborder ?

— Vous n'en avez pas besoin.

— Je suis un inconnu pour l'impératrice...

— Vous vous trompez ; elle vous a vu et même distingué.

— Dans tous les cas, je n'oserais aborder Sa Majesté sans une assistance quelconque.

— Je serai là.

Le prince arrêta avec moi l'heure et le jour. Je me promenai seul en contemplant la décoration des jardins. Les allées étaient bordées d'une foule de statues d'un travail pitoyable. C'étaient des Apollons bossus, des Vénus maigres et chétives, des Amours taillés sur le patron de soldats aux gardes. Rien de plus risible que la confusion qu'on avait faite des noms de la mythologie et de l'histoire. Je me souviens d'une petite et laide figure riante qu'on avait nommée Héraclite, et d'un autre visage en

pleurs appelé Démocrite. Un vieillard, porteur d'une longue barbe, était intitulé Sapho; une vieille femme s'appelait Avicenne; deux jeunes gens se caressant innocemment, c'étaient Philémon et Baucis. Je fis trêve aux éclats de ma belle humeur pour m'avancer vers l'impératrice. Elle était précédée d'Orloff, suivie de plusieurs dames. Le comte Panin était à ses côtés. Après les premiers compliments, elle me demanda mon avis sur la décoration du jardin. Je lui répétais à ce sujet ce que j'avais dit déjà au roi de Prusse qui me faisait la même question.

— Quant aux inscriptions, ajoutai-je, on les a placées pour tromper les ignorants et pour l'amusement de ceux qui ont quelque connaissance de l'histoire.

— Inscriptions et personnages, tout cela ne vaut rien. On s'est moqué de ma pauvre tante. J'espère que vous aurez pu voir en Russie des choses moins ridicules que ces statues.

— Madame, ce qui peut exciter le rire dans vos États est loin de pouvoir être comparé à tout ce qui y fait l'admiration des étrangers.

Dans la conversation j'eus l'occasion de nommer le roi de Prusse et d'en faire l'éloge. Elle voulut bien m'engager à lui répéter les entretiens que j'avais eus avec lui. Je contai tout. Il était question alors d'une fête que l'impératrice voulait donner, celle-là même dont j'ai parlé et que le mauvais temps avait fait ajourner. Il s'agissait d'un tournoi où paraîtraient les guerriers les plus distingués de son empire. Catherine me demanda si de pareilles fêtes étaient d'usage dans ma patrie.

— Certainement, et d'autant plus que le climat de Venise se prête à ces sortes de réjouissances; les beaux jours y sont aussi communs qu'ils sont rares ici, bien que les voyageurs trouvent ici l'année plus jeune que partout ailleurs.

— C'est vrai, la vôtre a onze jours de plus.

— Ne serait-ce pas, repris-je aussitôt, une innovation digne de Votre Majesté que celle qui introduirait le calen-

drier grégorien dans vos vastes États? Votre Majesté n'ignore pas que tous les pays l'ont adopté. L'Angleterre elle-même a retranché depuis quatorze ans les onze derniers jours de février, opération qui a déjà rapporté à son gouvernement plusieurs millions. Les autres pays de l'Europe voient avec surprise l'ancien style prévaloir encore dans un empire dont le souverain est en même temps le chef de l'Église, et où il y a une académie des sciences. On veut croire que Pierre le Grand, qui a fixé le commencement de l'année au premier janvier, eût aussi aboli le vieux style s'il ne se fût pas vu dans l'obligation de suivre l'exemple de l'Angleterre, qui absorbait à elle seule le commerce de ses États.

— Et puis, interrompit l'impératrice, Pierre n'était pas un savant.

— Il était bien plus, madame, c'était un homme d'un grand esprit, d'un génie extraordinaire. Quel tact dans les affaires! quelle dextérité pour les conduire! quelle décision! quelle audace! Il a réussi dans toutes ses entreprises parce qu'il avait l'esprit qui fait éviter les fautes et la force nécessaire pour corriger les abus.

J'en étais encore au panégyrique et déjà Catherine m'avait tourné le dos. Je pensai qu'elle n'entendait pas sans quelque secret déplaisir les éloges prodigués à son prédécesseur. Inquiet de la manière dont cet entretien s'était rompu, je tâtai le comte Panin, qui m'assura que j'avais beaucoup plu à Sa Majesté et qu'elle s'informait tous les jours de moi. Il me conseilla de profiter des occasions qui la mettraient sur mon chemin. D'ailleurs, ajouta-t-il, comme vous lui convenez, il est certain qu'elle vous fera mander, et, pour peu que vous lui témoigniez le désir d'avoir de l'emploi ici, vous en obtiendrez. Sans trop savoir quel emploi pourrait me convenir dans un pays dont le séjour me souriait peu, je fus flatté d'apprendre que l'impératrice avait pris de ma personne une opinion favorable, sans compter que j'étais ravi d'avoir un libre accès à la cour. J'usai donc largement du privilège de m'y présenter: je ne manquai pas d'aller chaque matin

faire un tour de promenade dans les jardins de Sa Majesté. Un beau jour nous nous y trouvâmes face à face. Je raconterai tout à l'heure le nouvel entretien que nous eûmes ensemble; mais qu'on me permette auparavant de mentionner un petit voyage que je fis alors aux environs de Pétersbourg.

C'était au sujet d'une grande revue de l'infanterie, à laquelle toute la cour assista. Les logements ayant été retenus à l'avance pour les principaux officiers et les dames de la cour, il était fort difficile de se procurer un lieu habitable à trois milles à la ronde. Le village le plus pauvre des pays de l'Occident de l'Europe est une merveille, comparé aux villages russes. Ce sont des bouges et des étables dont le moindre inconvénient est la malpropreté. Je m'avisai donc d'élire domicile dans ma voiture, dont je ne sortis plus : domicile ambulante qui avait cet avantage, c'est que je pouvais me faire voiturer sur toutes les parties du camp et ne rien perdre des curiosités du spectacle. La fête dura trois jours; il y eut une petite guerre, on tira des feux d'artifice, un fort sauta en l'air; éruption qui coûta la vie à plusieurs soldats, mais qui ne causa pas grande émotion, parce qu'on s'y attendait. J'avais emmené Zaïre avec moi, et je m'assurai à différentes reprises que la voiture était faite précisément pour s'y trouver on ne peut mieux avec une maîtresse. Dans ma dormeuse large et spacieuse, je recevais des visites : j'ai eu quelquefois cinq visites dans ce salon improvisé. Les compliments m'arrivaient de tous les côtés au sujet du contenant et du contenu. Le prince Doubskin me proposa d'acheter l'un et l'autre. La vanité m'empêcha de céder la voiture, et l'attachement véritable que je portais à Zaïre ne fut pas assez grand pour m'imposer le sacrifice de ma maîtresse : Zaïre faisait les honneurs avec une grâce charmante; elle tenait le dé de la conversation, parlant sa langue maternelle avec une pureté extrême, langue que je n'ai jamais pu apprendre et dont Jean-Jacques a dit (l'ignorant grand homme!) que c'était un jargon tiré du grec. La langue russe, au contraire, est un

idiome à peu près primitif, né dans les profondeurs de l'Orient. J'ai toujours pensé qu'un savant orientaliste parviendrait par induction à en trouver les éléments.

Après cette excursion, je reprends l'histoire de mes entrevues avec l'impératrice. La manière dont elle m'aborda me flatta infiniment.

— Ce que vous avez désiré pour l'honneur de la Russie est déjà fait, me dit-elle : à dater d'aujourd'hui, toutes les lettres que nous adresserons à l'étranger, ainsi que les actes publics qui peuvent intéresser l'histoire, porteront les deux dates écrites l'une sur l'autre.

— J'observerai à Votre Majesté que le vieux style avance de onze jours seulement sur le nouveau, et qu'à la fin de ce siècle vous trouverez une différence en plus. Que ferez-vous de cet excédant ?

— J'ai tout prévu. La dernière année du siècle, qui, d'après la réforme grégorienne, n'est pas bissextile dans les autres pays, ne l'est pas davantage chez nous. En outre l'erreur comporte onze jours, qui correspondent précisément au nombre dont on augmente annuellement les épactes ; ce qui nous autorise à dire que vos épactes sont comme les nôtres, avec la seule différence d'une année. Au sujet de la fête de Pâques, nous vous laissons dire. Vous avez fixé l'équinoxe au 2 mars et nous au 10, mais sous ce rapport les astronomes ne vous apprennent pas plus que nous... Vous avez tantôt raison et tantôt tort : car la date de l'équinoxe est mobile, elle arrive un, deux et même trois jours plus tôt ou plus tard... Vous voyez même que vous ne vous accordez pas invariablement avec les juifs, qui ont conservé l'*embolisme*.

J'étais stupéfait. Je me disais intérieurement : — Voilà un cours complet d'astronomie. Je cherchai des objections, et je lui dis :

— Je ne puis qu'admirer les paroles de Sa Majesté, mais la fête de Noël ?

— Je vous attendais là, Rome a raison, et vous voulez m'objecter qu'elle n'est pas fêtée au solstice, comme elle doit l'être. A mes yeux l'objection a peu de poids ; d'ail-

leurs, la justice et la politique m'obligent à maintenir cette petite irrégularité. Je ne peux pas, en rayant onze jours du calendrier, faire perdre à trois millions d'individus et à moi la première le jour anniversaire de leur naissance et celui de leur patron. Qui sait ! on dirait peut-être que j'ai rogné de onze jours la vie humaine. On ne manquerait pas, enfin, de me regarder comme une athée et de dire que j'annule les décisions du concile de Nicée.

L'argument était sans réplique. On comprend qu'il n'y avait pas moyen de contester l'infailibilité du concile de Nicée. A mesure que l'impératrice parlait, mon admiration avait été d'abord s'accroissant ; mais bientôt je m'aperçus qu'elle récitait tout ceci comme une leçon, et que, s'il fallait l'admirer, c'était uniquement pour sa mémoire. Effectivement, je sus le lendemain que la grande Catherine avait en poche un petit traité d'astronomie, au moyen duquel elle pouvait faire de l'érudition tout à son aise. Du reste elle exprimait ses opinions, qui lui étaient soufflées en toutes choses, avec une modération exemplaire : elle cherchait l'effet pour elle-même et non pour ce qu'elle disait. Née indocile et capricieuse, elle s'était fait une loi de conserver une parfaite égalité d'humeur, habitude difficile à contracter et qui lui avait coûté beaucoup. A l'époque où je la vis, Catherine était jeune encore, grande, d'un embonpoint allant à l'obésité, blanche, l'air ouvert, la figure noble ; elle était regardée comme décidément belle par ceux-là seulement qui ne tiennent pas à la régularité des traits et à l'harmonie de toutes les parties du visage. Je fus extrêmement touché de sa bonté, qui lui attirait de tous côtés cette confiance si nécessaire aux souverains et que repoussaient l'aspect et la sévérité de son voisin, le roi de Prusse. Quand on examine la vie de Frédéric, on admire le monarque pour le grand courage qu'il déploya dans toutes ses guerres, mais on se persuade bientôt qu'il eût succombé sans le secours de la fortune et qu'elle est pour beaucoup dans ses succès. Frédéric donna beaucoup au hasard ; ce fut un joueur hardi au moins autant qu'habile. Ouvrez, au contraire, l'his-

toire de Catherine, et vous verrez qu'elle a peu compté sur les succès enlevés, qu'elle a exécuté des entreprises qu'avant elle l'Europe considérait comme impossibles, et qu'elle semble n'avoir mis son orgueil qu'à persuader à tous que cela lui était facile.

L'impératrice me parlait sans cesse du calendrier. Cela n'avancait guère mes affaires. Je résolus de me présenter à elle une fois encore, comptant bien entamer un autre sujet. Me voilà donc à Czarnokovo. Dès qu'elle m'aperçoit, elle me fait signe d'approcher.

— A propos, me dit-elle, j'ai oublié de vous demander si vous aviez encore quelque objection contre ma réforme.

— Toujours au sujet du calendrier ?

— Toujours.

— Je répondrai à Votre Majesté que le réformateur a reconnu lui-même une petite erreur, mais qu'elle est si peu sensible que ce ne sera guère que dans huit ou neuf mille ans qu'il deviendra nécessaire d'y remédier.

— Mes calculs concordent avec les vôtres ; s'ils sont justes, le pape Grégoire VII a eu tort de convenir de l'erreur, car le législateur ne doit soupçonner ni faiblesse ni impuissance. N'est-il pas risible de penser que, si le réformateur n'eût pas supprimé l'année bissextile à la fin du siècle, le monde aurait eu dans cinquante mille ans une année de plus ; tandis que, pendant cette période, l'équinoxe aurait parcouru cent trente fois environ tous les jours de l'année et que la fête de Noël serait arrivée dix à douze mille fois au beau milieu de l'été ! Le successeur de saint Pierre, comme on l'appelle, a trouvé parmi les fidèles de son Église une facilité qu'il n'aurait pu se flatter d'obtenir ici, où l'on est cramponné aux vieux usages.

— Je ne doute pas que la volonté de Votre Majesté n'eût triomphé de tous les obstacles.

— Je le veux croire, mais quelle désolation parmi les membres de mon clergé si je l'avais contraint d'effacer de son calendrier une centaine de saints dont les noms sont intercalés dans les onze derniers jours ! Vous autres ca-

tholiques romains, vous n'avez qu'un saint pour chaque jour de l'année; pour nous, nous en avons dix ou douze. Vous observerez, en outre, que les États les plus anciens tiennent obstinément à leurs institutions primitives; le peuple a raison de les croire bonnes, puisqu'on ne les change jamais. A ce sujet, je suis loin de désapprouver l'usage de votre patrie, qui commence l'année au 1^{er} mars: c'est un signe d'antiquité pour elle. Mais cela n'occasionne-t-il aucune confusion?

— Aucune: au moyen des deux lettres que nous ajoutons à la date pendant les mois de janvier et de février, le malentendu est impossible.

— On dit aussi que vous ne partagez pas en deux fois douze les vingt-quatre heures du jour.

— Effectivement, nos jours datent du commencement de la nuit!

— C'est bizarre! et, si vous trouvez ce moyen commode, il me paraît fort gênant.

— Votre Majesté me permettra de croire notre usage préférable au vôtre: nous n'avons pas besoin de tirer le canon pour prévenir que le soleil va se coucher.

— A la bonne heure, mais nous pouvons opposer un grand avantage à cet inconvénient: c'est de savoir avec certitude qu'il est midi ou minuit quand l'aiguille de nos horloges marque douze heures.

Après cette conversation scientifique, elle me parla des autres usages de Venise, et, entre autres, des jeux de hasard et de la loterie.

— On a voulu, me dit-elle, me faire instituer une loterie dans mes États; j'y ai consenti, mais à condition que la mise ne saurait être au-dessous d'un rouble, afin de ménager la bourse du pauvre, qui, ne sachant pas les finesses du jeu et l'appât trompeur qu'il présente se serait toujours figuré qu'un terne est facile à gagner.

Tel est le dernier entretien que j'eus avec la grande Catherine, souveraine incomparable, que je n'oublierai jamais.

CHAPITRE VI.

La Valville. — Comment je quitte Zaïre. — Arrivée à Varsovie. — Le roi Stanislas-Auguste. — Brouille de la Binetti et de la Cataï. — Ses suites. — Mon duel avec Branicki. — Notre réconciliation. — Je reçois l'ordre de quitter Varsovie. — Départ avec une inconnue.

Si la lecture de ces Mémoires intéresse quelque peu le lecteur, il voudra savoir sans doute comment et dans quelles circonstances je me débarrassai de Zaïre, dont il pressent que je suis déjà fatigué. L'histoire de cette séparation, qui ne donna lieu à aucune scène tragique, ainsi que j'aurais pu le craindre, ressortira d'une autre histoire que je vais raconter. On devine que Zaïre ne pouvait être dépossédée de mes affections que par le fait d'une autre femme. Voici comment il se passa.

J'étais un soir à la Comédie-Française de Saint-Pétersbourg. Seul dans une grande loge, je m'ennuyais passablement du spectacle, quand j'aperçus aux secondes loges une fort jolie dame, personne auprès d'elle : l'occasion me parut tentante et me voilà parti. Aussitôt entré et assis aux côtés de l'inconnue, je lui adresse la parole. Nous parlons de la pièce, du jeu des acteurs ; la conversation s'engage et s'anime, on me répond avec esprit. Cette dame s'exprimait en français avec une extrême pureté, chose assez rare parmi les dames russes, et sur l'observation que je lui en fis :

— Je suis Parisienne, me répondit-elle ; mon nom de guerre est Valville.

— Je n'ai pas encore eu le plaisir de vous applaudir à la scène.

— Rien d'étonnant, je suis ici depuis un mois à peine, et je n'ai joué qu'une seule fois dans *les Folies amoureuses*.

— Le rôle d'Agnès ?

— Celui de la soubrette.

— Une seule fois, dites-vous ; pourquoi cela ?

— Parce que je n'ai pas eu le bonheur de plaire à l'impératrice.

— L'impératrice est difficile, ce qui parfois la rend injuste. Vous en appellerez sans doute d'un jugement précipité ?

— Jamais. Cependant j'étais engagée pour l'année, mais on me payera cent roubles pour le mois, et à l'expiration de ce terme j'aurai mon passe-port et mes frais de voyage.

— Voilà qui excuse un peu l'impératrice ; je suis persuadé qu'en vous traitant ainsi, Sa Majesté s'imagine vous accorder une grâce.

— Et ce n'en est pas une, car cette inaction forcée me coûte plus qu'elle ne me vaut : j'oublie mon métier avant d'avoir fini de l'apprendre.

— Si votre modestie ne vous abuse pas sur ce point, il faut réclamer.

— Certainement, mais le moyen d'avoir une audience ?

— C'est de la demander.

— On ne me l'accordera pas.

— Avec de si beaux yeux, n'avez-vous pas quelque chevalier bien en cour qui vous appuie ?

— Aucun.

— Vous n'avez pas d'amant ?

— Non.

— C'est à peine croyable.

Je voulus *battre le fer* tandis qu'il était chaud, et le lendemain j'envoyai à la demoiselle un billet assez cavalier.

« Je désire vivement, lui disais-je, faire plus ample connaissance ; veuillez donc accepter à souper sans cérémonie. Je ne sais pas si vous êtes en disposition de partager la véritable passion que vous m'inspirez, et je souffrirai, sans espoir de les voir adoucir, les tourments que vous me causez. Je compte partir dans quelques semaines pour Varsovie, et je vous offre dans ma dormeuse une place qui ne vous coûtera que l'ennui de m'avoir à vos côtés. Je sais les moyens de vous procurer un passe-port. Mon domestique a l'ordre d'attendre votre réponse, que je

voudrais voir aussi positive que l'est le contenu de ce billet. »

La réponse vint bientôt ; réponse des plus convenables, par laquelle on acceptait mon souper. On me disait qu'on n'éprouvait aucun scrupule à accepter mes offres, qu'on était fâché des tourments que je paraissais endurer, et qu'on s'emploierait à les calmer ; enfin on voulait bien trouver fort agréable l'idée du voyage en tête-à-tête. La réponse, comme on voit, était aussi positive que la demande. J'avais dit : *Je propose*, on répondait : *Accepté*.

A l'heure convenue, me voilà chez la Valville. Elle était seule et m'accueillit comme une vieille connaissance. La première affaire dont elle m'entretint, ce fut de notre voyage projeté.

— Mais comment m'obtiendrez-vous la permission de quitter Saint-Pétersbourg ?

— Je ne vois pas de difficultés, et d'ailleurs voici qui les lèvera.

Et je pris place à sa table pour écrire.

— A qui vous adressez-vous ? me dit-elle.

— A l'impératrice. Écoutez un peu comment je m'y prends ; aussi bien, si vous vous rappelez ce que vous me disiez hier, c'est vous qui m'aurez dicté ce placet. J'écris donc :

« Je supplie Votre Majesté de vouloir bien considérer qu'en demeurant ici dans l'inaction j'oublierai d'autant plus promptement mon métier d'actrice que je n'ai pas encore cessé de l'apprendre ; la générosité de Votre Majesté me sera donc plutôt préjudiciable qu'utile. Aussi serais-je pénétrée d'une profonde reconnaissance pour ses bonnes grâces s'il m'était accordé de partir sur-le-champ. »

— Et vous voulez que je signe cela ?

— Pourquoi ne le signeriez-vous pas ?

— Mais on pourra croire que je renonce aux frais de voyage, et il n'est pas question du passe-port.

— Je consens à passer pour le plus sot des hommes si vous n'obtenez, outre les frais du voyage, votre traitement de l'année.

— Je ne suis pas si exigeante, et ce serait trop demander à la fois.

— Non pas; l'impératrice comprendra tout. Oh! je la connais.

— Vous êtes plus fin que moi; soit, je copierai cela tantôt; mais d'abord à table!

Après un charmant souper, fin souper digne d'une comédienne et d'un gourmet, la Valville m'accorda autre chose encore sans cérémonie. Dans un intervalle, l'idée des folies de Zaïre me passa par la tête, et je lui envoyai mon cocher avec ordre de l'informer que j'étais parti pour Cronstadt, où je passerais la nuit. Dans ma pensée, c'était donner son congé à cette pauvre fille; car je prévoyais bien qu'une fois l'amant déclaré de la Valville, il ne me serait plus possible de garder ma petite Tartare.

Je trouvai dans la Valville les qualités et les allures des véritables Parisiennes, je veux dire celles qui, jolies et ayant reçu quelque éducation, croiraient déchoir et se souiller en appartenant à plusieurs hommes. J'avais deviné sa vie avant qu'elle me l'eût racontée. C'est Clairval qui l'avait envoyée en Russie. Chargé de recruter des comédiens pour la cour de Saint-Pétersbourg, il avait persuadé à la Valville qu'elle était née *comédienne*, et qu'elle ne pouvait manquer de faire une brillante fortune sur les bords de la Néva. Ce qui nous flatte nous persuade aisément: voilà donc l'engagement signé, détermination hardie pour une jeune personne qui de sa vie n'avait paru sur un théâtre. La chute était probable, et c'est ce qui arriva.

La supplique copiée, je songeai à rejoindre Zaïre; au préalable, il fallut raconter à ma nouvelle maîtresse l'histoire de celle que je quittais. Les dames sont toujours curieuses de ces sortes de récits. Chose peu surprenante, elle approuva la manière dont j'avais fait mon choix; car les dames pétries comme la Valville, n'éprouvant guère que l'entraînement des sens, ne comprennent rien au véritable amour. Tout pour elles est fantaisie et caprice; et ce qu'on en peut attendre, c'est seulement de la complaisance. Par cela même qu'elles sont toujours disposées

à rompre, elles sont faciles à renouer, elles ne font rien qu'à la légère et par badinage. Ce n'est peut-être pas le meilleur système ni le plus profitable, mais c'est le plus commode. Je ne comprends pas pourquoi beaucoup d'hommes s'en plaignent, puisqu'au bout du compte la plupart s'en trouvent bien.

En rentrant, je trouvai Zaïre qui m'attendait tristement, mais sans colère. J'avais compté sur ses larmes et m'étais préparé dans cette prévision. Son calme me déconcerta et, faut-il le dire ? me peina aussi. Pourquoi ? En vérité, je l'ignore : peut-être m'était-elle encore chère. Zaïre, sachant fort bien que je ne pouvais l'emmener en pays étranger, commençait à se résigner. Comme elle prévoyait que je la donnerais à un autre, elle semblait être curieuse de connaître son nouveau maître. Ma décision à cet égard était prise ; un de mes voisins, mon compatriote, l'architecte Rinaldi, était fort épris de la petite ; il m'avait souvent répété que s'il me plaisait de la lui laisser, il me payerait le double de ce qu'elle m'avait coûté. Je lui répondais toujours que je ne laisserai Zaïre qu'à un homme qui lui plairait, et que c'était à elle-même que l'acquéreur payerait le prix de l'acquisition. Ce pauvre Rinaldi était aux champs, car à soixante-douze ans il ne pouvait plus guère se flatter de plaire ; mais il espérait toujours. Je l'avais autorisé à parler à Zaïre de son amour, ce qu'il faisait en termes pathétiques et les larmes aux yeux. D'abord la petite l'avait repoussé ; mais, sachant que c'était avec mon assentiment, elle avait fini par lui dire que j'étais toujours son maître, et que, ne se sentant ni inclination ni aversion pour qui que ce fût, elle se conformerait à mes ordres et appartiendrait à qui je voudrais. Ce jour-là Rinaldi faillit mourir de joie : les septuagénaires sont bien obligés de prendre ces aveux-là pour des bonnes fortunes. Je demandai donc sérieusement à Zaïre si elle était disposée à s'accommoder de ce brave homme ; et, au moment où elle méditait une réponse, on m'apporta une lettre de la Valville, qui me mandait auprès d'elle pour une communication importante.

— Allez donc à vos affaires, me dit Zaïre, vous connaîtrez ma réponse à votre retour.

Je trouvai la Valville au comble de la joie : elle avait attendu l'impératrice sur le chemin qui conduit à la chapelle, et lui avait remis son placet. L'impératrice l'avait lu tout en continuant sa marche, et lui avait fait signe d'attendre. Quelques instants après on avait rendu à l'actrice le placet avec la suscription de *A. M. le secrétaire du cabinet Gelaghin*. C'était un ordre pour ce fonctionnaire de remettre à l'actrice ses appointements d'une année, cent ducats pour ses frais de voyage, et son passeport. Elle devait recevoir tout cela sous quinzaine, parce que la police russe ne délivre à un étranger son passeport que quinze jours après qu'il en a fait la demande. La Valville me donna les marques les plus vives de sa reconnaissance, et nous fixâmes le jour du départ. J'en envoyai aussitôt l'annonce à la gazette de la ville : c'est l'usage des personnages de distinction.

Comme j'avais promis à Zaïre un prompt retour, curieux que j'étais de connaître sa détermination, j'allai souper avec elle. Elle me demanda si, dans le cas où Rinaldi l'obtiendrait, il me rendrait les cent roubles que j'avais payés à son père.

— Certainement, ma chère.

— Cependant je vaudrais davantage aujourd'hui : d'abord tu me laisses tous les cadeaux que tu m'as faits ; et puis je parle l'italien.

— C'est juste, et pour qu'on ne puisse pas dire que j'ai fait un calcul d'intérêt personnel en te cédant, mon intention est de te faire cadeau de ces cent roubles.

— S'il en est ainsi, pourquoi ne pas me renvoyer à mon père ? Cette conduite serait plus noble et plus généreuse.

— Sans doute, mais Rinaldi ! Ce pauvre bon homme, il t'adore.

— Eh bien, qu'il s'adresse à mes parents, il conviendra du prix avec eux... Voudrais-tu par hasard qu'il m'obtint à bon marché ?

— Au contraire, je serais enchanté d'être utile à ta famille; Rinaldi d'ailleurs est fort riche.

— Ainsi, plus d'obstacles; le souvenir de ta dernière action me sera toujours cher : embrasse-moi et allons nous coucher.

C'était notre dernière nuit, puisque le lendemain je devais reconduire Zaïre à Catherinenhoff. Telle est l'histoire de ma séparation avec la petite Moscovite. Si j'ai vécu sage et rangé à Saint-Pétersbourg, c'est à elle que j'en suis redevable. Zinovieff m'avait conseillé de l'emmener avec moi; mais je redoutais l'avenir, car je l'aimais extrêmement, et elle aurait fait de moi tout ce qu'elle eût voulu. Je me suis toujours félicité de ma liaison avec la Valville en pensant jusqu'où ma faiblesse à cet égard eût pu me mener.

Zaïre fut occupée toute la matinée à faire ses paquets. Elle chantait et se désolait, riait et pleurait à la fois. De mon côté, j'étais tout bouleversé, et mes larmes s'échappèrent malgré moi. Le lecteur sait combien il m'en coûte de quitter une maîtresse, alors même que je m'en suis donné une autre. N'est-ce pas porter la fidélité jusque dans l'inconstance? Quand je reconduisis la petite chez ses parents, toute cette famille se prosterna à mes pieds en signe de vénération; et quand Zaïre les eut informés du résultat décisif de la spéculation, c'était à qui de ces braves gens me comblerait de remerciements et de bénédictions. Je contai l'affaire à Rinaldi, qui parut fort satisfait de mes arrangements projetés. Il s'entendit facilement avec le père, et la fille ne résista point. J'eus la satisfaction d'apprendre avant mon départ que Zaïre était *rinaldisée* : pauvre enfant, le vieux richard fit son bonheur, elle l'enterra quelques années après.

Voilà donc la Valville devenue ma seule amie. Tout étant prêt pour notre voyage, je pris à mon service un marchand arménien, fort bon cuisinier, et qui me fit une avance de cent ducats. Notre intention étant de ne pas nous arrêter avant Riga, je mis un matelas dans la voiture, et nous fîmes une espèce de lit de voyageur où nous

nous étendimes fort à l'aise. L'actrice trouvait cette manière de voyager fort comique; j'avais dans ma voiture des vins fins, une succulente volaille et une femme appétissante, Comus, Momus et Vénus à la fois. Mon voyage ne fut qu'une longue jouissance en tous sens.

Nous mîmes huit jours à atteindre Riga, tant la pluie avait endommagé les chemins. Le prince Charles de Courlande n'y était plus. Quatre jours après, nous entrâmes dans Kœnigsberg. Là je me séparai de la Valville, attendue à Berlin. Je lui laissai mon Arménien, à qui elle rendit les cent ducats. Nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde et en gens qui savent vivre. Tel est l'avantage de ces sortes de liaisons: c'est que, n'ayant pas tout donné à l'amour, quand vient le moment de la rupture, il n'y a de mécompte ni d'un côté ni de l'autre et qu'on finit par une tendre et sincère amitié. On le verra deux ans plus tard lorsque je retrouverai la Valville à Paris. En route j'avais rencontré madame Campioni, qui, sachant que je me dirigeais sur Varsovie, me chargea d'une lettre pour son mari: c'était de l'argent qu'elle lui demandait. A mon arrivée à Varsovie, Campioni, chez qui je descendis, dirigeait une école de danse. Il apprit avec plaisir des nouvelles de sa femme, qu'il m'assura n'être pas sa femme, et lui envoya de l'argent, tout en lui recommandant de rester partout où elle se trouverait, excepté près de lui. Le lendemain, je me mis en course pour porter à leurs addresses les lettres de recommandation que j'avais eues à Saint-Pétersbourg. Je commençai par visiter le prince Adam Czartoriski. Je le trouvai dans son cabinet au milieu d'une quarantaine de personnes. Après avoir pris lecture de ma lettre d'introduction, il me fit l'éloge de celui de qui je la tenais et m'invita à souper. J'acceptai, et en attendant je me fis conduire chez l'ambassadeur polonais en France, le comte Sulkowski, homme d'un grand savoir, diplomate enthousiaste, dont la cervelle était farcie de beaux projets, à la façon de l'abbé de Saint-Pierre. Il marqua beaucoup de joie de me voir, et, ayant, disait-il, beaucoup de choses à me conter, il me retint à dîner en tête-à-tête. Je

passai quatre mortelles heures à sa table, où je jouai le rôle moins d'un convive que d'un étudiant qui soutient un examen. Le comte Sulkowski me parla de tout, excepté de ce dont je pouvais l'entretenir. Son côté fort, et je pourrais dire son faible, était la politique : il m'accabla de sa supériorité incontestable sur ce point. J'allai chez le prince Adam oublier les élucubrations du diplomate. J'y trouvai nombreuse société : des généraux, des évêques, des ministres, le waiwode de Wilna, et enfin le roi, à qui le prince me présenta. Sa Majesté me questionna beaucoup sur l'impératrice Catherine et les principaux personnages de sa cour. Je fus assez heureux pour pouvoir lui donner des détails qui parurent vivement l'intéresser. Au souper, j'étais placé à la droite du monarque ; il ne cessa pas de m'adresser la parole. Lui et moi, nous fûmes les seuls qui ne mangèrent point. Le roi de Pologne était un homme de petite taille, mais bien fait ; sa figure était pleine d'expression ; il s'exprimait avec beaucoup de facilité, et sa conversation étincelait de saillies et de traits d'esprit. Le prince Adam me conduisit le lendemain chez le puissant waiwode de Russie. Je trouvai cet homme célèbre entouré de ses gentilshommes, tous revêtus du costume national, en grandes bottes, en petit justaucorps, la tête et les moustaches rasées. C'est ce même waiwode qui avait été le principal instigateur des troubles de la Pologne. Mécontent du peu de crédit dont lui et son frère le grand chancelier de Lithuanie jouissaient à la cour, ils s'étaient mis l'un et l'autre à la tête du complot qui devait détrôner le roi saxon et mettre à sa place, avec l'appui de la Russie, le jeune Stanislas Poniatowski, qu'on appela Stanislas-Auguste.

Malgré ma conduite exemplaire, il n'y avait pas trois mois que j'étais arrivé à Varsovie et déjà je me voyais obéré. Les mémoires des fournisseurs m'arrivaient de tous les côtés, et je n'avais pas un denier. Voici comment la fortune m'envoya deux cents ducats. Un M. Schmidt, à qui le roi n'avait pas donné sans raison un logement au château, m'invita à souper. J'y vis l'aimable évêque Kra-

sinski, l'abbé Gigiotti et deux ou trois autres personnes qui avaient quelque teinture de la littérature italienne. Le roi, toujours en belle humeur lorsqu'il y avait du monde, et qui connaissait ses classiques mieux que roi ne les connût jamais, mit sur le tapis plusieurs poètes et prosateurs romains. J'ouvrais de grands yeux d'admiration en l'entendant citer une foule de scoliastes manuscrits qui peut-être n'existaient que par le bon plaisir de Sa Majesté. Du reste, j'écoutais sans mot dire, mangeant comme quatre et en homme qui n'a pas diné par la raison que j'alléguais tout à l'heure. On en vint à Horace, et c'était à qui citerait les sentences les plus remarquables du grand poète. Chacun approuvait fort sa philosophie. Piqué de mon silence, l'abbé Gigiotti dit :

— Si M. de Seingalt n'est pas de notre avis, que n'émet-il le sien ?

— Puisque vous voulez bien, lui répondis-je, connaître mon opinion sur Horace, je vous avouerai qu'à mon sens il est des poètes qui ont mieux connu que lui le ton et l'esprit des cours. Quelques-uns de ses poèmes, que vous admirez comme des modèles d'urbanité et de bon goût, ne sont au fond que des satires assez peu délicates.

— Mais c'est le comble de l'art de réunir la délicatesse à la vérité dans une satire.

— Cela devait être facile à Horace, dont l'unique but, même dans ses satires, était de flatter Auguste. Ce qui a immortalisé ce prince, c'est la protection qu'il accordait aux écrivains de son temps : voilà ce qui a mis son nom en vogue auprès de nos têtes couronnées, qui s'en emparent et renoncent au leur.

J'ai dit que le roi avait pris le nom d'Auguste à son avènement. Ma réflexion rendit Sa Majesté fort sérieuse. Elle me demanda quelles étaient ces têtes couronnées qui avaient sacrifié leur nom à celui d'Auguste.

— Le premier roi de Suède, répondis-je, qui s'appelait Gustave.

— Quel rapport y a-t-il entre Gustave et Auguste ?

— L'un est l'anagramme de l'autre.

— Et où avez-vous trouvé cela?

— Dans un manuscrit, à Wolfenbittel.

Le roi partit d'un éclat de rire en se souvenant qu'il avait cité aussi des manuscrits. Il me demanda ensuite si je ne connaissais pas quelque sentence d'Horace où la satire savait revêtir une forme délicate. Je lui répondis aussitôt :

Coram rege sua de paupertate tacentes plus quam possentes ferent.

— C'est vrai, dit le roi en souriant, et M^{me} Schmidt pria l'évêque de lui expliquer ce passage. « Celui qui tait sa pauvreté devant le roi en obtient plus que celui qui demande. » La bonne dame observa que ce passage ne lui paraissait nullement satirique. Je demeurai bouche close, craignant d'en avoir trop dit. Le roi lui-même détourna la conversation en parlant d'Arioste. Il m'exprima le désir de le lire avec moi. Je lui répondis, en m'inclinant, par ces mots d'Horace : *Tempora quæram.*

A quelques jours de là, je me trouvai sur le chemin de Sa Majesté qui, en donnant sa main à baiser, me glissa un petit papier qui me servit à payer mes dettes : c'étaient deux cents ducats.

Depuis ce jour, je ne manquai pas une seule fois de me trouver au lever du roi, au moment où on le coiffait. Nous nous entretenions de toutes choses, je crois, excepté d'Arioste ; il entendait assez bien l'italien, mais il ne pouvait pas le parler. Toutes les fois que je me rappelle les qualités si dignes d'estime de cet excellent prince, j'ai peine à concevoir comment il a pu tomber dans d'aussi grandes fautes, dont la moindre n'est pas d'avoir survécu à sa patrie.

Toutes mes relations à Varsovie n'étaient pas également relevées : ainsi j'eus la visite de la Binetti, qui arrivait de Londres avec son mari, le danseur Pic. Elle venait de Vienne et se rendait à Saint-Pétersbourg. Le roi me dit que son dessein était de l'engager pour huit jours, et de lui donner mille ducats. J'allai aussitôt porter cette nouvelle à la dame, qui n'en voulut rien croire. L'arrivée

du prince Poniatowski, chargé de lui faire connaître les intentions du roi, leva tous ses doutes. En trois jours Pic eut arrangé un ballet. Tomatis se chargea des décorations, des costumes et de l'orchestre. Ces nouveaux venus plurent tellement, qu'on les engagea pour une année, en leur donnant carte blanche, ce qui déplut beaucoup à la Cataï, autre danseuse : non-seulement la Binetti l'éclipsa, mais elle alla jusqu'à lui enlever son amant. La Binetti eut bientôt une maison dans le dernier goût, et nombre d'adorateurs, parmi lesquels figuraient le comte Mocinski et le grand chambellan de la couronne, M. de Branicki, ami intime du roi.

Le parterre était divisé en deux partis, l'un tenait pour la Cataï, l'autre pour la Binetti. Naturellement ma préférence était pour la dernière, mais je ne pouvais la manifester sans m'attirer l'inimitié des Czartoriski, protecteurs ardents de la Cataï : l'un deux, le prince Lubomirski, était l'amant de cette fille, et j'aurais été un grand sot de sacrifier ces hautes relations à l'amitié d'une danseuse. La Binetti m'en fit d'amers reproches et me fit promettre de ne plus aller au théâtre. Son amant favori, Xavier Branicki, le chambellan de la couronne, était colonel de uhlands ; il avait trente-deux ans à peine ; il avait servi en France et revenait de Berlin, où il était ambassadeur de Pologne auprès du grand Frédéric. La Binetti, ennemie jurée de Tomatis, qui la desservait auprès du prince, avait engagé son amant à la venger de cet homme, qui, en qualité de directeur du théâtre, ne laissait échapper aucune occasion de l'humilier. Il est vraisemblable que Branicki promit à sa maîtresse tout ce qu'elle voulut, mais on va voir que la manière dont le jeune Polonais s'y prit pour exécuter sa promesse était au moins singulière.

Le 20 février, Branicki se rendit à l'Opéra. On était au second ballet. Il monta dans la loge de la Cataï. Tomatis s'y trouvait. L'un et l'autre, voyant entrer le chambellan, s'imaginèrent qu'il était brouillé avec la Binetti. Branicki parut fort pressé, et à la porte du spectacle il offrit son bras à la dame. Tomatis les suivait. J'étais précisément

dans le vestibule lorsque le chambellan, qui s'était placé dans la voiture de Tomatis aux côtés de la Cataï, cria au directeur de les suivre dans une autre. Celui-ci répondit imprudemment qu'il ne montait jamais que dans la sienne. Aussitôt Branicki cria au cocher d'avancer, mais Tomatis lui enjoignit de n'en rien faire. Le chambellan, obligé de descendre, ordonna à son hussard d'ordonnance de donner un soufflet au directeur. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le pauvre Tomatis en fut si étourdi qu'il ne songea pas à tirer son épée pour en percer l'insolent domestique. Il s'élança dans sa voiture et soupa de son soufflet. Je rentrai chez moi presque aussi désolé que Tomatis, et prévoyant des suites funestes à cette désagréable affaire.

L'aventure fit beaucoup de bruit et Tomatis n'osait plus se montrer. Il s'adressa au roi pour tirer vengeance de cet affront ; mais le monarque lui-même était fort embarrassé de la lui procurer, Branicki disant qu'il n'avait fait que répondre à une injure. Tomatis me confia qu'il trouverait bien le moyen de se venger s'il ne craignait pas que cela lui coûtât trop cher. Il avait avancé au théâtre quarante mille sequins, qu'il perdrait infailliblement s'il se mettait dans la nécessité de sortir du royaume. Quant à la Binetti, elle était radieuse. Quand je la vis, elle m'assura qu'elle prenait part à l'infortune du pauvre Tomatis, qu'elle appelait hypocritement son ami ; mais sa joie était trop vive pour qu'elle pût la dissimuler. Sa fausseté m'indisposa contre elle, et j'eus un vague soupçon qu'elle me ménageait le même traitement qu'au directeur. Quant à moi, qui n'avais pas quarante mille sequins à perdre, mon parti était bien pris intérieurement et je n'étais pas homme à craindre son amant. D'ailleurs je ne l'avais jamais vu, je ne l'avais jamais rencontré, même chez le roi. Il faut savoir que Branicki était détesté de toute la nation parce qu'il était considéré comme entièrement dévoué à la Russie. Le roi seul lui conservait un reste d'amitié. La conduite de Sa Majesté à l'égard de son chambellan était d'ailleurs dictée par des raisons politiques. Je savais que ma conduite ne pouvait donner lieu à aucune calomnie :

il n'était plus question d'intrigue ni de jeu. Je travaillais assidûment pour le roi dans l'espoir de devenir son secrétaire. Le jour de la Saint-Casimir, il y eut à la cour un grand gala, auquel j'assistai. Au sortir de table, le roi me dit : Venez au spectacle.

Comme on devait pour la première fois jouer un drame national écrit dans la langue du pays et que cette tentative m'intéressait peu, je m'excusai ; mais le roi insista : Venez toujours, me dit-il. Je suivis donc Sa Majesté.

Je passai presque toute la soirée dans sa loge, et lorsque le roi se fut retiré après le second ballet, je me rendis sur le théâtre et j'allai complimenter la Casacci, danseuse piémontaise qui avait beaucoup plu à Sa Majesté. Chemin faisant, je m'arrêtai à la loge de la Binetti, dont la porte était ouverte, et nous avions à peine échangé quelques mots quand le comte Branicki arriva. J'ai déjà dit qu'il passait pour son amant. Je le saluai froidement et m'éloignai tout de suite, réserve que j'eus lieu de me reprocher plus tard, comme l'on verra. La Casacci fut ravie des félicitations que je lui apportais et me fit d'aimables reproches sur mon peu de galanterie à son égard : c'était en effet ma première visite. Nous en étions sur ce chapitre lorsque le comte Branicki, qui me suivait évidemment avec intention, entra brusquement dans la loge, accompagné d'un certain Bininski, colonel en second de son régiment.

— Avouez, M. Casanova, que j'arrive mal à propos. Vous aimez cette dame, à ce qu'il paraît ?

— Mais, monsieur le comte, n'est-elle pas fort aimable ?

— A tel point que je vous déclare ici que j'en suis éperdument amoureux et que je suis résolu à ne souffrir aucun rival.

— Cela étant, je renonce à toute prétention.

Le comte prit un air hautain et quelque peu insolent en entendant ma réponse.

— Vous êtes un homme prudent, M. Casanova. Ainsi donc vous me cédez ?

— Sur-le-champ, monsieur le comte ! Qui est-ce qui

serait assez malappris pour entrer en rivalité avec un homme de la qualité de Votre Excellence?

Je crois que j'accompagnai ma phrase d'un sourire qui déplut à Branicki. Il répliqua aussitôt :

— Je tiens pour lâche quiconque abandonne le terrain à la première menace.

Je ne fus pas maître d'un premier mouvement et je portai la main à la garde de mon épée. Mais, me ravisant aussitôt, je me contentai de lever les épaules avec mépris et quittai la loge. Je n'avais pas fait quatre pas dans le couloir lorsque les mots de *poltron de Vénitien* articulés à haute voix me rendirent ma colère.

— Comte Branicki, je vous prouverai en tout temps et en tout lieu qu'un poltron de Vénitien n'a pas peur d'un grand seigneur polonais.

La querelle ainsi engagée, j'étais décidé à ne plus reculer. J'attendis Branicki dans la rue, comptant bien le contraindre à dégainer. Peine inutile, personne ne parut. Après une demi-heure d'attente, je me jetai transi de froid dans la première voiture venue et me rendis chez le wáivode de Russie, chez qui le roi devait souper.

En réfléchissant à mon aventure, je me félicitai de ce que ma bonne étoile m'eût préservé de la venue du comte. Nous nous serions peut-être battus, ce que je désirais vivement; mais il est plus probable encore que Bininski, son acolyte, m'eût passé son sabre au travers du corps pendant le combat : les suites de mon affaire autorisent cette conjecture. Sous leurs dehors d'urbanité et de douceur, les Polonais, il faut le dire, ont conservé quelque chose de sauvage et de barbare. Dans les épanchements de leur amitié comme dans l'ardeur de leur ressentiment, on sent encore le Sarmate et le Scythe. Ils n'ont pas l'air de comprendre que les lois de l'honneur empêchent d'accabler son ennemi par le nombre quand l'occasion s'en présente. Il était évident que le comte ne m'avait suivi obstinément que dans l'intention de me traiter comme le pauvre Tomatis l'avait été. Le soufflet n'avait pas été donné, mais je ne m'en sentais pas moins déshonoré, et une ren-

contre entre nous était indispensable. Mais comment l'obtenir ? C'était très-difficile.

Le waivode me reçut avec sa bonté ordinaire et me fit l'honneur de me proposer une partie. Voyant que je perdais toujours, il me demanda où j'avais la tête.

— A dix lieues d'ici, répondis-je.

— Lorsqu'on joue avec une personne de marque, il n'est pas convenable, répondit-il, d'avoir la tête ailleurs qu'à son jeu.

Puis il jeta ses cartes et s'éloigna.

Étourdi de cette apostrophe, j'allais me retirer à mon tour, lorsqu'on annonça le roi. C'était une fausse nouvelle : Sa Majesté ne pouvait pas venir. Ce contre-temps me déchira le cœur, car j'étais résolu à exposer toute l'affaire à Sa Majesté. Le repas fut triste pour les autres comme pour moi. J'étais placé à la gauche du prince, qui affectait de ne pas m'adresser la parole. Heureusement, le prince Lubomirski parla de mon aventure en me témoignant toute la part qu'il y prenait.

— Branicki était ivre, me dit-il, et un homme comme vous ne doit pas se sentir offensé des insolences d'un gentilhomme qui a bu.

Dès ce moment le waivode eut avec moi son ton de bienveillance ordinaire, et lorsqu'on se leva de table il me prit à part et je pus le mettre au fait de tout ce qui m'était arrivé.

— Je ne suis plus étonné de votre distraction, M. Casanova. Je vous plains sincèrement, votre affaire est grave.

— Votre Altesse veut-elle bien me donner un conseil ?

— Ne m'en demandez pas, mon cher Casanova, vous ne sauriez mieux faire que de suivre vos propres inspirations.

Cela était assez clair. Voici ce que je me décidai à faire : tuer Branicki ou l'obliger à me tuer s'il acceptait mon cartel ; dans le cas contraire, le poignarder, au risque de porter ma tête sur l'échafaud.

Au point du jour je lui envoyai le billet suivant :

« Votre Excellence m'a insulté hier ; j'ignore pour quel

« motif. Aussi dois-je penser que Votre Excellence me dé-
 « teste: c'est pour cela que je me mets à sa disposition.
 « Veuillez donc, M. le comte, venir me prendre avec votre
 « voiture Pour vider cette querelle, je m'engage à vous
 « suivre dans un lieu où ma mort ne pourra pas, selon les
 « lois du pays, être considérée comme un assassinat et où
 « il me sera permis, si le sort me favorise, de tuer Votre
 « Excellence sans violer ces mêmes lois. Cette proposition
 « doit prouver à Votre Excellence la haute idée que j'ai
 « conçue de ses sentiments généreux et de son caractère
 « loyal. »

Au bout d'une heure on me répondit:

« J'accepte votre proposition. Veuillez m'indiquer le mo-
 « ment où je serai assuré de vous trouver. Choisissez les
 « armes et terminons le plus tôt possible. »

Enchanté de ma réussite, je lui envoyai la longueur de mon épée qui était de trois pieds environ, en lui disant que je l'attendrais le lendemain à six heures du matin.

Une heure après ces conventions arrêtées, je suis fort surpris de voir Branicki entrer dans ma chambre. Il laisse ses gens à ma porte et la referme derrière lui au verrou; puis il vient s'asseoir sur mon lit, où j'étais encore occupé à écrire. Sa démarche me parut étrange, et, n'en démêlant pas le but, je m'armai de mes pistolets de poche.

— Je ne viens pas pour vous tuer dans votre lit, me dit-il, mais pour vous déclarer que je ne remets jamais un duel au lendemain. Ainsi, nous nous battons aujourd'hui ou jamais.

— Impossible aujourd'hui, M. le comte : c'est jour de courrier et j'ai quelque chose à terminer pour Sa Majesté.

— Vous terminerez cela après le combat. Craignez-vous donc de rester sur la place? Rassurez-vous. Dans le cas contraire, voilà une excuse toute trouvée : les morts ne craignent plus les reproches.

— Et mon testament?

— Vous avez donc quelque chose à léguer? Encore un coup, rassurez-vous, vous avez encore cinquante ans pour tester.

— Mais je ne vois pas pourquoi Votre Excellence se refuse à remettre la partie à demain.

— Votre objection est plaisante! Ne comprenez-vous pas qu'en remettant à demain le combat est manqué? Le roi nous fera arrêter aujourd'hui même.

— Vous l'avez donc instruit?

— Vous badinez? Non, certes, je ne suis pas homme à l'instruire, mais je connais la marche des affaires dans ce pays-ci. Bref, je ne veux pas que vous m'ayez provoqué en vain, et je suis prêt à vous donner satisfaction. Mais aujourd'hui ou jamais.

— Eh bien, soit, j'y consens. Un duel avec vous a trop de prix à mes yeux pour que je ne néglige pas tout ce qui pourrait m'en priver. Ayez donc la bonté de venir me prendre après diner.

— Je comptais vous emmener sur-le-champ.

— Non pas, j'ai besoin de mes forces.

— A la bonne heure. Moi, je me bats à jeun : chacun son goût. Mais que voulez-vous dire avec la mesure de votre épée? Avec un inconnu je ne me bats jamais qu'au pistolet.

— Inconnu! comment l'entendez-vous? Dix personnes à Varsovie vous attesteront que je ne suis pas un spadassin. Je ne me battrai pas au pistolet, j'en ai le droit et votre lettre me laisse le choix des armes.

— C'est vrai, mais vous êtes trop galant homme pour ne point accepter le pistolet du moment que je vous le propose. Je vous dirai aussi que le pistolet est moins dangereux. La plupart du temps on se manque.

— Probablement vous n'avez pas l'intention d'en demeurer là?

— Si nous nous manquons, nous ferraillerons ensuite aussi longtemps que vous le voudrez.

— Très-bien, je suis prêt à vous accorder ce cruel plaisir. Ainsi vous viendrez avec deux pistolets, que l'on chargera en ma présence, et j'aurai le choix de l'arme. S'il n'y a pas de résultat au premier coup de feu, nous nous battons à l'épée, au premier sang; rien de plus, si cela vous convient.

Le comte fit un geste affirmatif. Je repris :

— Vous me promettez aussi de me conduire dans un endroit où je n'aurai rien à démêler avec la justice?

— C'est entendu. Embrassez-moi, car vous-êtes un brave homme; maintenant le plus absolu silence sur tout cela, et portez-vous bien jusqu'à trois heures.

Dès qu'il m'eut quitté, j'enfermai les papiers du roi sous un pli que je cachetai et fis appeler Campioni, qui possédait toute ma confiance.

— Voici un paquet, lui dis-je, que vous me rendrez ce soir si je suis encore de ce monde, sinon vous le remettrez à Sa Majesté. Vous devinez sans peine de quoi il s'agit, songez bien que je ne vous pardonnerais jamais la moindre indiscretion à cet égard.

— J'ai compris; vous seriez déshonoré si j'ouvrais la bouche, parce qu'on ne manquerait pas de dire que vous m'avez chargé d'instruire des personnes qui s'opposeraient à votre duel. Soyez sans inquiétude : tout ce que je désire, c'est que vous sortiez sain et sauf de cette fâcheuse affaire; n'allez pas surtout ménager votre adversaire, votre générosité vous coûterait la vie.

— Je le sais. Maintenant mettons-nous à table.

J'avais commandé un succulent dîner, j'envoyai chercher des vins fins chez M. Schmidt. Campioni me tint tête, mais en homme préoccupé. Quant à moi, je ne me suis jamais retrouvé pareil appétit : je mangeai de tous les mets et copieusement, je bus de quatre vins avec abondance; cependant je gardai ma tête saine et libre. A deux heures et demie je me plaçai à la fenêtre pour voir venir le chambellan. Je n'eus pas longtemps à l'attendre. Avant trois heures, sa berline s'arrêta devant ma porte. Il y avait six chevaux, ni plus ni moins et deux autres chevaux de main conduits par deux ordonnances; deux hussards suivaient. Branicki s'était fait accompagner de ses aides de camp et d'un général en grand costume : c'était son témoin.

Je pris place dans la voiture à côté de Branicki. Il me fit observer que je pourrais avoir besoin de quelqu'un. Je

lui répondis que, n'ayant à mon service que deux pauvres diables, ils feraient trop piètre mine parmi son escorte, et qu'après tout je préférerais me livrer entièrement à lui, convaincu que, si j'avais besoin de quelques services, je n'en manquerais pas. Il me serra énergiquement la main pour toute réponse. Le lieu de notre rencontre était probablement indiqué d'avance, car nous partimes sans qu'il eût adressé une parole à ses gens. Je me gardais bien de l'interroger à ce sujet; mais comme le silence se prolongeait dans la voiture, je crus que c'était à moi à le rompre.

— Comptez-vous, monsieur, passer l'été prochain à Varsovie?

— Hier c'était mon intention; mais aujourd'hui, qui sait? peut-être allez-vous m'en empêcher.

— Je souhaite que cette affaire ne dérange aucun de vos desseins.

— Je forme les mêmes vœux pour vous. Vous avez été militaire, M. Casanova?

— Oui, monsieur. Mais oserai-je vous demander pourquoi cette question?

— Tout simplement pour ne pas laisser tomber la conversation.

Il y avait un bon quart d'heure que nous roulions, quand la voiture s'arrêta à la porte d'un parc. Nous descendimes à la hâte et entrâmes dans une charmille, au bout de laquelle il y avait un banc et une table en pierre. sur laquelle un des hussards posa deux pistolets qui avaient près de deux pieds de long. Il tira ensuite de sa poche une poire à poudre et des balles, chargea les armes et les replaça en croix sur la table.

Au moment où Branicki m'invitait à choisir, le général s'écria :

— Comment, diable, vous allez vous battre!

— Certainement.

— Ici c'est impossible : vous êtes encore dans la starostie.

-- Eh! qu'importe?

— Beaucoup, en vérité, et je ne vous servirai pas de té-

moins. Comte, vous m'avez trompé; je reprends le chemin du château.

— Je ne vous retiens pas, général, répondit Branicki, mais je vous demande le secret. Je dois satisfaction à M. de Seingalt.

Alors se retournant vers moi, le général répéta son *Vous ne pouvez pas vous battre ici.*

— Puisqu'on m'y a conduit, je m'y battrais, répondis-je. Je me défendrai partout, fût-ce même dans une église.

— Morbleu ! vous avez tort. Mettez votre démêlé sous les yeux du roi, il jugera; mais vous battre, c'est impossible !

— Je ne demande pas mieux que de prendre Sa Majesté pour intermédiaire, si Son Excellence veut bien convenir préalablement qu'elle se repent de m'avoir offensé hier.

A ces mots, Branicki me lança un regard enflammé et s'écria en gesticulant qu'il était venu pour se battre et non pour s'accommoder. Alors, me tournant vers le général, je le pris à témoin que j'avais tenté tout ce que mon honneur me permettait pour éviter le duel. Ce brave homme s'éloigna aussitôt, les larmes aux yeux, la tête dans les mains et comme un désespéré. Branicki me dit pour la seconde fois : — Choisissez.

J'écartai ma pelisse et saisis un des pistolets. Branicki prit l'autre en disant : — C'est une bien bonne arme que la vôtre.

— Je vais en faire l'essai sur votre crâne, lui répondis-je froidement.

Je crus le voir pâlir, et, par un geste violent, jetant son épée à un des assistants, il se découvrit la poitrine. C'était m'obliger à en faire autant : je m'exécutai, non sans quelque appréhension, et reculai de cinq pas comme il avait fait ; la largeur du bosquet ne nous permettait pas de mettre entre nous deux plus de dix ou douze pas de distance. Aussitôt que je le vis placé, l'arme dirigée vers la terre, je m'effaçai brusquement en l'invitant à tirer le premier. Il perdit quelques secondes à m'ajuster, et, ma foi, ne me croyant pas obligé d'attendre qu'il eût trouvé

son point de mire, je fis feu à tout hasard et en même temps que lui : c'est au point que les assistants assurèrent n'avoir entendu qu'un seul coup. Branicki chancela, puis il tomba, et je m'élançai vers lui pour le relever. Mais qui peindrait ma surprise à l'aspect de ses gens qui, le sabre en main, se précipitèrent sur moi? Fort heureusement leur maître leur cria : « Arrêtez, canaille! et respectez M. de Seingalt. » A ces mots, tous reculèrent, et je pus soulever mon adversaire du bras droit, étant moi-même blessé à la main gauche. On le porta dans une auberge à cent pas du parc, car il ne pouvait pas marcher. A chaque instant ses regards se fixaient sur moi : il paraissait concevoir difficilement d'où provenait le sang qui tachait ma culotte blanche. Arrivé à l'auberge, on l'étendit sur un matelas, et on visita sa blessure, qu'il jugea lui-même devoir être mortelle. La balle était entrée à droite à la septième côte et était sortie à gauche à la dernière fausse côte, de sorte qu'il était traversé de part en part et que les deux blessures se trouvaient éloignées l'une de l'autre de dix pouces environ. Cette vérification n'était guère rassurante, il y avait lieu de penser que les entrailles étaient traversées. Branicki me dit aussitôt :

— Vous m'avez tué ; ainsi sauvez votre tête. Vous êtes dans la starostie, et je suis grand officier de la couronne. Voici mon cordon de l'Aigle Blanc pour sauvegarde, et ma bourse, si vous en avez besoin.

Je remerciai Branicki avec effusion, lui rendis sa bourse et l'assurai que si j'avais mérité la mort j'étais prêt à la recevoir ; je ne lui cachai pas toute la douleur que j'éprouvais du résultat de notre combat. Enfin, après l'avoir embrassé, je sortis précipitamment de l'auberge, devant laquelle il n'y avait plus personne. Tout le monde était parti pour aller chercher des chirurgiens, des prêtres, des parents et des amis. J'étais donc seul, blessé, sans armes, sur une route couverte de neige qui m'était inconnue. J'eus le bonheur de rencontrer un paysan monté sur son traîneau. Je lui criai : *Varsovie!* en lui montrant un duc : il me comprit, m'ouvrit son frère équipage et nous

voilà partis au galop. Quelques minutes après, je reconnus sur la route un des amis intimes du mourant : c'était Bininski ; le sabre en main, il se dirigeait vers l'auberge ; s'il m'eût aperçu, j'étais mort, comme on va le voir ; mais ma bonne étoile voulut qu'il ne fit pas attention au traineau. Une fois arrivé à Varsovie, je courus à l'hôtel du prince Adam, mais personne ; alors j'allai demander asile au couvent des cordeliers. Le frère portier, effrayé à la vue du sang qui inondait mes vêtements, et me prenant sans doute pour quelque criminel fuyant la justice, voulut refermer la porte ; mais je l'étendis par terre d'un violent coup de pied et pénétrai dans l'intérieur. A ses cris les autres frères accoururent ; je leur enjoignis de me recevoir, les menaçant de les tuer s'ils s'y refusaient. Par bonheur, le supérieur parla pour moi et me fit conduire dans une cellule qu'on aurait pu prendre pour un cachot : l'essentiel était que je fusse momentanément à l'abri. J'envoyai aussitôt chercher Campioni, un chirurgien et mes domestiques. Avant leur venue, on introduisit dans ma cellule le waivode de Podlachie, singulier personnage qui, sur le bruit du duel, venait m'entretenir des circonstances d'une affaire semblable qu'il avait eue dans sa jeunesse. Bientôt après parurent les waivodes de Kalish et de Wilna, qui commencèrent à réprimander les cordeliers de ce qu'ils m'avaient accueilli comme un criminel et logé comme un condamné. Ceux-ci, pour s'excuser, alléguèrent le traitement que j'avais fait subir à leur portier, ce qui parut fort gai à ces messieurs. Je n'étais pas d'humeur, comme on le pense bien, à partager leur hilarité, d'autant plus que ma blessure commençait à me pincer cruellement. Bref, on me transporta dans un petit appartement, convenablement meublé. Ma blessure était assez grave, la balle m'avait fracassé l'index et avait pénétré dans ma main, où elle s'était arrêtée, amortie par un bouton de ma veste et mieux encore par une blessure légère qu'elle m'avait faite au bas-ventre. Le plus pressé c'était d'extraire cette maudite balle, qui me causait d'atroces douleurs. Un M. Gendron, assez maladroit chirurgien,

m'en fit l'extraction au moyen d'une ouverture qu'il pratiqua au côté opposé à la blessure, si bien que ma main était totalement transpercée. Telle est la vanité humaine, que je m'obstinaï à dissimuler ma souffrance : je racontais paisiblement à ceux qui m'entouraient tous les détails de l'affaire ; mais que mon cœur était loin de goûter le calme qui se lisait sur mon front !

C'est le prince Lubomirski qui me donna les premiers renseignements à propos de Bininski. A peine informé de l'issue du duel, Bininski partit comme furieux, jurant de me tuer partout où il me trouverait. Il courut d'abord chez Tomatis, où se trouvaient le prince Lubomirski et M. de Moczinski. Tomatis ne pouvant lui dire où j'étais, le furieux lui déchargea son pistolet à bout portant. M. de Moczinski s'étant jeté sur lui, Bininski mit le sabre à la main, et en un tour de main se débarrassa de son adversaire, qui reçut une balafre près de la bouche et y perdit trois dents.

— Et vous pûtes échapper ? demandai-je au prince.

— Non pas, reprit Lubomirski : il me saisit au collet, et, me posant un pistolet sur la poitrine, il m'obligea à lui servir d'escorte jusqu'à son cheval, car il craignait à bon droit d'être mis en pièces par les gens de Tomatis. On a fait courir déjà bien des bruits sur votre duel ; on dit, entre autres, que les uhlands ont juré de venger leur colonel. Félicitez-vous d'être ici ; le grand maréchal a fait cerner le couvent par des dragons, sous le prétexte de s'emparer de votre personne, bien que cette mesure n'eût d'autre but que de vous soustraire à la rage des uhlands, qui font mine de vouloir attaquer le couvent.

— Et Branicki, comment va-t-il ? demandai-je.

— Il est perdu si la balle a touché les viscères ; les médecins l'appréhendent. Il est chez le chancelier, le roi est auprès de lui. Les témoins de votre duel prétendent que c'est votre menace de frapper Branicki à la tête qui lui coûte la vie et qui a sauvé la vôtre. Cette menace lui fit prendre une position forcée et obligea à couvrir son crâne ; sans quoi il vous perçait le cœur, car il a le coup d'œil

sûr; je l'ai vu couper une balle en deux contre une lame de couteau.

— Il est une autre circonstance au moins aussi heureuse pour moi, c'est d'avoir évité sur la route la rencontre de ce fou de Bininski; c'est aussi de ne pas avoir tué le comte sur la place, car ses gens m'auraient massacré. Vous me voyez très-affecté de ce que vos amis ont souffert pour moi; mais si Tomatis n'a pas été touché, c'est une preuve que le pistolet du forcené n'était chargé qu'à poudre.

Dans cet instant, on annonça un officier du waivode de Russie, qui m'apportait un billet adressé par le roi à son maître. J'ai conservé précieusement ce billet, dont voici le contenu :

« Mon cher oncle, Branicki se meurt; cependant je n'oublie pas Casanova : faites-lui dire qu'il a sa grâce, quoi qu'il arrive. »

J'humectai de mes larmes cette lettre si précieuse, et priai qu'on me laissât seul, ayant grand besoin de repos. Au bout d'une heure, Campioni me rapporta le paquet que je lui avais confié; il me répéta le récit que le prince Lubomirski m'avait fait.

Le lendemain, de bonne heure, je reçus nombre de visites et des offres de service de toutes les personnes ennemies de Branicki; elles étaient nombreuses, je dois le dire. Chacun m'ouvrait sa bourse, mais je ne voulus rien accepter. C'était un grand effort de courage, car cinq ou six milliers de ducats m'arrivaient ainsi fort à point. Campioni trouva mon désintéressement ridicule : j'ai pensé depuis cette époque qu'il pouvait bien avoir raison; la vérité est que je me suis repenti sérieusement d'avoir fait le Spartiate. Tout ce que j'acceptai, c'est un couvert pour quatre personnes que le prince Czartoriski mit à ma disposition tout le temps de ma convalescence. C'était uniquement dans le but de retenir quelques amis; car, pour moi, je ne touchais à rien. Mon chirurgien, assez pauvre homme du reste, me prêchait la diète; son aphorisme était : *Vulnerati fame crucientur*; mais, dans ma situa-

tion, ce n'était pas la faim qui me crucifiait. Le premier jour mon bras enfla tout à coup, la blessure noircissait; mes chirurgiens, croyant voir un pronostic de gangrène, avaient arrêté qu'on m'amputerait : j'appris cela par la gazette de la cour, dont le roi corrigeait lui-même le manuscrit. Vingt personnes accoururent pour m'adresser des compliments de condoléance, croyant déjà l'opération terminée; pour toute réponse je leur montrais ma main en riant.

La-dessus parurent trois chirurgiens.

— Pourquoi trois, messieurs?

— Parce que nous nous proposons de dresser une consultation. Vous le permettez, n'est-ce pas?

— De tout mon cœur.

— Et vous voudrez bien nous laisser examiner l'état de votre blessure?

— Je me garderai bien de m'y refuser, ce serait vous priver du plaisir de faire une consultation.

Aussitôt mon chirurgien ordinaire enleva l'appareil, examina la blessure et conféra en *polonais* avec ses collègues. Le résultat de la visite fut qu'il était urgent de me couper la main; ces messieurs me firent cette déclaration en latin, le vrai latin de Molière dans *le Bourgeois gentilhomme* et le *Médecin malgré lui*. Dans le but de m'inspirer du courage, mes esculapes me donnèrent tous les détails que nécessiterait l'amputation d'un air merveilleusement leste et dégagé; ils étaient fort gais et jurèrent que la guérison suivrait immédiatement l'amputation. Je leur répondis que, ma main m'appartenant en propre, je croyais être le maître de m'opposer à l'opération, que je qualifiai d'inopportune.

— Mais la gangrène se met déjà dans votre main; avant douze heures elle aura gagné le bras, et il faudra vous le couper.

— Alors vous me couperez le bras s'il le faut, et seulement quand il le faudra; en attendant, je garde ma main.

— Si monsieur en sait plus que nous, il n'y a rien à dire.

— Monsieur n'en sait pas plus que vous, c'est pourquoi il vous prie de le laisser en repos.

Mon refus fit scandale; j'étais en butte aux reproches de tous ceux qui s'intéressaient à moi. Le prince Adam m'écrivit que le roi s'étonnait de mon manque de courage. « Il est impossible, me disait M. de Lubomirski, que les trois premiers chirurgiens de la capitale se trompent dans un cas pareil. »

— Certainement ils ne se trompent pas, mais ils veulent me tromper.

— Pour quelle raison?

— Cela est fort délicat à dire, et vous allez me trouver ridiculement méfiant.

— Dites toujours.

— Eh bien, l'*ordonnance* de ces messieurs n'est pas autre chose qu'une fiche de consolation offerte à Brannicki.

— Vous êtes un singulier homme.

— Quoi qu'il en soit, j'ajourne l'opération; ce soir, si la gangrène est dans mon bras, je vous promets de le faire couper demain matin.

Avant la nuit, quatre autres chirurgiens se présentèrent. Nouvelle conférence, nouveau pansement. Mon bras était enflé de moitié et bleu jusqu'au coude; ils me quittèrent en m'assurant que l'opération ne pouvait plus être différée sans danger pour ma vie.

— Je leur répondis: Eh bien, apportez vos instruments demain matin. Dès qu'ils furent dehors, j'ordonnai à mes gens de défendre ma porte le lendemain à tout le monde. Voilà comment j'ai conservé mon bras.

Je sortis pour la première fois le jour de Pâques, je portais le bras en écharpe. Quant à l'entier usage de ma main, je ne le recouvrai que dix-huit mois plus tard. Tous ceux qui m'avaient blâmé furent les premiers à faire mon éloge, et ma fermeté me valut une certaine renommée. Pendant ma convalescence, je reçus une visite qui me divertit beaucoup. C'était celle d'un révérend père jésuite qui m'était dépêché par l'évêque de Cracovie.

— J'ai ordre de l'évêque, dit-il, de vous absoudre du péché que vous avez commis.

— De quel péché voulez-vous parler ?

— Ne vous êtes-vous pas battu en duel ?

— Et pour cela vous pensez que j'ai besoin d'absolution ?

— On m'a attaqué et je me suis défendu, je ne vois pas de péché là dedans. Cependant absolvez, puisque monseigneur le veut, mais je n'avouerai jamais que je sois en faute.

— Ainsi vous refusez de vous confesser ?

— Le voulant, je ne le pourrais pas.

— Permettez que je pose la question.

— Posez.

— Je dis par hypothèse : Vous vous êtes battu en duel, et par hypothèse encore vous demandez l'absolution.

— Très-volontiers. C'est-à-dire que je suis absous si c'est un duel ; sinon, non.

— Vous m'avez compris.

Il débita ses patenôtres et me donna sa bénédiction.

Quelques jours après ma première sortie, le roi me fit mander à la cour. Dès qu'il m'aperçut, il me donna sa main à baiser, ce que je fis en mettant un genou à terre : dans cette posture, Sa Majesté m'adressa la question suivante (scène préparée d'avance) :

— Pourquoi portez-vous le bras en écharpe ?

— Sire, j'ai un rhumatisme.

— Je vous recommande, monsieur, d'éviter à l'avenir de pareils *accidents*.

L'audience terminée, je me fis conduire chez Branicki. Il avait pris un intérêt très-vif à ma blessure ; tous les jours on venait de sa part demander de mes nouvelles. Bref, je croyais lui devoir une visite, d'autant plus que le roi l'avait nommé grand veneur, titre qui obligeait les gens *sachant vivre* à le complimenter. Cette charge était inférieure à celle de chambellan, mais beaucoup plus lucrative. On prétendait que le roi ne l'avait nommé qu'après s'être convaincu que Branicki était un habile tireur ; toutefois on conviendra que j'avais mieux tiré que lui.

Je fus accueilli dans son antichambre par une exclama-

tion de surprise. Officiers et laquais, tous avaient l'air de *tomber des nues*. Je priai l'adjudant de m'annoncer, ce qu'il fit la larme à l'œil et la poitrine oppressée.

Branicki était assis sur son lit, pâle comme la mort. Il me salua de la main.

Je lui dis : — Monsieur, je viens vous demander pardon de n'avoir pas su me mettre au-dessus d'une bagatelle qui n'aurait pas dû fixer mon attention. J'ai reçu plus d'honneur que d'outrage de ce qui s'est passé. Je vous prie donc de vouloir bien prendre ma défense auprès de vos amis, qui, ne connaissant pas la générosité de votre caractère, s'imaginent que vous ne pouvez être que mon ennemi.

— Monsieur Casanova, je vous déclare que je me porte l'ennemi, en toute occasion, de ceux qui ne vous témoignent pas l'estime que vous méritez si bien. Bininski est proscrit, le roi l'a privé de ses titres de noblesse; je le plains, mais c'est justice. Vous n'avez nullement besoin de ma protection, vous avez conquis celle de Sa Majesté. Prenez place et soyons amis, ajouta-t-il en me présentant la main. Vous êtes guéri, n'est-ce pas? Vous avez tenu tête aux chirurgiens, c'était sagement agir. Vous leur avez dit qu'ils pensaient me faire leur cour en vous coupant le bras, c'est à merveille; ces sortes de gens jugent du cœur des autres d'après le leur. Mais, dites-moi, comment ma balle a-t-elle pu vous toucher la main après avoir frappé au bas-ventre?

— Permettez-moi de reprendre la position que j'avais alors, vous le comprendrez facilement.

— Il me semble, reprit-il après l'explication, que vous auriez dû tenir votre main derrière votre corps et non devant.

— D'après l'événement, vous voyez bien que j'ai eu raison de faire comme j'ai fait.

— Ah! monsieur, s'écria une dame fort jolie qui se tenait à ses côtés, vous vouliez tuer mon frère, vous l'ajustiez à la tête!

— Le tuer! madame, oh! mon Dieu, non: j'avais intérêt à ce que Son Excellence vécût, pour qu'elle prit ma

défense contre des gens qui, sans elle, m'auraient tué sur la place.

— Cependant vous lui avez bien dit : Je vais faire essai de ce pistolet sur votre crâne.

— Voilà ce qu'on dit, mais ce n'est pas cela qu'on fait. Il vaut toujours mieux viser au corps, il y a plus de surface.

— Et vous m'avez donné une bonne leçon, dit Branicki en riant : on voit que vous vous êtes exercé au tir du pistolet.

— Presque jamais, et c'est le premier coup malheureux que j'ai tiré de ma vie. Si je puis me targuer de quelques avantages, c'est d'avoir la main sûre et le coup d'œil juste. Mais votre blessure va bien, Excellence ?

— Je guérirai, seulement il faudra du temps. Le jour du duel, vous aviez diné copieusement, m'a-t-on dit.

— Je craignais que ce ne fût mon dernier repas.

— Eh bien, si j'eusse diné comme vous, j'étais mort, car la balle m'eût infailliblement percé les intestins ; tandis qu'étant à jeun, elle a pu se faire jour.

J'ai su plus tard que, le matin de notre rencontre, Branicki avait entendu la messe et qu'il avait communiqué. En le quittant, j'allai remercier le grand-maréchal comte Ricliniski, juge du royaume : c'est lui qui m'avait protégé contre les uhlands ; il me fit un accueil assez sévère en me demandant ce que je lui voulais.

— Vous remercier de votre intervention généreuse, Excellence, et vous promettre de me montrer plus sage à l'avenir.

— Vous ferez bien, monsieur. Quant à votre grâce, ce n'est pas à moi que vous en êtes redevable, mais au roi ; si Sa Majesté ne l'eût protégée, je n'eusse pas hésité à faire tomber votre tête.

— Votre Excellence aurait donc oublié les circonstances nombreuses qui militent en ma faveur ?

— Lesquelles ? Voyons : oui ou non, vous êtes-vous battu en duel ?

— C'est vrai !

— Eh bien, la loi est formelle.

— Contre un duel offert ou accepté dans les conditions qu'elle indique ; mais ici je me suis battu à mon corps défendant, j'ai repoussé une attaque. Aussi je veux croire que, mieux instruite, Votre Excellence ne m'aurait pas fait exécuter.

— En vérité, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Mais pourquoi parler de cela ? Tout est fini. Puisque Sa Majesté vous a fait grâce, c'est que vous le méritiez, et je vous en félicite. Voulez-vous me faire le plaisir de dîner avec moi aujourd'hui ? J'ai à cœur de vous prouver que je n'ai pour vous aucun sentiment qui ne soit à votre avantage.

Ma paix ainsi faite de ce côté, je me rendis chez le waivode de Russie, qui m'accueillit les bras ouverts.

— Je vous fais préparer un logement chez moi, me dit-il ; ma femme aime beaucoup votre société, mais cet appartement ne sera prêt à vous recevoir que dans six semaines.

— Je profiterai de ce temps, Excellence, pour faire une course jusqu'à Kiow, chez le waivode. Son gendre, le staroste, comte de Bruhl, m'a vivement engagé à faire ce petit voyage.

— Partez, vous ferez bien ; cette absence calmera peut-être les ressentiments d'une foule d'ennemis que votre duel vous a suscités. Que le ciel vous préserve jamais d'une pareille affaire ici ! Vous n'en sortiriez plus sain et sauf. En attendant, tenez-vous sur vos gardes, et n'allez pas sortir à pied la nuit.

Une semaine s'écoula ainsi parmi des invitations à dîner et à souper. On me faisait répéter jusqu'aux moindres circonstances de ma rencontre, même en présence du roi, qui faisait semblant de ne rien entendre. Un jour que je recommençais mon récit, pour la dixième fois peut-être devant lui, Sa Majesté m'interrompit brusquement.

— M. Casanova, êtes-vous gentilhomme ?

— Non, sire, je n'ai pas cet honneur.

— Eh bien, si un gentilhomme vénitien vous insultait, oseriez-vous lui demander satisfaction ?

— Non, sire, car il n'accepterait pas. Je saurais bien dévorer ma colère et attendre l'occasion.

— Quelle occasion ?

— D'épier mon ennemi sur un territoire étranger, et là je le ferais battre jusqu'à la mort.

Le lecteur voudra savoir peut-être si je revis la Binetti; une seule fois je la rencontrai chez M. Moczinski: mais elle se *sauva* dès qu'elle m'aperçut. Je dis à Moczinski: Voilà une conduite étrange; pourquoi cette dame m'en veut-elle ?

— Pourquoi ! vous ignorez donc que votre duel, dont elle est la cause, l'a brouillée avec son amant ? Branicki ne l'a jamais revue depuis ce temps.

— Je ne puis qu'approuver la conduite du comte. Cette dame se figurait sans doute que son amant m'eût traité comme l'a été ce pauvre Tomatis.

Je partis avec Campioni pour le petit voyage dont j'ai parlé. J'avais deux cents ducats dans ma bourse: la moitié était un don du waïvode de Russie; j'avais gagné les cent autres au jeu. Je passe sous silence les détails de mon excursion. J'en viens aux raisons qui me déterminèrent à quitter pour jamais Varsovie et la Pologne.

A mon retour, madame Geoffrin, l'ancienne maîtresse du roi, était fêtée dans la capitale. Sans prétendre aux mêmes faveurs dont cette dame étrangère était l'objet, j'eus lieu d'être fort surpris de la mauvaise réception qu'on me fit partout. Je crois que tous ces nobles polonais s'entendaient pour m'adresser la même phrase sèche et impolie: Nous pensions bien ne plus vous revoir; pourquoi donc êtes-vous revenu ?

— Pour payer mes dettes, répondais-je, et je leur tournais le dos.

La froideur la moins cérémonieuse avait succédé à l'empressement dont j'étais naguère l'objet; il est vrai que je recevais encore des invitations, mais personne ne m'adressait la parole à table. Je rencontrai le waïvode de Russie qui me rendit à peine mon salut; je revis aussi le roi, mais Sa Majesté ne me regarda seulement pas. Comme je deman-

dais au prince Sulaskowski la cause d'un pareil changement, il me répondit : — C'est un effet du caractère national ; nous sommes très-inconstants, vous le savez : *Sarmatorum virtus veluti extra ipsos* (1). Votre fortune était faite si vous aviez pu saisir l'occasion, à présent il est trop tard, et vous n'avez qu'une chose essentielle à faire...

— C'est de partir, interrompis-je, et je vais me dépêcher.

Comme je rentrais chez moi, on me remit une lettre anonyme de la main d'une personne bienveillante qui m'instruisait de ce qu'elle avait entendu dire au roi sur mon compte. Sa Majesté avait su, me disait-elle, que j'avais été pendu en effigie à Paris pour avoir soustrait une somme considérable à la caisse de la loterie; en outre, j'étais coupable de nombreuses escroqueries en Angleterre et en Italie; enfin, j'avais fait partie d'une troupe de comédiens ambulants : tels étaient les griefs formulés généralement contre moi. Que pouvais-je répondre, sinon : Ce sont autant de calomnies plus faciles à inventer qu'à réfuter. Certes, j'aurais souhaité pouvoir quitter Varsovie sur l'heure, mais j'étais obéré et je ne possédais pas l'argent nécessaire à mon voyage. J'écrivis donc à Venise pour me procurer ce qui me manquait. En attendant, je restai forcément dans la capitale. Voici l'incident qui hâta mon départ.

Un beau matin se présente chez moi ce même général qui avait servi de témoin à Branicki lors de notre combat. Cet officier venait au nom du roi m'enjoindre de quitter Varsovie sous huit jours. Révolté de cet ordre, je chargeai l'émissaire de dire à son maître que je n'étais pas en disposition d'obéir, et que s'il m'y contraignait par la force, je protesterais contre la violence, à la face du monde.

Il me répondit paisiblement : — Monsieur, on ne m'a pas chargé de rapporter votre réponse, mais seulement de vous faire connaître l'ordre du roi. Ainsi, vous ferez ce que bon vous semblera.

(1) Les Sarmates n'ont pas de qualités, il les affectent.

J'écrivis aussitôt une longue lettre à Sa Majesté; je lui exposai que l'honneur ne me permettait pas de quitter sa capitale, puisque j'avais eu le malheur d'y contracter des dettes. C'est au comte Moczinski que je la remis pour la faire parvenir au roi. Le lendemain, le comte me remit mille ducats de la part de Sa Majesté, qui voulait bien s'excuser de l'ordre qu'elle avait donné, ignorant que j'étais à court d'argent. Le comte ajouta : Si Sa Majesté presse votre départ, c'est uniquement dans votre intérêt : elle est impatiente de vous savoir en lieu de sûreté, car elle n'ignore pas que vous recevez journellement des provocations, provocations auxquelles vous avez la sagesse de ne pas répondre : mais il n'en est pas moins vrai que les individus qui vous les adressent ont formé le projet de se venger de ce qu'ils appellent vos mépris, et le roi veut être tranquillisé sur votre sort.

J'étais pénétré de la plus vive reconnaissance : je priai le comte de remercier S. M. et de lui dire que ses ordres allaient être exécutés. Le comte m'offrit sa voiture, que j'acceptai, et me fit promettre de lui donner de mes nouvelles.

Dès le surlendemain, j'avais payé mes dettes et j'étais en route pour Breslau.

CHAPITRE VII.

Arrivée à Dresde. — M^{me} Maton. — Le comte de Bellegarde. — Voyage à Leipsick. — La Castelbajac. — Schwerin. — Mon retour à Dresde avec la Castelbajac. — Porchini tente de m'assassiner.

Nous roulâmes nuit et jour jusqu'à Breslau. Campioni m'accompagna jusqu'à Wartenberg, à soixante lieues de Varsovie : s'il n'alla pas plus loin, c'est que des intérêts de cœur l'attachaient à la Pologne. Aussitôt arrivé, j'allai voir l'abbé Bastiani, célèbre Vénitien, dont le roi de Prusse avait fait la fortune. Il était chanoine de la cathé-

drale, et il m'accueillit comme je désire l'être, avec cordialité et sans cérémonie. Il y avait longtemps que nous étions mutuellement impatients de nous connaître. L'abbé était un homme de haute taille, blond, assez bien fait, d'une physionomie spirituelle. C'était un savant dans toute la bonne acception du terme. Je trouvai en lui et chez lui les trois choses que je prise par-dessus tout au monde : un aimable compagnon, une bibliothèque choisie et une excellente table. Il était logé magnifiquement au rez-de-chaussée d'un brillant hôtel dont il avait la libre disposition ; il avait cédé le premier à une dame dont il aimait beaucoup les enfants, probablement parce qu'il en était le père. Malgré son habit, peut-être à cause de son habit, il avait un notable entraînement vers le beau sexe et les plaisirs qu'il procure. Cependant la passion chez lui n'allait pas jusqu'à la faiblesse, et elle n'était pas exclusive de l'amitié. Il aimait surtout à s'entourer de jeunes gens : son favori était alors un jeune abbé, le comte de Cavalcano. Cet estimable Bastiani était le fils d'un tailleur ; jadis frère capucin à Venise, il avait, dit-on, *jeté le froc aux orties*. A La Haye, où il s'enfuit, il trouva l'ambassadeur vénitien, Troni, qui lui prêta cent ducats, au moyen desquels il se rendit à Berlin, où le roi le combla de faveurs.

J'avais une lettre de recommandation pour certaine baronne dont j'ai oublié le nom. Je me présentai à sa porte à onze heures, et on m'introduisit dans l'antichambre en m'invitant à attendre : M^{me} la baronne s'habillait. Une jeune et jolie demoiselle, fort bien mise, attendait comme moi. Je prends place à ses côtés sur le canapé, et bientôt la conversation s'engage.

— Madame la baronne est sans doute une amie intime de mademoiselle ?

— Du tout, monsieur, je n'ai pas cet honneur ; je viens ici pour offrir mes services à madame.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander quelle espèce de services ?

— Je voudrais être gouvernante de ses filles.

— Ah ! la baronne a des filles ?

- Trois petites, belles comme des anges.
- Quand vous serez auprès d'elles, cela fera quatre anges. Mais j'y songe, vous gouvernante ! vous êtes bien jeune, mademoiselle.
- Hélas ! monsieur, la nécessité le veut ; je suis orpheline, et mon frère, simple lieutenant, ne peut pas faire de grands sacrifices pour moi. Que dois-je faire, sinon utiliser le peu de bonne éducation que j'ai reçue ?
- Que pensez-vous gagner ici, mademoiselle ?
- Cinquante écus par an.
- C'est bien peu.
- Elle leva les yeux au ciel en poussant un gros soupir.
- Mademoiselle, vous m'intéressez beaucoup. Où demeurez-vous ?
- Chez une vieille tante.
- Où vous travaillez beaucoup sans doute, où vous gagnez peu, où vous vous ennuyez excessivement. Tenez, si, au lieu d'être gouvernante d'enfants, un homme d'honneur vous proposait d'être la sienne, accepteriez-vous ?
- J'accepterais.
- Eh bien, mademoiselle, je vous le propose, et vous gagnerez cinquante écus par mois.
- Comment, monsieur, je serais assez heureuse pour être placée dans votre famille ?
- Je n'ai point de famille ; je suis seul, étranger, et je passe ma vie à voyager : demain, si vous le voulez bien, nous partirons ensemble.
- Rien que nous deux ! vous plaisantez. Oh ! cela ne se peut pas !
- Pourquoi donc ?
- Mais, monsieur, c'est la première fois que nous nous voyons.
- Il faut bien qu'on se voie toujours une première fois. Quant à la connaissance, elle sera bien vite faite si vous y mettez autant de bonne volonté que moi.
- Mon ton sérieux convainquit bientôt la jeune fille que je ne plaisantais pas ; moi-même je me sentais un peu surpris d'avoir fait si sérieusement pareille proposition, car,

s'il faut dire la vérité, telle n'avait pas été mon intention, et tout ce que j'avais dit d'abord n'était que pour *amuser le tapis*. A force de vouloir persuader la belle inconnue, je finis par me persuader moi-même, par me croire réellement épris, et je pouvais sans trop de suffisance regarder mes affaires comme étant passablement avancées. J'eus le plaisir de lui voir prendre un air pensif et mélancolique; parfois elle me regardait à la dérobée : bref, sans pouvoir me rendre un compte exact de toutes ses pensées, j'en tirais le résumé, et ce résumé était à mon avantage. Je me disais : Voilà une jeune fille que je pourrai conduire dans le grand monde, qui y figurera avec honneur; car je n'en étais plus déjà à douter de son esprit et de ses sentiments. Ainsi marchent les illusions, et ce n'était pas encore ma dernière. Rempli de ces belles espérances, je tirai deux ducats de ma poche et les lui offris à compte sur le premier mois. Elle les accepta d'un air charmant et timide : c'était bien, comme disent les Français, le commencement de la fin.

Sur ces entrefaites, on m'introduisit chez la baronne; elle m'invita à dîner pour le lendemain et parut fort contrariée de mon refus. En sortant je ne vis plus la jeune fille dans l'antichambre. Telle était la mobilité de mes impressions que, le lendemain matin à cinq heures, je montai en voiture sans lui donner un souvenir. Nous faisons cent pas à peine, et mon cocher s'arrête : on lui jette un paquet, qu'il place sur l'impériale; mon domestique ouvre la portière, et une femme s'élance à mes côtés. C'était mon inconnue. En route elle me conte qu'elle avait arrangé cette petite scène pour ne point causer du scandale à mon hôtel, où l'on n'aurait pas manqué de dire que j'étais parti avec une jeune fille après l'avoir séduite.

— Peut-être même, ajoutai-je, vous aurait-on empêchée de partir avec moi.

— Oh ! que non, ce n'est pas cela que je craignais, mais bien le bavardage des domestiques. Au surplus, je ne me serais jamais décidée à vous suivre, si ce n'était le don de deux ducats que j'ai eu le *malheur* d'accepter : je n'ai pas

voulu, monsieur, vous laisser le droit de me taxer d'imposture.

Me voilà donc tête à tête avec une jeune fille qui m'était tombée du ciel, pauvre ange, à moi vieux démon, et désormais elle était confiée à ma garde. C'était évidemment son bon génie qui me l'adressait, car j'étais persuadé que je ne lui ferais jamais que du bien. Quant à moi, la question pouvait être douteuse encore, mais je ne songeai seulement pas à me la poser. Bien qu'au delà de la quarantaine, je mis tout sur le compte d'une belle passion que j'inspirais, oubliant absolument que la lettre de change à vue que nous portons tous sur le visage était décidément échue.

Je ne fus pas longtemps à me convaincre que ma belle inconnue, en acceptant mes offres, était décidée à se soumettre à tout ce que je pourrais exiger d'elle; mais ce n'était pas mon compte; je voulais, ce que j'avais toujours voulu, *être aimé*, et depuis Zaïre j'avais désappris l'amour. L'actrice Valville n'avait été qu'un caprice; à Varsovie, pas une seule amourette. L'unique souvenir que je devais emporter de cette ville, souvenir bien doux, c'était d'avoir prouvé au monde, ou, si l'on veut, à mes lecteurs, que l'honneur m'était plus cher que la vie.

Ma compagne s'appelait Maton. Elle s'exprimait en très-bon français. Lui ayant demandé si elle l'écrivait aussi, elle me fit voir une lettre de sa main qui annonçait une brillante éducation. Elle raconta ensuite comment elle avait quitté Breslau sans prévenir personne, pas même sa tante, qui certainement ne voudrait jamais la revoir.

- Et vos effets? lui dis-je.
- Ils ne valaient pas la peine d'être emportés.
- Qu'avez-vous donc dans ce paquet?
- Une chemise, une paire de bas, deux mouchoirs de poche et six robes.
- Mais que dira votre amant? car il est impossible que vous n'en ayez pas.
- Il ne dira rien, car je suis *libre*.
- Et vous l'avez toujours été?

— Je suis trop franche pour vous cacher que j'ai eu deux amants : le premier était un monstre qui me séduisit et m'abandonna ; l'autre est un honnête garçon, un lieutenant sans le sou, qui tient garnison à Stettin depuis une année.

Rien n'était plus simple que cette histoire, qui portait le cachet de la vérité ; c'était absolument comme si ma conquête m'eût dit : Je ne m'attache à vous que dans le but de faire fortune. Mais l'amour-propre m'aveuglait, et j'avais la sottise de découvrir une marque d'affection dans ce qui n'était que le calcul de l'intérêt personnel. A vingt ans, n'étant jamais sortie de Breslau, mademoiselle Maton voulait voir et courir le monde, et cela à mes dépens : c'était fort naturel. Un autre eût sagement supputé la dépense, et se serait abstenu ; mais, pour moi, une jolie femme et l'amour, c'était tout. Cependant je résolus de ne rien exiger d'elle tant que je ne la verrais pas brûler des mêmes désirs que moi.

A la brune, nous nous arrêtâmes à une maison de poste pour y passer la nuit. Je demandai à souper. Maton, qui mourait de faim, mangea avec appétit et but prodigieusement pour une demoiselle déshabituée du vin. En la voyant au moment de tomber sous la table, je l'envoyai au lit. Elle balbutia quelques remerciements et des excuses, luttant sans succès contre le sommeil, besoin qu'elle ne s'expliquait que par la fatigue du voyage. Je me l'expliquais plus naturellement par l'abondance de ses libations. J'appris aussi qu'elle n'avait pas employé sa dernière nuit à dormir, et que depuis deux jours elle n'avait vécu que de pain et d'eau. Elle eut beaucoup de peine à se mettre au lit, et, si je ne l'eusse aidée à se déshabiller, elle y serait encore. Je pris place ensuite à ses côtés, et ne me réveillai qu'à cinq heures du matin. Je demandai aussitôt des chevaux. Maton dormait toujours. Je l'éveillai brusquement : elle fut bientôt sur pied, et me demanda timidement si je voulais bien pour mon bonjour lui donner un baiser. Je lui en donnai deux, et nous continuâmes notre voyage pour Dresde.

A mon arrivée dans cette ville, je courus d'abord chez ma mère; elle était à la campagne; mais je trouvai mon frère Jean et sa femme, la Romaine Teresa Rolando. On pense bien que je n'oubliai pas non plus, dans mes visites, le staroste comte de Brühl, non plus que sa femme, pour laquelle j'avais une lettre de recommandation de son père, le waivode de Russie.

Après le diner je me rendis à l'Opéra italien, dont le foyer était ouvert aux joueurs: on y tenait un pharaon. Je jouai, mais en homme précautionné et qui ne veut pas aventurer ses ressources; car j'avais tout au plus huit cents ducats à mon service, et il fallait les faire durer longtemps. C'est là que je fis la connaissance du malheureux Aidolo, alors si jeune, si brillant, si animé, déjà major, et qui aujourd'hui serait général si, pour son malheur, il n'eût pas été mêlé dans une intrigue qui lui a valu l'exil, où il gémit depuis trente ans et où il doit mourir.

La beauté de Maton et les excitations du voyage brusquèrent un dénouement que ma bonne étoile me disait d'ajourner. Je pressai Maton très-tendrement ce soir-là, et notre union fut consommée. A notre réveil, nous étions les meilleurs amis du monde. Je perdis ma journée dans des emplettes pour elle: chemises, bonnets, jupons, chaussures, etc., je lui procurai tout, car elle ne possédait rien. M'arrivait-il des visites, je la renvoyais dans sa chambre, et je répondais aux curieux que je la leur présenterais dès qu'elle serait ma femme. Lorsque je sortais, elle avait pour consigne de ne recevoir personne. Parfois je la menais à la promenade hors des murs de la ville: alors seulement je lui permettais de parler aux personnes qui nous abordaient.

Ces précautions assez minutieuses de ma part donnèrent l'éveil à la foule des jeunes officiers de Dresde, et surtout à l'un d'entre eux, le comte de Bellegarde, cavalier à bonnes fortunes qui se flattait de réussir et d'emporter la place à la première sommation. Jeune, beau, riche et prodigue comme il l'était, je ne le vis pas sans déplaisir se présenter chez moi au moment où j'allais me mettre à

table. Il me demanda la permission d'assister au repas, ce que je ne pouvais pas lui refuser. J'aurais pu envoyer Maton dans sa chambre, mais c'eût été une inconvenance : d'ailleurs je fus fort content d'elle pendant le diner. Bellegarde, tout en se tenant dans les bornes d'un entretien à peu près honnête, se permettait de temps en temps quelques saillies militaires. Maton n'y répondit que par un sourire réservé, et sut garder sa dignité, qui était un peu la mienne.

J'avais pour habitude de sommeiller au sortir de table : ainsi invitai-je sans façon le comte à nous laisser.

— Est-ce que mademoiselle fait aussi la sieste? demanda-t-il en riant.

Sur ma réponse affirmative, il prit ses gants et son épée et m'invita à diner pour le lendemain.

Je lui répondis que je ne conduisais pas encore ma maîtresse dans le monde, mais que, s'il voulait bien se contenter d'un repas frugal, je le traiterais toujours avec plaisir et qu'il pourrait voir Maton.

Il ne trouva rien à répliquer, prit un air grave et se retira froidement. Pendant huit jours je n'en entendis plus parler.

Ma mère étant de retour de la campagne, j'allai la voir. Elle habitait au troisième dans une maison voisine de la mienne, et de ses fenêtres on pouvait voir ce qui se passait dans ma chambre. Qu'on se figure ma surprise quand j'aperçois Maton à sa croisée, s'entretenant avec M. de Bellegarde, appuyé lui-même à la croisée d'une chambre voisine dépendant de l'hôtel que j'habitais, mais qui ne faisait pas partie de mon appartement. Cette découverte me fit rire, parce que j'étais persuadé qu'on ne me voyait pas : néanmoins je pris mon parti sur-le-champ, n'étant pas d'humeur à être trompé.

Je rentrai pour diner à mon hôtel. J'avais l'air enjoué comme Maton. La conversation tomba sur le comte, et je dis négligemment à la demoiselle :

— Je crois que M. de Bellegarde est amoureux de toi.

— Bah! vous savez bien que les jeunes officiers courent

après les demoiselles, c'est leur habitude. Je ne crois pas le comte plus épris de moi que de toute autre.

— Comment donc ! mais n'était-il pas ici ce matin ?

— Lui ! point du tout. Et d'ailleurs, fût-il venu, pensez-vous que je l'eusse reçu ?

— Tu ne l'as donc pas vu se promener devant les fenêtres après la parade ?

— En vérité, non.

Il n'en fallait pas davantage pour me mettre au fait. Maton mentait impudemment : il était clair que j'allais être sa dupe si je ne prévenais le coup sur-le-champ. Je n'insistai pas ; je gardai ma bonne humeur et fis à Maton quelques cajoleries ; puis j'allai au théâtre, où je fus parfaitement heureux au jeu. A la fin du second acte je me retirai. Voilà qu'à la porte de mon logis je rencontre un des domestiques de l'hôtel, et je lui dis :

— Y a-t-il au premier d'autres chambres que les quatre que j'occupe ?

— Oui, monsieur, il y en a encore deux sur le devant.

— Dites à votre maîtresse que je les veux aussi.

— Impossible, monsieur, nous les avons louées hier.

— A qui donc ?

— A un officier suisse.

M. de Bellegarde était Suisse.

Je tournai le dos au domestique et me mis à examiner les lieux. Rien de plus facile que de passer de la fenêtre voisine sur mon balcon. En outre, les deux chambres, celle de Maton et celle de l'officier, communiquaient par une porte verrouillée devers moi, mais dont la clef était de l'autre côté.

Arrivé chez moi, je trouvai la demoiselle assise auprès de la fenêtre. Après quelques mots insignifiants je lui dis : Quel air frais ici, tandis que chez moi l'on étouffe. Si nous changions de chambre ?...

Elle ne répondit pas.

— Voudrais-tu me faire ce plaisir ? ma chère Maton ?

Motus encore.

— Si tu tiens à cette chambre, repris-je, n'en parlons plus.

— Monsieur sait bien qu'il est le maître.

— Eh bien, je coucherai ici.

— Ce soir ?

— Ce soir.

— Comme il vous plaira. J'espère du moins que cela ne m'empêchera pas de venir travailler ici dans la matinée ?

Je compris à cette réponse que Maton ne me le cédait pas en finesse, et dès ce moment elle me devint odieuse.

Aussitôt je fais porter mon lit dans sa chambre, je place mon bureau vis-à-vis de la fenêtre. Maton regardait en dessous toutes ces nouvelles dispositions ; cependant elle fit *contre mauvaise fortune bon cœur*, et fêta mon souper. Il est vrai que le bon vin la déridait. Au moment de me coucher, elle me demanda la permission de partager mon lit : je la laisse faire. J'entendais distinctement la voix de Bellegarde et de ses amis, et je comptais être témoin de quelque tentative de mon voisin pour entrer chez moi ; mais personne ne bougea. Je sus plus tard que l'amoureux avait été informé (je ne sais par qui ni comment) du changement de gîte de sa belle.

Le lendemain je me réveillai avec un horrible mal de tête, et je gardai la chambre. Mon indisposition se prolongeant, je fis appeler un médecin, qui me saigna : peine inutile, mon mal ne fit qu'empirer. Ma mère accourut fort inquiète, car elle m'aimait tendrement. La saignée ne m'ayant procuré aucun soulagement j'avalai une médecine, qui ne réussit pas mieux que le premier remède. Le troisième jour, certains indices me révélèrent clairement que j'étais atteint d'une maladie galante. Ainsi mademoiselle Maton m'avait trompé de plus d'une manière : impossible d'attribuer ma mésaventure à une autre femme, car depuis mon retour de Pologne je n'avais *connu* qu'elle. J'eus une nuit fort agitée qui me permit de méditer un plan de vengeance. La colère est mauvaise conseillère, elle me criait d'avoir recours aux moyens violents : heureusement la

raison prit le dessus, et pour toute punition, je résolus de chasser cette indigne créature.

J'allai la secouer rudement dans son lit au point du jour et je lui dis :

— Malheureuse, tu vas tout m'avouer.

Elle fondit en larmes et s'écria :

— Mon Dieu, qu'avez vous ? vous paraissez irrité.

— Ta conduite est infâme.

— Pardonnez-moi, monsieur, et je vous jure que je ne recommencerais jamais.

— Ni moi non plus.

— Cependant c'est une bagatelle...

— Ah ! tu appelles cela une bagatelle ?

— Cette petite croix d'or ne vous servait à rien.

— Que me parles-tu de croix d'or ?

— Et je l'ai mise de côté...

— Tu es donc aussi une voleuse ? J'en apprends de belles, mais il s'agit d'autre chose.

— En vérité, ma conscience ne me reproche rien de plus.

— Tu m'as ravi le plus précieux trésor que j'aie au monde.

— Quoi donc ?

— Ma santé, malheureuse ! tu m'as empoisonné. Lève-toi sur-le-champ, fais un paquet des hardes que je t'ai données et va-t-en.

Ses pleurs recommencèrent, mais elle n'essaya plus de se justifier.

— Mon Dieu ! si vous m'abandonnez, que deviendrai-je !

— Peu m'importe ; prends ces cinquante écus, et que je ne te revoie plus ; mais comme je ne veux pas donner à penser que je te délaisse après t'avoir séduite, tu vas me donner quittance de la somme, en mentionnant dans l'écrit les causes de notre séparation. Elle obéit sans mot dire. Quand il fallut quitter la place, ses gémissements recommencèrent, et elle se jeta à mes genoux dans le but de m'attendrir, si bien que je fus obligé de la mettre dehors.

Ainsi pincé, je ne me souciai nullement de rester dans l'hôtel : j'en sortis deux jours après et louai le premier étage de la maison habitée par ma mère. La sottise obstination de Maton à cacher un mal que je devais découvrir tôt ou tard me rendit tellement malade, que si les symptômes eussent tardé de huit jours à se manifester, il y allait de ma vie. J'étais aussi maltraité que je le fus autrefois à Augsbourg et Wesel, si le lecteur s'en souvient. A tous ceux, et ils étaient nombreux, qui m'accablaient de questions au sujet de ma princesse, je répondais simplement :

— C'était une gouvernante infidèle, et je l'ai mise à la porte.

Mon frère Jean fut le premier à se payer de ces raisons ; mais, à quelques jours de là, je le vois entrer d'un air moqueur dans ma chambre, et il me dit :

— Le comte de Bellegarde et quatre de ses amis sont malades comme toi et par le fait de ta gouvernante.

— Tant pis pour eux ; pourquoi s'y sont-ils frottés ?

— Pourquoi t'y frottais-tu toi-même ?

— Je te réciterai mon *mea culpa* tant que tu voudras. Tu vois que ces jeunes fous auraient grand tort de m'en vouloir, et qu'ils sont fort mal avisés en publiant leur honte. J'ai tout mis en œuvre pour les préserver de Maton.

— Rusé compère, tu voulais la garder pour toi seul.

— Il est vrai qu'aucun d'eux, le comte de Bellegarde excepté, ne peut se vanter d'avoir possédé Maton pendant le temps qu'elle demeurait ici ; mais ils sont peu clairvoyants s'ils n'ont pas compris le motif pour lequel j'ai mis à la porte cette maudite grisette.

— Le moyen de le soupçonner ? tout le monde est convaincu que tu n'as pas de mal.

— Eh bien, tu peux les consoler maintenant et leur apprendre en quel état tu m'as trouvé ; mais dis-leur bien que je n'aurais jamais été assez fou pour proclamer mon triste état sans nécessité.

Une fois guéri, j'allai voir la brillante foire de Leipsick.

Les bonnes chances du pharaon et du biribi m'avaient procuré à Dresde un gain de quatre cents ducats, et je partis avec un crédit de trois mille écus sur le banquier Hoffman. J'avais pour compagnon de voyage un vieillard fort aimable, directeur des mines de Saxe. Il me conta une anecdote, peu importante en elle-même, mais qui a son côté intéressant en ce qu'elle resta toujours ignorée des Russes ; c'est que l'impératrice Catherine, que tout le monde croyait brune, était blonde. Le directeur la voyait tous les jours dans son enfance à Stettin. Depuis l'âge de treize ans on la coiffait avec des peignes de plomb, parce qu'elle était destinée à Pierre III, et qu'en Russie on voulait autant que possible que les princesses du sang impérial fussent brunes, la couleur blonde étant très-commune dans le pays. C'est une singularité digne d'être recueillie par l'histoire, qu'une famille régnante se faisant teindre les cheveux pour se distinguer davantage de ses sujets.

Je me souviens avec le plus grand plaisir d'une aventure qui m'advint à cette foire de Leipsick. La belle et spirituelle princesse A^{me}, autrefois maîtresse de l'empereur François I^{er}, venait d'arriver de Vienne et habitait le même hôtel que moi. Un jour elle eut l'étrange fantaisie de se promener incognito à la foire. Voici comment elle s'y prit : une de ses femmes de chambre reçut l'ordre de faire la princesse, tandis que la véritable princesse la suivrait déguisée en femme de chambre. Instruit de cette mascarade, je résolus d'y jouer mon rôle. Je suivis les deux dames à leur sortie de l'hôtel, et pendant que la prétendue princesse était à examiner les curiosités d'un magasin d'orfèvrerie, je m'approche de la prétendue soubrette et lui adresse familièrement la parole.

— Est-il vrai, mademoiselle, que cette dame que vous suivez soit réellement la princesse A^{me} ?

— C'est elle-même.

— Je n'en crois rien, car elle n'est pas belle et ne ressemble guère à une princesse.

— Il paraît, monsieur, que vous savez mal reconnaître l'air que doit avoir une princesse.

— Au contraire, mademoiselle ; et je le sais si bien que je donnerais volontiers cent ducats pour une heure de tête-à-tête avec vous.

— Cent ducats ! vous seriez bien attrapé si je vous prenais au mot.

— Essayez.

— Vous vous dédiriez.

— Non pas. Tenez, je demeure dans l'hôtel où vous êtes descendue : réfléchissez à ma proposition, et, si vous l'acceptez, je vous compte l'argent d'avance : à une condition encore, c'est que vous me donnerez votre parole ; sans cela vous pourriez bien me jouer un tour de soubrette.

— C'est à merveille ! soyez discret, et venez me trouver après le diner. Si vous vous sentez le courage de braver quelques petits dangers, l'heure du berger ne se fera pas attendre.

— Vous êtes adorable. Comment vous appelez-vous ?

— Caroline.

Enchanté d'avoir entretenu la princesse et d'avoir pu lui dire combien elle me plaisait, je me disposais à jouer mon rôle jusqu'au bout sans m'abuser sur la conclusion de l'intrigue, qui ne pourrait avoir celle que j'avais souhaitée. A la nuit tombante, me voilà dans le couloir des femmes de la princesse, faisant des *hum ! des psitt !* Enfin l'une d'elles me dit ;

— Que cherchez-vous ?

— Une de vos camarades que j'ai rencontrée à la foire.

— Ce doit être Caroline, qui sert la princesse à table. Revenez dans une demi-heure.

La demi-heure écoulée, la même soubrette me dit :

— Caroline est venue et m'a chargée de vous cacher dans ce cabinet.

En même temps elle me poussait dans un cabinet assez sombre, où j'attendis Caroline très-peu de temps. La porte fermée, je voulus aller au fait vigoureusement, mais elle se défendit en criant :

— Non pas, non pas ! attendez au moins que ma maîtresse soit couchée.

— Que j'attende ici, et sans lumière ! c'est bien triste.

— Se cache-t-on avec des flambeaux ? Les gens de la maison qui vont et viennent vous auraient bientôt découvert.

— Mais, ma belle, sans lumière je suis un corps sans âme ; en outre, cet endroit n'est pas commode pour ce que nous avons à faire ici.

— Certainement je ne vous introduirai pas dans ma chambre.

— Qui vous empêche de venir dans la mienne ? Je suis seul, et personne ne nous dérangera. Venez donc, voici les cent ducats.

— Je n'oserais pas pour un million.

— Et moi pour un million je ne passerais pas la soirée dans ce cachot, où il n'y a de place que pour une chaise. Adieu donc, cruelle Caroline.

— Alors, monsieur, ne sortons pas ensemble, et laissez-moi passer la première.

Elle voulut s'échapper de mes mains. Heureusement j'eus la présence d'esprit de saisir le bout de sa robe et de l'empêcher par là de me fermer la porte au nez, comme c'était bien son intention. Elle de tourner à gauche vers sa chambre, et moi à droite vers la mienne. De deux choses l'une, ou l'on voulait me soutirer de l'argent, ou, ce qui est plus probable, me claquemurer pour la nuit dans le cabinet. La satisfaction d'avoir échappé à ce double danger me procura le sommeil le plus paisible.

Le lendemain j'essayais des gants dans un magasin, lorsque parut la princesse, accompagnée du comte de Zinzendorf : je l'avais connu douze ans auparavant à Paris. Il ne me reconnut pas d'abord ; mais, jugeant à ma tournure que j'étais étranger, il me demanda si j'avais des nouvelles d'un certain Casanova, célèbre pour son duel avec le comte Branicki.

— Ce Casanova, c'est moi-même.

La comtesse m'entendit, et se tournant vers moi :

— Vous êtes le brave Casanova ! me dit-elle, je serais ravie de faire votre connaissance.

Elle prononça ces mots naturellement et comme si, en effet, c'eût été notre première rencontre. J'imitai son silence ; elle m'invita à sa soirée, la dernière qu'elle dût donner, son départ étant fixé au surlendemain. Elle me fit répéter tous les détails de ma malheureuse affaire, en se tenant toujours sur la même réserve. Je remarquai aussi que ses femmes de chambre feignaient de ne rien connaître de notre entrevue.

Le dernier jour de la foire, au moment où j'allais me mettre à table, une jolie femme entre à l'improviste dans ma salle à manger : c'était la Castelbajac.

— Vous ici, chère dame ?

— Hélas ! oui, pour mon malheur ; je suis arrivée depuis quinze jours.

— Et vous me le faites savoir aujourd'hui seulement !

— Ce n'est pas faute de vous avoir vu souvent, mais nous évitions votre rencontre.

— Qui donc, nous ?

— Schwerin est ici.

— Il est à Leipsick, ce bon diable

— Oui, et en prison.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il a escompté une lettre de change reconnue fausse. Le malheureux, que va-t-il devenir ? Il pouvait fuir, mais non, il préfère aller à l'échafaud.

— Vous ne l'avez pas quitté depuis l'époque où je vous trouvai en Angleterre, il y a bien trois ans ?

— Sans doute : un temps bien employé, en vérité ! Toute sa vie n'est qu'un tissu de vols et de friponneries. Il n'y a pas au monde une femme plus malheureuse que moi.

— Je vous l'avais prédit.

— O mon cher Casanova, ayez pitié de nous, oubliez le passé et sauvez d'une mort infâme le malheureux qui déshonore le nom qu'il porte. Il s'agit d'une misérable somme de trois cents écus.

— Je ne ferai rien pour Schwerin. C'est un gueux, il a failli me conduire à la potence avec ses faux billets de banque.

— Mais n'aurez-vous pas pitié de moi?

— Vous, c'est autre chose. Voulez-vous me suivre à Dresde? Je vous donnerai les trois cents écus dès que la justice en aura fini avec le coquin. En vérité, j'ai peine à concevoir comment une femme aimable et jolie comme vous l'êtes a pu s'attacher à un misérable qui n'a ni esprit, ni talent, ni tournure, et qui n'a qu'un nom de prince pour toute fortune.

— Mais je ne l'ai jamais aimé : je vivais avec lui malgré moi, trop faible devant ses larmes ou son désespoir. C'est pourtant à ce vilain Castelbajac, qui n'a jamais été mon mari, que je dois cette belle connaissance, qui me laisse sans pain et sans asile.

Ses pleurs revinrent de plus belle, car les femmes ne m'ont jamais plus émues que lorsqu'elles racontent leurs peines. Cette Castelbajac, à peine âgée de vingt-six ans, était l'épouse d'un pharmacien de Montpellier, à qui Castelbajac l'avait enlevée. A Londres, sa beauté ne m'avait pas touché, parce que j'étais dans les filets d'une autre ; mais présentement j'étais libre. Aussi je lui promis tout ce qu'elle voulut. Le domestique de l'hôtel qui me servait à table avait été témoin de toute la scène, qui l'intéressait vivement ; quand il vit l'heureux dénouement, il courut de lui-même chercher un couvert pour la dame et préparer un nouveau lit dans ma chambre, attention naïve qui me fit beaucoup rire. Le bon appétit et les larmes sitôt séchées de la pauvre Castelbajac me rappelèrent la *Matrone d'Ephèse* de la Fontaine. Elle ne fit aucune difficulté de me suivre à Dresde, d'autant plus que le séjour de Leipzig lui était devenu insupportable. Sans compter quelques dettes, ses hardes se trouvaient entre les mains du propriétaire de l'hôtel qu'elle habitait. Le créancier des trois cents écus avait fait aussi haro sur les nippes de la pauvre dame, mais elle me dit qu'en désintéressant son hôte elle pourrait tout reprendre. En attendant, elle s'in-

stalla ce soir-là dans ma chambre. Au moment où nous allions nous mettre au lit ensemble, elle me dit tristement :

— Mon cher Casanova, j'ai une confidence à vous faire.

— Qu'y a-t-il encore, chère amie ?

— Je prévois que vous allez mettre à vos bienfaits un prix que je voudrais pouvoir vous accorder, mais cela ne m'est pas possible aujourd'hui.

— J'attendrai jusqu'à demain.

— Demain, pas davantage.

Et elle se mit à pleurer.

Je la pressai vivement de s'expliquer : alors la malheureuse souleva son jupon, et me découvrit une nouvelle turpitude de Schwerin.

Je fis un geste d'impatience et de désappointement, et lui dis doucement :

— Couchez-vous, madame, je vous plains. Vous méritiez un meilleur sort.

Dans la disposition où j'étais, j'aurais pu fort bien m'exposer au danger de compromettre une fois encore ma santé : aussi, toutes réflexions faites, je lui sus gré de son avis, qui me sauvait peut-être d'un dégoût irremédiable pour les plaisirs de l'amour. Ce n'était plus là une Maton me trompant avant de la connaître et après connaissance faite : celle-ci était véritablement honnête, remplie de qualités contraires même à ses désordres, douée surtout d'un excellent cœur, le présent le plus funeste que la Providence puisse nous faire, et qui causait toutes les souffrances de la pauvre Castelbajac.

J'avisai au moyen de retirer ses effets des mains du propriétaire de l'hôtel. J'en fus quitte pour soixante écus. Elle se confondit en remerciements au sujet de ma générosité, et me témoigna combien il lui en coûtait de ne pouvoir me témoigner sa reconnaissance comme je l'aurais souhaité et comme elle le souhaitait elle-même. C'était bien naturel : une femme au cœur sensible s'imagine n'en faire jamais assez pour l'homme qui l'a servie, sa reconnaissance est au-dessus du bienfait, et elle est toujours disposée à se livrer tout entière. Les hommes pensent

autrement, cela tient à leur organisation. C'est qu'en un certain sens l'homme est né pour donner, la femme pour recevoir.

Nous eûmes des nouvelles de Schwerin et du sort qui l'attendait, par le banquier qu'il avait trompé : celui-ci avait envoyé un exprès à Berlin pour savoir si le roi s'opposait à ce qu'on traitât le faussaire selon toute la rigueur de la loi.

— C'est le coup de la mort pour ce malheureux ! s'écria Castelbajac. Maintenant il est perdu : le roi payera pour lui, mais il mourra prisonnier à Spandau.

— Voilà quatre ans qu'il devrait y être, répondis-je. Nous nous en trouverions mieux l'un et l'autre, ma chère, et lui n'en serait pas plus mal.

Je ne causai pas peu de surprise à la société de Dresde lorsque j'y parus avec ma nouvelle conquête. C'était un contraste frappant avec Maton, et chacun m'en félicitait. Outre qu'elle possédait la dignité et l'aisance d'une femme du monde, Castelbajac était d'une humeur charmante dans notre intérieur. Aussi n'hésitai-je pas à la baptiser d'un titre : je la présentai sous le nom de comtesse de Blasin à ma mère et à tous mes amis.

Cependant je ne pouvais séjourner longtemps à Dresde, ne possédant plus pour toute fortune que quatre cents écus : la chance avait tourné contre moi au jeu, et mon voyage à Leipsick et ses suites m'avaient enlevé trois cents ducats. On pense bien que je ne fis pas à ma belle confiance de toutes ces bagatelles : il ne faut pas (c'est ma méthode) initier les femmes aux embarras d'argent qu'on peut éprouver. Je m'étudiai donc à ne la laisser manquer de rien. Nous nous dirigeâmes vers Vienne, et, après un court séjour à Prague, nous arrivions, le huitième jour de notre départ de Dresde, dans la capitale des États autrichiens. C'était la veille de Noël : nous descendîmes à l'hôtel du *Bœuf-Rouge*. Mademoiselle Blasin, et non plus comtesse de Blasin, s'intitula modiste et prit une chambre voisine de la mienne. Voilà que le surlendemain de notre installation deux individus se présentent chez la

demoiselle au moment où nous déjeunions fort tranquillement en tête-à-tête.

— Qu'êtes-vous ? lui dit l'un d'entre eux.

— Modiste.

— Votre nom ?

— Blasin.

— Et ce monsieur, quel est-il ? ajouta l'autre en me désignant.

— Que ne le lui demandez-vous vous-même ?

Alors cet intrus commence à me questionner ; il ne s'informe ni de mon nom ni de ma qualité, mais il me dit brusquement :

— Que faites-vous à Vienne ?

— Vous le voyez bien, je prends du café au lait.

— Madame, reprend l'autre, ce monsieur n'est pas votre mari : ainsi vous allez quitter la ville dans les vingt-quatre heures.

— Monsieur est un ami, répond Blasin ; nous partirons quand bon nous semblera, ou du moins nous ne céderons qu'à la force.

— A la bonne heure. Nous savons fort bien que monsieur habite une autre chambre.

— C'est la vérité, mais qu'en concluez-vous ?

— Qu'il faut que je visite votre chambre, monsieur.

Et l'individu s'esquiva.

— Je me hâtai de le suivre, et j'arrivai chez moi au moment où il visitait mon lit.

— Vous n'avez pas couché ici cette nuit, monsieur.

— Que vous importe ?

— La preuve, c'est qu'il n'est pas défait.

— Mêlez-vous de vos affaires.

Ma réplique était faite fort mal à propos : cet homme se mêlait de ses affaires en mettant le nez dans les miennes. Lui et son compagnon étaient des sbires de la police. Dès qu'ils nous eurent quittés avec une nouvelle injonction de déguerpir dans les vingt-quatre heures, je dis à la belle :

— Habillez-vous et allez trouver l'ambassadeur de

France, vous l'instruirez de tout ce qui vient de se passer. Il faut garder le nom de Blasin; vous direz que vous êtes demoiselle ou veuve, et marchande de modes. Ajoutez simplement que vous vous rendez en France.

Au bout d'une heure je la vis revenir à peu près rassurée. La police de Vienne est fort ombrageuse et d'une morale exemplaire. Son office est de surveiller les mœurs et principalement les mœurs des étrangers. Un homme ne peut coucher avec une femme à moins qu'ils n'exhibent leur contrat de mariage en même temps que leur passeport. C'est de la vigilance tant soit peu tracassière. L'hôte s'en mêla aussi, ou plutôt la police l'obligea à s'en mêler: il signifia à ma compagne de choisir une chambre qui ne fût pas contiguë à la mienne. Je lui dis:

— Est-ce que mademoiselle doit aussi souper seule?

L'hôte poussa un gros sourire et répondit:

— Non pas; je vais chercher deux couverts.

Malgré la surveillance, et peut-être à cause d'elle, je passai quatre nuits de suite avec Blasin. La diligence de Strasbourg partant le 30 décembre, je fis retenir une place pour ma belle; je voulais lui donner cinquante louis pour son voyage, elle n'en accepta que trente. Je reçus de ses nouvelles de Strasbourg; ensuite je n'en entendis plus parler jusqu'au moment où je la retrouvai à Montpellier, comme on le verra plus tard.

Le jour de l'an, je changeai de logement et me mis à courir dans Vienne, chargé de mes lettres de recommandation. J'en avais pour la comtesse de Strakrenberg et pour M^{me} de Salmor, la gouvernante de la jeune archiduchesse. Je retrouvai à Vienne Calsabigi l'ainé, attaché au premier ministre, M. de Kaunitz. J'y vis aussi le célèbre Métastase, mon compatriote, et M. de Lapeyrouse, jeune officier de la marine française. Je consacrais mes soirées à l'Opéra, où dansait Vestris, et à mon ami Campioni, qui se rendait à Londres en qualité de directeur des ballets de Covent-Garden.

Un soir que nous sablions ensemble de l'excellent vin du Rhin, je vois entrer une jeune fille de douze à treize

ans, qui me salue d'une manière leste et dégagée : cette petite n'avait pas l'air d'ignorer qu'elle portait écrite sur le visage cette lettre de recommandation qui humaniserait l'homme le plus farouche.

A une question fort simple que je lui adresse, elle répond par des vers latins emphatiques qui signifiaient : Faites-moi la charité. Elle me dit aussi dans le même langage que sa mère l'attendait dans l'antichambre et qu'elle entrerait si je l'ordonnais.

Je lui réponds en prose latine :

— Ce n'est pas ta mère que je me soucie de connaître.

Là dessus, elle me réplique par quatre vers qui ne concordent nullement avec ce que je viens de lui dire ; d'où je conclus que tout ce latin dont elle fait parade, elle l'a débité sans y comprendre un mot. Cependant elle continue à répéter (toujours en vers) qu'il fallait absolument que sa mère entrât, parce que les *préposés au maintien de la décence publique* l'enverraient coucher en prison s'ils apprenaient qu'elle est venue chez moi *ad fornicandum !*

Le mot, dit en latin beaucoup plus vert, me fit éclater de rire, et je lui en donne l'explication dans sa langue maternelle (c'était une Italienne). J'apprends qu'elle est de Venise, ce qui pique ma curiosité.

— A ton âge, lui dis-je, qu'as-tu à craindre des espions?...

Elle me répond (toujours en latin) que le fruit vert est meilleur que le fruit mûr.

Bref, me voilà enflammé ; Campioni s'en aperçoit et il nous laisse seuls. Alors la petite me raconte assez longuement comme quoi et pourquoi son père est à Vienne ; mais, occupé de tout autre chose, je prête peu d'attention à son récit, sans qu'elle apporte aucun obstacle à mon occupation. Au moment le plus vif, elle se met à chanter des vers érotiques. La farce jouée, je lui donne deux ducats, et elle de me remercier très-vivement (toujours en latin).

Je trouvai bizarre l'invention de ce Vénitien, qui avait

ainsi dressé sa fille pour vivre à ses dépens. Elle m'avait paru *neuve* et elle était fort jolie; mais il y a trop de jolies filles à Vienne: aussi sont-elles pauvres presque toutes.

Cette petite m'avait laissé son adresse, et le lendemain, à la brune, j'eus la fantaisie de la revoir. C'était bien la plus sottie idée, à quarante-deux ans, que de s'en aller chercher, à pied, au diable, le taudis d'une petite p....., qui, toute flétrie qu'elle était, ne comprenait peut-être rien ni aux vers polissons qu'elle avait récités ni à l'autre jeu qu'elle avait joué avec moi. Je pense qu'elle s'attendait à ma venue, car elle m'appela aussi loin qu'elle m'eut aperçu, en me désignant l'entrée de la maison. J'escalade à la hâte l'escalier. Je pousse une porte et me voilà face à face avec... qui le croirait? avec ce brigand de *Porchini*! Il était là avec sa prétendue femme, Cattina, et deux Esclavons armés jusqu'aux dents; la petite fille mangeait tranquillement des noisettes dans un coin de la pièce. Ma surprise fut grande et mon ardeur était tout à fait calmée. Il était trop tard pour fuir, je feignis donc une assurance que j'étais bien éloigné d'avoir.

Porchini m'accueillit avec un sourire ironique. Comme je me tenais rapproché de la porte le plus possible, il se mit à crier:

— Allons, un peu de courage! il est malhonnête de se défier des gens à qui l'on demande l'hospitalité.

— Il est pâle comme un pierrot, dit Cattina en ricanant. L'un des Esclavons traçait des lignes imaginaires sur la table avec un couteau qui me parut d'une longueur démesurée; l'autre chargeait des pistolets avec un marteau de bois. L'objet charmant qui m'avait séduit la veille chantait ses vers érotiques (toujours en latin) tout en mangeant ses noisettes. Depuis ma fuite de Londres, après l'affaire du baron Stenau, je n'avais pas eu pareille alerte. Je pris l'attitude de rigueur en pareille occurrence, et le plus paisiblement du monde je dis à Porchini:

— Que me voulez-vous?

— Ce que je te veux! J'éclaterais de rire si je n'étais

pas en colère. Dis donc plutôt ce que tu veux, infâme ! Est-ce que je t'ai fait demander, scélérat ?

— S'il en est ainsi, je n'ai rien à dire et je vais me retirer.

— A d'autres ! Je te tiens et je ne te lâcherai pas. Cher ami, vous souvenez-vous de Londres et d'un officier que vous voulûtes assommer ? Vous n'eûtes pas pitié de sa position, je n'ai pas pitié de la vôtre, moi ! Tu voulus te venger, et moi je veux me venger à mon tour ! tu voulais me tuer, et moi je te tuerai !

En prononçant ces derniers mots, il saisit un des pistolets que l'Esclavon avait placés sur la table, et le dirigea vers ma poitrine : je me crus mort. Heureusement l'un des bandits lui fit tomber l'arme des mains, tandis que l'autre prenait l'assassin par le milieu du corps et le faisait asseoir sur une chaise. Porchini n'opposa aucune résistance.

— Point de bruit, dit Cattina ; et faites tous deux la paix.

Il y avait des bouteilles sur la table ; Cattina versa à boire et dit en me regardant :

— A votre santé, Casanova !

Je m'inclinai avec un geste négatif.

— Ah ! tu refuses ! cria Porchini, qui sembla reprendre toute sa colère ; et cela pour ne rien payer ! Mais, morbleu ! tu payeras.

— Je payerai, soit, je ne demande pas mieux.

Et, en effet, je portai la main à ma poche pour y prendre un ducat, sans tirer ma bourse.

— Avez-vous peur pour votre bourse ? dit un de ces brigands, remarquant ma réticence : nous sommes d'honnêtes gens, nous autres.

Et il fit une grimace à épouvanter l'équipage d'un corsaire.

Que pouvais-je faire, sinon tirer ma bourse ? Mais ma main malade ne me permit pas de délier les cordons. Alors l'Esclavon me l'arrache brusquement et la jette à Porchini, qui s'écrie :

— Elle est à moi, et je la garde en dédommagement de tout le mal que le scélérat m'a fait.

— Gardez-la, lui dis-je en m'efforçant de sourire, je ne demande pas mieux ; mais laissez-moi partir.

— Oui, mais pas de rancune ; et embrassons-nous tendrement, dit le plus laid des Esclavons.

Et en même temps il me tendait les bras. J'hésitais à accepter l'offre, quand mon homme, changeant d'intention, tire son sabre ; son camarade en fait autant ; Porchini arme son pistolet : je me crus arrivé à ma dernière heure, et je courus me jeter au cou du bandit, qui me serra la gorge à m'étouffer. Je reçus la même accolade des deux autres ; après quoi la porte s'ouvrit. J'arrivai plus mort que vif à mon logis, et me mis au lit sans trop savoir ce que je faisais.

CHAPITRE VIII.

Suites de l'aventure. — Je reçois l'ordre de quitter Vienne. — Le rédacteur du journal à Cologne. — Arrivée à Aix-la-Chapelle. — Les eaux de Spa. — Le poing de mademoiselle Merci. — Je retrouve Santa-Croce. — Charlotte. — Je la conduis à Paris. — Sa mort prématurée.

La plus grande sottise qu'on puisse faire lorsqu'on châtie un brigand, c'est de le laisser survivre au châtiment, car la vengeance survit avec lui. Si j'eusse été armé, je me serais défendu à outrance, quitte à laisser là mon cadavre et ma défroque, montre, tabatière, hardes et bijoux ; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, car les trois brigands m'eussent probablement mis en pièces et la justice n'en eût probablement rien su.

Tiré d'affaire, je couchai ma mésaventure sur le papier, en commençant par l'épisode de la petite fille et de ses vers érotiques, bien décidé à mettre mon exposé sous les yeux du chef de la police.

Mais voilà qu'au moment où je monte en voiture pour

me rendre au bureau de police, un agent se présente et m'enjoint de le suivre par-devant M le gouverneur, comte de Schrotembach. Je pris l'individu dans ma voiture et nous voilà partis.

Je ne m'attendais guère à la réception qui m'était réservée. J'entre et j'aperçois un homme d'une obésité remarquable entouré d'individus à mine suspecte qui semblent attendre des ordres. Il me présente une montre et me dit :

— Vous voyez l'heure qu'il est ; eh bien, si demain à pareille heure vous êtes encore à Vienne, je vous fais jeter hors des murs par mes agents

— Qu'ai-je fait pour m'attirer un ordre si sévère, monsieur ?

— D'abord vous n'avez pas le droit de m'interroger et je n'ai pas de comptes à vous rendre ; je veux bien vous dire néanmoins qu'on vous laisserait tranquille si vous ne vous étiez pas permis d'enfreindre les lois de l'empire qui défendent les jeux de hasard et envoient les fripons aux galères.

J'étais stupéfait.

— Cette bourse, poursuivit-il, la reconnaissez-vous ? ces cartes ne vous appartiennent-elles pas ?

Je ne savais ce qu'il voulait me dire avec ces cartes grasses et jaunes qu'il me présentait ; mais je reconnus ma bourse ; elle contenait encore une partie de l'argent que Porchini m'avait volé. L'indignation m'ôtant la parole, je me contentai de remettre entre les mains du gouverneur la dénonciation que j'avais préparée. Cet homme la lut en riant, ce dont je me sentis mortifié ; puis, me regardant avec insolence, il me dit :

— On connaît votre génie inventif : il n'y a qu'une petite chose qui manque à tous ces mensonges, c'est de paraître vraisemblables. Nous savons fort bien pourquoi et comment vous avez quitté Varsovie ; aussi préparez-vous à sortir de Vienne. Quelle route comptez-vous suivre ?

— Je vous le dirai, répondis-je, quand je serai décidé à partir.

— Ah ! ah ! vous vous refusez à obéir !

— Mais vous m'avez laissé cette faculté de vous-même, monsieur, en déclarant que vous feriez exécuter par la violence ce que je ne veux pas faire volontairement.

— Très-bien, on connaît votre mauvaise tête ; mais ici tout cela ne vous servira à rien. Je vous engage à partir sans nous obliger à recourir aux moyens violents.

— Eh bien, veuillez me rendre ma lettre.

— Je ne rends rien. Retirez-vous.

Cher lecteur, mettez-vous à ma place, et jugez de ma fureur ! Ce fut un des plus affreux moments de ma vie, qui, hélas ! en compte de si cruels. Quand je me retrace toutes les circonstances de cette entrevue, je me dis : Il n'y a qu'un lâche attachement à la vie qui ait pu t'empêcher de tuer cet indigne gouverneur.

J'écrivis aussitôt au prince de Kaunitz, bien que lui étant absolument inconnu, et je portai moi-même ma lettre chez lui. Il était cinq heures ; un domestique me dit d'attendre le prince dans l'antichambre, Son Excellence devant la traverser pour se mettre à table. En effet, le prince paraît bientôt, suivi de plusieurs personnes, parmi lesquelles je reconnais l'ambassadeur de Venise, M. Polo Renieri. Le prince m'aborde poliment et s'informe du motif de ma visite. Je lui raconte toute mon affaire à haute voix devant tout le monde, et je termine par ces paroles :

— On m'a ordonné de partir, mais je suis décidé à ne pas obéir ; et je viens implorer la protection toute-puissante de Votre Altesse pour faire parvenir ma réclamation jusqu'au pied du trône.

— Écrivez un placet, répond le prince, et je me charge de l'envoyer à l'impératrice. Seulement je vous engage à réclamer le retrait de l'ordre de départ, car Sa Majesté ne verrait pas avec plaisir que vous refusez de lui obéir.

— Je ferai ce que Votre Altesse veut bien me prescrire ; mais, si Sa Majesté tarde à m'accorder cette grâce, je serai victime des violences de la police.

— D'ici là il faut réclamer la protection de votre ambassadeur.

— Ah ! mon prince, je n'ai plus de patrie. Un arrêt

inique m'a privé de mes droits d'homme et de citoyen.

— Qui êtes-vous donc ?

— Casanova, de Venise.

A ces mots, le prince de Kaunitz se tourna en souriant vers l'envoyé vénitien ; et, après s'être entretenu à voix basse quelques instants avec lui, il reprit :

— Il est fort malheureux pour vous, monsieur Casanova, que vous ne puissiez pas réclamer la protection d'un ambassadeur.

— Je le prends sous la mienne, répliqua aussitôt un personnage de haute taille, qui sortit du cercle, et je le fais d'autant plus volontiers, que M. Casanova et toute sa famille ont été au service de mon souverain.

Ce galant homme était l'envoyé de Saxe, comte de Witzthum.

— Hâtez-vous donc, reprit le prince, d'écrire votre placet. Si la réponse de Sa Majesté se fait attendre, vous pourrez vous retirer chez le comte.

Son Altesse me fit donner du papier et de l'encre et j'écrivis aussitôt :

« A Sa Majesté l'Impératrice-Reine.

» Madame,

« Si un insecte, au moment d'être écrasé par le pied de
 » Votre Majesté Impériale et Royale, implorait sa pitié,
 » je suis convaincu que Votre Majesté épargnerait la
 » pauvre créature. Je suis cet insecte, et je vous supplie,
 » madame, d'ordonner au gouverneur, comte de Schrot-
 » tembach, d'attendre encore huit jours avant de m'écraser
 » avec la pantoufle de Votre Majesté. Ce délai expiré, il
 » est probable que le comte ne pourra plus me faire de
 » mal ; il est possible même qu'alors Votre Majesté
 » veuille lui retirer la redoutable pantoufle que vous lui
 » avez confiée pour écraser les malfaiteurs, et non un
 » honnête et paisible Vénitien qui, malgré sa fuite des
 » Plombs, a toujours respecté les lois. CASANOVA.

» 21 janvier 1767. »

Ceci fait, j'attendis les événements avec confiance. A sept heures le comte de Witzthum vint me voir; il me fit répéter les détails de mon aventure: je ne lui cachai rien. En même temps il prit copie de ma supplique et des maudits vers latins, que j'avais retenus tant bien que mal.

— Ces vers, me dit-il, sont suffisants pour votre justification; ils prouvent que vous avez eu affaire à des fripons: néanmoins je doute que vous obteniez justice.

— Comment donc! on pourrait me contraindre à sortir de Vienne dès demain?

— Il est difficile que l'impératrice consente à vous accorder un délai de huit jours.

— Pourquoi difficile?

— Relisez un peu votre supplique. Est-ce là un style de pétition? Le prince avait peine en la lisant à retenir des éclats de rire; l'ambassadeur de Venise a fait des observations, il a demandé d'un air solennel s'il était convenable de mettre un pareil écrit sous les yeux de Sa Majesté.

— Et le prince, qu'a-t-il répondu?

— Qu'on n'écrirait pas autrement au bon Dieu: ainsi, au moment où nous parlons, votre sort doit être fixé; mais, je le répète, je redoute pour vous la fin de cette affaire.

Le lendemain, l'excellent comte, dont l'obligeance ne se lassait pas, m'envoya dire de ne pas sortir à pied dans la ville. Quelque temps après il me fit informer que je n'avais plus rien à craindre. Ainsi donc l'ordre du gouverneur Schrotembach était annulé, du moins je devais le croire. J'avais ma grâce, si l'on peut appeler grâce un acte de stricte justice. Je me disais: Rien ne m'empêche plus de poursuivre les brigands qui m'ont dévalisé, il faut que je reprenne la bourse et les deux cents ducats. Ensuite on ne manquera pas de me donner une satisfaction, celle de les punir et de destituer l'inique gouverneur. Voilà un échantillon des *châteaux en Espagne* que je bâtissais et qui devaient bientôt crouler. Je dois dire que les personnes dont je recevais la visite me berçaient de ces douces idées. M. de Lapeyrouse, le comte de Las-Cases, le secrétaire de l'ambassade de Venise, M. Necelli, m'assuraient que ma

supplique avait eu le plus grand succès à la cour. Bref, je ne doutais plus de mon triomphe. Aussi me présentai-je avec assurance chez la comtesse de Salmor, l'amie de l'impératrice, pour laquelle j'avais, comme on sait, des lettres de recommandation. Ici va se dérouler pour moi une nouvelle chaîne de tribulations. J'entre chez cette dame, qui ne daigne pas me saluer à mon approche et qui me dit lestement :

— Comment, M. Casanova, vous portez encore le bras en écharpe ?

— Vous savez, madame, à quel sujet...

— En vérité, non, je l'ignore ; et vous seriez fort embarrassé de donner une raison plausible...

— Pourtant, madame, cette affaire a fait quelque bruit.

— Oh ! vous avez un *génie inventif*.

C'était l'expression propre dont le directeur de la police s'était servi.

— Mais, madame, lui dis-je, me croyez-vous capable d'en imposer à ce point ?

— Bon ! bon ! vous autres, Vénitiens, vous n'y regardez pas de si près. Vous jouez toujours la comédie, pour peu que vous y trouviez votre profit.

— Vous êtes la seule qui révoquiez en doute ma rencontre avec M. Branicki. Mais je viens vous entretenir d'une affaire plus importante.

— Je sais tout, et j'en ai assez.

Là-dessus, je tournai les talons, et m'esquivai rouge d'humiliation. Repoussé par les gens de qualité, en butte aux attaques des fripons, n'ayant la faculté ni de me justifier devant les uns ni de me défendre contre les autres, quelle position ! On m'insultait, on outrageait jusqu'à mon courage, on me volait, on m'assassinait : et pas une sympathie, pas un mot d'intérêt pour moi ! personne même à qui je pusse demander satisfaction !

Le seul M. de Witzthum ne m'avait pas abandonné. Il vint me dire que le gouverneur avait eu une audience de l'impératrice, et qu'il était parvenu à lui faire partager son opinion.

- Quelle opinion, l'infâme ?
- Je ne sais comment vous répéter tous ses propos.
- Dites, de grâce !
- D'abord vous avez tenu un pharaon, vous avez joué avec des cartes fausses, des dés pipés, ensuite vous avez *taillé* des deux mains...
- Et mon bras en écharpe ?
- C'est une jonglerie, dit-il ; pris sur le fait, on a eu le droit de s'emparer de votre bourse ainsi que de la banque.
- Et la preuve, grand Dieu ! la preuve ?
- Le gouverneur a montré votre bourse et les cartes. L'impératrice a l'air d'être convaincue de la vérité de son rapport ; peut-être simule-t-elle cette conviction, vu qu'en vous donnant gain de cause il faudrait destituer le comte, et l'on ne sait qui voudrait se charger de son emploi. Et puis, on tient à ce Schrotembach, qui est un habile homme pour découvrir les fripons.

— Et même ceux qui ne le sont pas.

M. de Witzthum m'engagea, en outre, au nom du prince de Kaunitz, à oublier mes deux cents ducats. Il finit par me dire :

— Étouffez cette affaire et quittez la ville : c'est le parti le plus sage que vous puissiez prendre.

— Non, je ne partirai pas. Je comprends que l'impératrice peut vouloir, par des raisons politiques, étouffer le scandale d'un procès public ; mais moi, qui m'arrêterait ? Je n'ai plus rien à perdre, puisqu'on m'a tout ravi, argent, considération, honneur.

Cependant une petite anecdote qui circulait alors dans Vienne ne contribua pas peu à changer mes résolutions. Il s'agissait d'une demoiselle de la noble famille des Salis qui était arrivée dans la ville quelques jours avant moi, suivie d'un seul domestique. Le gouverneur lui ayant envoyé l'ordre de quitter la ville sous deux jours, cette dame avait répondu comme moi :

— Je quitterai Vienne quand il ne me plaira plus d'y rester.

Deux jours après elle était confinée dans un cloître.

Malgré l'intérêt que tout le monde lui portait, elle resta en prison ; elle y était encore au moment de ma mésaventure. Le jeune empereur lui-même allait la voir. C'est au sortir d'une de ces visites que l'impératrice lui ayant demandé :

— Que pensez-vous de cette jeune personne ?

Il répondit :

— Je pense qu'elle a dix fois plus d'esprit que le comte de Schrotembach.

Comme Régulus, cette jeune demoiselle se sentait libre dans sa prison, grâce à sa bonne conscience. Sans être précisément aussi innocent qu'elle, je n'étais pas du moins plus coupable qu'elle ne l'était en pareille circonstance, mais j'étais incapable de partager son courage, qui lui laissait sa liberté entre les quatre murs d'une prison.

Me voilà donc décidé à quitter Vienne pour Augsbourg, jurant bien de publier à la face du monde entier toutes les vexations dont j'avais été l'objet dans cette capitale, et de pendre Porchini de ma propre main partout où je le trouverais. Je fis ces deux serments sur l'Évangile, et pourtant, je dois l'avouer, je n'ai tenu ni l'un ni l'autre. O faiblesse du cœur humain !

Avant mon départ, je fulminai une lettre d'imprécations, en manière de lettre d'adieu, à l'indigne gouverneur. Je laissai ma chambre à Campioni et montai dans la voiture que M. de Moczinski m'avait donnée, dans une grande détresse, et Campioni, *panier percé*, n'avait pu m'aider. J'aurais eu honte de m'adresser à M. de Witzthum. Aussi, en arrivant à Munich, je courus chez le comte Gaëtan Zavoiski, à qui j'avais rendu autrefois des services pécuniaires. Sur le récit de mon aventure, il m'offrit vingt-cinq louis d'or : c'était le tiers à peu près de ce qu'il me devait, si toutefois son intention était de me rendre ce que je lui avais donné à Venise. Mais comme alors la mienne n'avait pas été de lui faire un prêt, j'acceptai son don avec reconnaissance. Il me remit aussi une lettre de recommandation pour le comte Maximilien de Lamberg, écuyer du prince-évêque d'Augsbourg. Campioni vint me